

BULLETIN ET MÉMOIRES  
DE LA  
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE  
DE BORDEAUX

*Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915*

---

TOME XLI

1924



BORDEAUX  
IMPRIMERIE J. BIÈRE

18 & 20, Rue du Peugue

---

1925



## SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

---

### Membres du Bureau pour 1924.

|                                   |                                                                                                                          |
|-----------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Présidents honoraires</i> .... | { MM. de MENSIGNAC (C.), I. Q.<br>FOURCHÉ (P.).                                                                          |
| <i>Président</i> .....            | M. NICOLAÏ (A.), *, I. Q, ✚.                                                                                             |
| <i>Vice-Présidents</i> .....      | { MM. RAMBIÉ (PIERRE), I. Q.<br>BARDIÉ (A.), I. Q.                                                                       |
| <i>Secrétaire général</i> .....   | M. CHARROL (MARCEL), I. Q.                                                                                               |
| <i>Secrétaires adjoints</i> ..... | { MM. RICAUD (TH.), A. Q.<br>CONIL (A.).<br>BASTIDE (ED)..                                                               |
| <i>Trésorier</i> .....            | M. BONTEMPS (A.), I. Q.                                                                                                  |
| <i>Archiviste</i> .....           | M. FERBOS (R.), I. Q.                                                                                                    |
| <i>Conseillers</i> .....          | { MM. AMTMANN (TH.), I. Q.<br>COUDOL (J.), A. Q.<br>BOUCHON (G.), *, I. Q.<br>MALVESIN (G.).<br>D <sup>r</sup> BOUDREAU. |
| <i>Secrétaires du Musée</i> ....  | { MM. RAVEAU (A.), I. Q.<br>KLIPSCH (CH.).                                                                               |

---

Le Bureau se réunit le premier vendredi de chaque mois, à 8 heures 30 du soir, à l'Athénée, 53, rue des Trois-Conils.

La Société se réunit le deuxième vendredi de chaque mois, à la même heure et à la même adresse.

SECRÉTARIAT : à l'Athénée.

## COMMISSION DES PUBLICATIONS

**pour 1924**

---

|                                          |   |                         |
|------------------------------------------|---|-------------------------|
| <b>MM.</b> NICOLĂÎ (A.), président ..... | } | <i>Membres de droit</i> |
| CHARROL (M.) .....                       |   |                         |
| BONTEMPS (A.) .....                      |   |                         |
| AMTMANN (Th.) .....                      | } | <i>Membres élus.</i>    |
| BARDIË (A.) .....                        |   |                         |
| DUBREUILH (A.) .....                     |   |                         |
| FERBOS (R.) .....                        |   |                         |



LISTE DES MEMBRES  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX**

Au 15 décembre 1924.

---

\* Légion d'honneur. — I.  Officier de l'Instruction publique  
— A.  Officier d'Académie. —  Mérite agricole. —  Ordre étranger.

---

**Bienfaiteurs et Donateurs.**

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.  
LE CONSEIL GÉNÉRAL DE LA GIRONDE.  
LA MUNICIPALITÉ DE BORDEAUX.

---

**Membres titulaires. (1)**

1920 ALAUX MICHEL), architecte, rue Victoire-Américaine, 17  
1877 AMTMANN (Th.), I.  négociant, cours de la Martinique, 68.  
1922 AUSCHISTKY (A.), avocat, rue Blanc-Dutrouilh.  
1906 AYMEN (H.), château la Pierrière, à Gardegan, par Castillon-sur-Dordogne (Gironde).  
1920 BARATON (Commandant), rue Pérey 2.  
1887 BARDIÉ (A.), I.  négociant, cours Georges-Clemenceau 49.  
1922 BARENNE (J.), archiviste paléographe, boulevard Wilson 307.  
1913 BARRIERE (J.), instituteur, 29, chemin de la Grande-Rolande, à la Bastide.  
1914 BASTIDE (E.), rue Minvielle, 24.

---

(1) Le millésime qui précède chaque nom est la date d'entrée dans la Société. — Tous les membres reçus en 1873 sont fondateurs de la Société.

- 1913 BATZ (D<sup>r</sup> DE), boulevard Pierre-I<sup>er</sup>
- 1923 BÉCHAMBES (R.), publiciste, rue Baudin, 12, Le Bouscat.
- 1910 BELER (Abbé CH. DE) curé de Civrac (Girondè).
- 1920 BÉRAUD (ANDRÉ), cours d'Alsace-Lorraine, 9.
- 1912 BÉRAUD (JOSEPH), négociant, rue Vital-Carles, 1.
- 1897 BERSAT (M.), propriétaire, Villa Brimborion Arcachon (Gironde).
- 1919 BERTRAND (H.), professeur à Saint-Genès, rue Julie, 2.
- 1909 BIGOT (U.), rue des Chais, 38, à Libourne (Gironde).
- 1905 BISSIÈRE (F.), I. , conseiller général du Lot-et-Garonne, cours Georges-Clemenceau, 15.
- 1906 BLANC (RAYMOND), impasse des Tanneries, 15.
- 1900 BONNAL (L.), rue Saint-Remi, 39.
- 1906 BONTEMPS (AUGUSTE), I. , architecte, rue du Colisée, 16.
- 1922 BONTEMPS (L.), domaine de Barbe à Bourg (Gironde).
- 1924 BORDESSOULLES (R.), 17, rue des Faussets.
- 1902 BOUCHON (GEORGES), , I. , , , rue Verdier, 19.
- 1908 BOUDIN (L.), rue Guillaume-Brochon, 2.
- 1909 BOUDREAU (D<sup>r</sup>), rue du Commandant-Arnould, 77.
- 1906 BOURCIER (LOUIS), rue de la Trésorerie, 87.
- 1907 BOURREC (Mme CAMILLE), I. , rue du Jardin-Public, 114.
- 1909 BROUILLAUD (ED.), rue Ambroise, 1.
- 1892 BRUTAILS (A.), O. , I. , archiviste de la Gironde, rue d'Aviau, 13.
- 1908 BRUYERE (P.), docteur-médecin, rue Bardineau, 9.
- 1922 BULIT (R.), archéologue, à Gourdon (Lot).
- 1924 CADIS (L.), Ingénieur du Midi, 88, rue Fieffé.
- 1897 CADORET (Y.) rue de l'Eglise-Saint-Seurin, 4.
- 1922 CAILLIER (R.) avocat, rue du Commandant-Arnould, 60.
- 1917 CALVET (EM.), rue d'Aviau, 22.
- 1918 CALVET (RENÉ), place Bardineau, 1.
- 1898 CAPELLE (A.) peintre, rue Frère, 10.
- 1912 CARAMAN (P.), professeur au Lycée, rue de la Teste, 55.
- 1924 CHAMINADE (L.), rue Maleret, 27.
- 1924 CHAUVIN (M.), rue de l'Ormeau-Mort, 1.
- 1907 CHANUT (L.), A. , rue Croix-de-Seguey, 119.
- 1906 CHAPON (G.), O. , rue de Cheverus, 8.
- 1898 CHARBONNEAU (O.), , pharmacien, rue du Palais-Gallien, 8.
- 1898 CHARLOT (V.), rue Emile-Fourcand, 52.
- 1901 CHARROL (MARCEL), I. , rue Combes, 2.
- 1902 CHÉDOR (H.), place Gambetta, 32.
- 1909 CONIL (AUG.), rue Denfert-Rochereau, 34, Ste-Foy-la-Grande (Gde).
- 1896 CORBINEAU (E.), I. , directeur de la Colonie St-Louis, par le Pont-de-la-Maye (Gironde).
- 1920 CORDIER (RENÉ), à la Brède (Gironde).
- 1895 COUDOL (J.), architecte, boulevard du Président-Wilson, 248.
- 1903 CRUSE (HENRY), Pavé-des-Charlons, 29.
- 1874 DALEAU (FR.), I. , archéologue, à Bourg-sur-Gironde (Gironde).
- 1908 DAMAS (P.), avocat, place du Parlement, 3.
- 1907 DARLEY (R. P.), à Soulac (Gironde).

- 1922 DEJEAN (G.), pharmacien, rue Monselet, 31.  
 1908 DELOUBÉS (A.), chemin de la Raze, 19, à Bègles.  
 1924 DESCAMPS (Mme), boulevard Beaumarchais, Paris XI<sup>e</sup>.  
 1911 DESPUJOLS (M.), propriétaire à La Brède (Gironde).  
 1921 DOUCET (Eug.), rue Judaïque, 170.  
 1896 DUBOIS (Abbé), curé de Calignac, par Agen (Lot-et-Garonne).  
 1907 DUBOIS (Mme J.), rue de la Merci, 8.  
 1898 DUBOIS (Paul), négociant, quai des Chartrons, 106.  
 1921 DUBOIS (J.), château Ausone, à Saint-Emilion (Gironde).  
 1924 DUBLANGE (E.), pharmacien à Ste-Foy (Gironde).  
 1909 DUBREUILH (A.), pharmacien, rue Judaïque, 7.  
 1913 DUBROCA (M.), propriétaire à Cérons (Gironde).  
 1918 DUCLAUX DE SENESCAU (L.), rue du Loup, 45.  
 1919 DUCOS (L.), rue Saint-Remi, 15.  
 1905 DUVAL (GASTON) rue François-de-Sourdis, 27.  
 1912 ETCHART (E.), A. , instituteur, rue Feaugas, 35.  
 1906 FAGET (Louis), , chemin de Pessac, 86.  
 1908 FARGEAUDOUX (J.), A. , rue d'Ornano, 116.  
 1913 FAUCHÉ (Abbé) à Toulence, près Langon (Gironde).  
 1910 FERBOS (RENÉ), I. , , , quai des chartrons, 62.  
 1910 FÉRET (Ch.), libraire-éditeur, rue de Grassi, 9.  
 1907 FERMAUD (HENRI), rue Rénière, 28.  
 1922 FERRET (P.), I. , architecte, rue Labottière, 5.  
 1922 FERRUS (M.), pu<sup>t</sup> liciste, rue du Tondu, 191.  
 1917 FÉRY D'ESCLANDS (Comte), château de Paillet (Gironde).  
 1920 FEUR (M.), cours de l'Yser, 61.  
 1891 FLOS (PAUL), rue Maucoudinat, 7.  
 1908 FONTAN (Ed.), A. , rue d'Arcachon, 21.  
 1923 GARDE (A.), propriétaire à St-Denis-de-Piles (Gironde).  
 1923 GAUBAN (G.), avocat, rue de Berry, 13.  
 1913 GAUDIN (Abbé), curé de Saint-Laurent-de-Médoc (Gironde).  
 1923 GENVRÉ (H.), industriel, cours de Luze, 27.  
 1874 GERVAIS (E.), A. , architecte, rue Judaïque, 62.  
 1913 GONFREVILLE (L.), cours du Pavé-des-Chartrons, 55.  
 1913 GOUNOUILHOU (MARCEL), , rue de Cheverus, 8.  
 1922 GOYETCHE (L.), , , , consul de Roumanie, rue Vauban, 2.  
 1924 GOUJAS (A.), maire de St-Antoine (Gironde).  
 1919 GRENIER (Am.), villa Babeyrotte, Le Fleix (Dordogne).  
 1912 GUIGNABER (E.), pharmacien à Pauillac (Gironde).  
 1910 GUILLIER-DAUBAN (C.), O. , , , officier supérieur de la marine en retraite, château du Graveron, à Pineuilh (Gironde).  
 1897 GUILLOT (G.), domaine du Pacha, Beautiran (Gironde).  
 1909 GUILLOT DE SUDUIRAUT (G.), cours du XXX-Juillet, 18.  
 1914 HAZZIDAKIS (Professeur), académicien au Pirée (Grèce).  
 1896 HALPHEN (Edm.), , I. , , , conseiller général de la Gironde, château Batailley, Pauillac (Gironde).  
 1919 HOLAGRAY (G.), Le Castel, chemin Roul, à Talence (Gironde).  
 1911 IMBERT (D<sup>r</sup> A.), O. , rue du Palais-Gallien, 75.

- 1922 JOURDE (R.), architecte, rue de Soissons, 9.  
 1884 JULLIAN (C.), O. ✱, I. , membre de l'Institut, rue Guynemer, 30, Paris.  
 1912 KLIPSCH (Ch.), cours de a Martinique, 13.  
 1920 LABARTHE-PON, place des Capucins, 3.  
 1896 LABRIE (Abbé), A. , curé de Frontenac (Gironde).  
 1912 LABROUSSE (P.), avocat à la Cour d'appel, rue Donissan, 61.  
 1902 LACOTE (Fils), rue Raze, 10.  
 1924 LAFAGE (L.), chirurgien-dentiste, 105, rue Judaïque.  
 1924 LAFON (L.), photographe, 75, rue Ste-Catherine.  
 1898 LALANNE (GASTON), I. , docteur en médecine, castel d'Andorte, au Bouscat (Gironde).  
 1893 LAMARTINIE (Abbé), curé de Saint-Estèphe (Gironde).  
 1924 LANNELUC (A.), propriétaire à Bourg (Gironde).  
 1919 LAPASSE (R. DE), O. ✱, conservateur des Eaux et Forêts, rue Vergniaud, 9.  
 1923 LAPEYRÈRE (M.), propriétaire à Castets (Landes).  
 1887 LAWTON (EDOUARD), quai des Chartrons, 94.  
 1887 LÉGLISE (Abbé), curé de N.-D. de Lourdes du Cypressat, à Bordeaux-Bastide.  
 1889 LELIEVRE (Chanoine), I. , archiviste diocésain, rue Thiac, 30.  
 1892 LEWDEN, O. ✱, lieutenant-colonel en retraite, domaine de Picat, à Villegouge (Gironde).  
 1913 LITCHWITZ (H.), négociant, avenue Carnot, 55.  
 1921 LOMBARD DE SERVAN (X.), ✱, officier de marine en retraite, Route du Médoc, 395, au Bouscat.  
 1899 LOSTE (W.), notaire, Pavé-des-Chartrons, 31.  
 1921 LUNG (P.), allées de Chartres, 26.  
 1918 MALVESIN (Geo), rue Adrien-Baysselance, 6.  
 1921 MANCEAU (C.), ingénieur, château Comparian, Cenon (Gironde).  
 1906 MANHES (GEORGES), cours de Verdun, 55.  
 1900 MAREUSE (Ed.), I. , secrétaire du Comité des Inscriptions parisiennes, boulevard Haussmann, 81, à Paris.  
 1920 MARQUASSUZZA (R.), rue François-de-Sourdis, 27.  
 1907 MARRONNEAUD, cours de l'Intendance, 51.  
 1907 MAWXELL (SAM), ✱, avocat à la Cour d'appel, rue Lafaurie-de Monbadon, 3.  
 1909 MAYDIEU (L.), rue Thiac, 48.  
 1921 MAZIAUD (G.), rue Ligier, 36.  
 1908 MENGEOT (A.), I. , cours Victor-Hugo, 85.  
 1875 MENSIGNAC (CAMILLE DE), I. , conservateur des Musées préhistoriques, des armes et des antiques, rue Eugène-Ténot, 80.  
 1893 MILLER (OMER), artiste peintre, rue de Nuits, 19.  
 1922 MINVIELLE (F.), impasse des Tanneries.  
 1910 MONTRÈ (E.), rue Montesquieu, 4.  
 1893 MORICE (GASTON), rue des Remparts, 52.  
 1920 MORIN (FERNAND), aux Barbereaux, par Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).



- 1919 MOUGNEAU (D<sup>r</sup> R.), A. , , rue David-Johnston, 142.  
 1903 MOUNASTRE-PICAMILH (M.), libraire, rue Porte-Dijeaux, 45.  
 1919 MYRE-MORY (J. DE LA), place des Quinconces, 17.  
 1882 MUSEE LAPIDAIRE, rue Mably, 1.  
 1922 NEUVILLE (M.), rue Tastet, 29.  
 1893 NICOLAI (A.), , , I. , avocat, place Saint-Christoly, 8.  
 1900 PELAIN (PIERRE), rue Calvé, 19.  
 1921 PERNET (R.), villa Les Barottes, route du Milieu, Libourne (Gde).  
 1899 PETIT DE MEURVILLE (CH.), allées Damour, 31.  
 1915 PEYNEAU (D<sup>r</sup>), à Mios (Gironde).  
 1909 PIERREDON (Mlle DE), A. , château de Puisseguin, à Puisseguin (Gironde).  
 1924 PLOUX (L.), rue Bergeret, 1.  
 1899 RAMBIÉ (PIERRE), I. , à la Bourse.  
 1920 RATABOU (L.), cours Victor-Hugo, 37.  
 1899 RAVEAU (A.), A. , à Lussac-les-Châteaux (Vienne).  
 1911 REBSOMEN (A.), place Pierre-Lafitte, 1.  
 1924 REDEUILH (H.), propriétaire à Béguey, par Cadillac (Gironde).  
 1910 RICAUD (TH.), cours d'Alsace-Lorraine, 65.  
 1918 ROUDEL (AUG.), industriel, passage Grenier, 2.  
 1904 ROUSSELOT (ERNEST), sous-archiviste de la Ville, chemin de Pes-sac, 317.  
 1917 ROYER (R. P.), rue de Bayeux, Caen (Calvados).  
 1922 SERECH D'AVRIMONT DE SAINT-AVIT, officier de marine en retraite, rue de l'Eglise-Saint-Seurin, 16.  
 1907 SOULA (E.), rue de la Course, 105.  
 1923 STELLINGWERFF-LOPPENS (Mme), cours du Médoc, 21.  
 1923 TAUZIAC (P.), commerçant à Montcaret (Dordogne).  
 1923 TOSCANNE (P.), archéologue, à Saint-Denis (Seine).  
 1918 TOUCHARD (G.), cours d'Aquitaine, 80.  
 1917 TRIAL (PIERRE), rue Duplessy, 14.  
 1907 TROCHON (LOUIS), à Branne (Gironde).  
 1907 VIGUIE (RENÉ), quai de Queyries, 83.  
 1918 VOGEE-DAVASSE (Mme), avocat, rue des Trois-Conils, 61.  
 1881 WETTERWALD (C.), cours Saint-Louis, 110.

**Services faits aux dépôts publics.**

ARCHIVES DEPARTEMENTALES, rue d'Aviau, 13.  
 ARCHIVES MUNICIPALES, à l'Hôtel de Ville.  
 BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE, rue Mably, 1.

**Membres honoraires français.**

BABELON (ERNEST-CHARLES-FRANÇOIS), , membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rue de Verneuil, 30, à Paris.  
 BÉGOUEN (COMTE), membre du Comité des travaux historiques à Toulouse.  
 BLANCHET (A.), membre de l'Institut, à Paris.

- BONAPARTE** (Prince ROLAND), avenue d'Iéna, 10, à Paris.  
**BREUIL** (Abbé H.), Institut de Paléontologie, Paris.  
**CAILHAT** (Chanoine), aumônier du Lycée à Montauban.  
**CAPITAN** (Dr), ✱, I. **Q**, vice-président de la Comm. des mon. mégalithiques, rue des Ursulines, 8, à Paris.  
**CARSALADE DU PONT** (Mgr DE), I. **Q**, évêque de Perpignan.  
**CHARMES** (XAVIER), C. ✱, I. **Q**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, rue Bonaparte, 17, à Paris.  
**CHATELAIN** (L.), chef du Service des antiquités du Maroc.  
**COUTIL** (LÉON), ancien président de la Société préhistorique, aux Andelys (Eure).  
**DUMAS DE RAULY** (A.). A. **Q**, à Montauban.  
**ESPÉRANDIEU** (Cl), membre de l'Institut, à Nîmes (Gard).  
**FONTENILLES** (PAUL DE), ✱, A. **Q**, inspecteur général de la Société française d'Archéologie, à Montauban.  
**GONSE** (LOUIS), directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, rue Favart, 8, à Paris.  
**JOUAN** (HENRI), O. ✱, A. **Q**, capitaine de vaisseau en retraite, à Cherbourg.  
**LEFEVRE-PONTALIS** (E.), professeur à l'Ecole des Chartes à Paris.  
**LUNET DE LA JONQUIERE** (commandant), professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.  
**MEQUENEM** (ROBERT DE), directeur de la Mission des fouilles de Susiane, rue Dauphine, 12, à Paris.  
**NORMAND** (Ch.), directeur de l'*Ami des monuments*, rue des Martyrs, 51 à Paris.  
**OMONT** (H.), membre de l'Institut, à Paris.  
**PERROT** (GEORGES) G. O. ✱, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris, rue Cassini, 1.  
**POINSSOT** (L.), directeur des Arts et Antiquités de la Régence de Tunis.  
**POTTIER** (chanoine), I. **Q**, fondateur et président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.  
**PROU** (M.), membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des Chartes à Paris.  
**TRABUT-CUSSAC**, rue Fondaudège, 108, à Bordeaux.  
**VACHON** (Marius), membre du Conseil supérieur de l'Enseignement technique, à Vauvillers (Haute-Saône).

#### Membres honoraires étrangers.

- GROSS** (Dr), membre de plusieurs Sociétés savantes, à Neuveville (Suisse).  
**HILDEBRAND**, premier conservateur du Musée royal d'Archéologie, à Stockholm.  
**LYUBIE** (Professeur), président de la Société d'Archéologie de Croatie, directeur du Musée, à Agram (Zagreb).  
**PIGORINI**, directeur del Muséi preistorico, etnografico Kircheriano.  
**SCHMIDT** (WALDEMAR), professeur à l'Université de Copenhague, directeur du Musée royal.  
**TERRIEN DE LA COUPERIE**, professeur de philologie indochinoise, University College, à Londres.

## Sociétés correspondantes en France.

|                                 |                                                                |
|---------------------------------|----------------------------------------------------------------|
| <i>Agen</i> .....               | Société des Sciences et Arts.                                  |
| <i>Alais</i> .....              | — Scientifique et Littéraire.                                  |
| <i>Amiens</i> .....             | — des Antiquaires de Picardie.                                 |
| <i>Angoulême</i> .....          | — Archéol. et Historique de la Charente.                       |
| <i>Auch</i> .....               | — Société Archéol. du Gers.                                    |
| <i>Aulun</i> .....              | — Eduenne des Lettres, Sciences et Arts.                       |
| <i>Avesnes</i> .....            | — Archéologique.                                               |
| <i>Avignon</i> .....            | Académie de Vaucluse.                                          |
| <i>Bayonne</i> .....            | Société des Sciences, Lettres et Arts.                         |
| <i>Beauvais</i> .....           | — Académique d'Archéologie, Sciences et Arts de l'Oise.        |
| <i>Beauvais</i> .....           | — des Etudes Histor. et Scient. de l'Oise.                     |
| <i>Belfort</i> .....            | — d'Emulation.                                                 |
| <i>Besançon</i> .....           | — d'Emulation du Doubs.                                        |
| <i>Béziers</i> .....            | — Archéologique, Scientifique et Littéraire                    |
| <i>Bône</i> (Algérie) .....     | Académie d'Hippone.                                            |
| <i>Bourges</i> .....            | Société des Antiquaires du Centre.                             |
| <i>Brive</i> .....              | — Scientifique, Historique et Archéol. de la Corrèze.          |
| <i>Caen</i> .....               | — Française d'Archéologie.                                     |
| <i>Cahors</i> .....             | — des Etudes Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot. |
| <i>Carcassonne</i> .....        | — des Arts et Sciences.                                        |
| <i>Châlons-sur-Marne</i> ....   | — d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne.       |
| <i>Chalon-sur-Saône</i> ....    | — d'Histoire et d'Archéologie.                                 |
| <i>Chambéry</i> .....           | — Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie.                     |
| <i>Chartres</i> .....           | — Archéologique d'Eure-et-Loir.                                |
| <i>Châteaudun</i> .....         | — Dunoise d'Archéol., Hist., Sciences et Arts.                 |
| <i>Château-Thierry</i> .....    | — Historique et Archéologique.                                 |
| <i>Constantine</i> (Algérie) .. | — Archéologique.                                               |
| <i>Dax</i> .....                | — de Borda.                                                    |
| <i>Digne</i> .....              | — Scientifique et Littér. des Basses-Alpes.                    |
| <i>Dijon</i> .....              | Commission des Antiquités de la Côte-d'Or.                     |
| <i>Draguignan</i> .....         | Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques.              |
| <i>Guéret</i> .....             | — des Sciences naturelles et Archéologiques de la Creuse.      |
| <i>Langres</i> .....            | — Historique et Archéologique.                                 |
| <i>La Rochelle</i> .....        | Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts.                 |
| <i>Le Havre</i> .....           | Société Havraise d'Etudes diverses.                            |
| <i>Le Mans</i> .....            | — Historique et Archéologique du Maine.                        |
| <i>Le Puy</i> .....             | — d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce.                   |
| <i>Lille</i> .....              | Commission Historique du département du Nord                   |
| <i>Limoges</i> .....            | Société Archéologique et Histor. du Limousin.                  |

|                            |                                                                                    |
|----------------------------|------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Lyon</i> .....          | — Littéraire, Historique et Archéologique.                                         |
| <i>Marseille</i> .....     | — Archéologique de Provence.                                                       |
| <i>Meaux</i> .....         | Société Littéraire et Historique de la Brie.                                       |
| <i>Melun</i> .....         | — d'Archéologie, Sciences et Arts de Seine-et-Marne.                               |
| <i>Monlauban</i> .....     | — Archéologique de Tarn-et-Garonne.                                                |
| <i>Montpellier</i> .....   | — Archéologique.                                                                   |
| <i>Nancy</i> .....         | — d'Archéologie Lorraine.                                                          |
| <i>Nantes</i> .....        | — Archéologique.                                                                   |
| <i>Narbonne</i> .....      | Commission Archéologique.                                                          |
| <i>Nice</i> .....          | Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes.                         |
| <i>Orléans</i> .....       | — Archéologique et Historique.                                                     |
| <i>Paris</i> .....         | Bibliographie des travaux des Sociétés savantes.                                   |
| • .....                    | Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques.         |
| • .....                    | Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques et scientif. |
| • .....                    | Société d'Anthropologie.                                                           |
| • .....                    | Musée Guimet, Annales.                                                             |
| • .....                    | — — Revue de l'histoire des religions                                              |
| • .....                    | Association pour l'encouragement des Etudes grecques.                              |
| • .....                    | Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France.                              |
| • .....                    | Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.                                               |
| • .....                    | Journal des Savants.                                                               |
| • .....                    | Société des Etudes historiques.                                                    |
| • .....                    | Répertoire d'art et d'archéologie.                                                 |
| • .....                    | Société Nationale des Antiquaires de France.                                       |
| • .....                    | — Française des Fouilles archéologiques.                                           |
| • .....                    | Rapports de la Caisse des recherches scientifiques.                                |
| <i>Pau</i> .....           | Société des Sciences, Lettres et Arts.                                             |
| <i>Périgueux</i> .....     | — Historique et Archéologique.                                                     |
| <i>Poitiers</i> .....      | — des Antiquaires de l'Ouest.                                                      |
| <i>Quimper</i> .....       | — Archéologique du Finistère.                                                      |
| <i>Rambouillet</i> .....   | — Archéologique.                                                                   |
| <i>Rennes</i> .....        | — Archéologique d'Ille-et-Vilaine.                                                 |
| <i>Rodez</i> .....         | — des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron.                                      |
| <i>Rouen</i> .....         | Commission des Antiquaires de la Seine-Inf <sup>re</sup> .                         |
| • .....                    | Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie.                           |
| <i>Saint-Brieuc</i> .....  | — d'Emulation des Côtes-du-Nord.                                                   |
| • .....                    | — Archéologique, Historique des Côtes-du-Nord.                                     |
| <i>Saint-Dié</i> .....     | — Philomathique Vosgienne.                                                         |
| <i>Saint-Germain</i> ..... | Musée National.                                                                    |



|                         |                                                                            |
|-------------------------|----------------------------------------------------------------------------|
| <i>Saint-Malo</i> ..... | Société Historique et Archéologique.                                       |
| <i>Saint-Omer</i> ..... | — des Antiquaires de la Morinie.                                           |
| <i>Sainles</i> .....    | — des Archives Historiques.                                                |
| <i>Sens</i> .....       | — Archéologique.                                                           |
| <i>Soissons</i> .....   | — Archéologiques, Historique et Scient.                                    |
| <i>Toulouse</i> .....   | — Archéologique du Midi.                                                   |
| • .....                 | Annales du Midi.                                                           |
| <i>Tours</i> .....      | Société Archéologique de Touraine.                                         |
| <i>Troyes</i> .....     | — Académique d'Agriculture, Sciences, Arts<br>et Belles-Lettres de l'Aube. |
| <i>Vannes</i> .....     | — Polymathique du Morbihan.                                                |

#### Sociétés correspondantes étrangères.

|                                  |                                                                            |
|----------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|
| <i>Agram</i> (Croatie) .....     | Société Archéologique Croate.                                              |
| <i>Anvers</i> .....              | Académie royale d'Archéologie de Belgique.                                 |
| <i>Bruxelles</i> .....           | Commissions royales d'Art et d'Archéologie.                                |
| • .....                          | Analecta Bollandiana.                                                      |
| • .....                          | Société d'archéologie de Bruxelles.                                        |
| <i>Copenhague</i> .....          | — royale des Antiquaires du Nord.                                          |
| <i>Genève</i> .....              | Bibliothèque Municipale.                                                   |
| <i>Helsingfors</i> .....         | Société Finlandaise d'Archéologie.                                         |
| <i>Kolozsvár</i> (Hongrie) ...   | Musée National de Transylvanie.                                            |
| <i>Liège</i> .....               | Institut Archéologique Liégeois.                                           |
| <i>Lisbonne</i> .....            | Société des Architectes et Archéologues portu-<br>gais.                    |
| • .....                          | Museu Etnologico portugais.                                                |
| <i>Londres</i> .....             | Royal Archeological Institute.                                             |
| <i>Luxembourg</i> .....          | Section historique du Luxembourg.                                          |
| <i>Madrid</i> .....              | Académie royale d'Histoire.                                                |
| <i>Mexico</i> .....              | Anales del Museo nacional de Arqueologia.                                  |
| <i>Montevideo</i> .....          | Anales del Museo Nacional.                                                 |
| <i>Namur</i> .....               | Société Archéologique.                                                     |
| <i>New-York</i> .....            | Anthropological society.                                                   |
| <i>Pampelune</i> .....           | Comision de Monumentos de Navarra.                                         |
| <i>Parme</i> .....               | Bullettino di paletnologia italian.                                        |
| <i>Rio-de-Janeiro</i> (Brésil) . | Archives du Musée national.                                                |
| <i>Rome</i> .....                | Muséi préhistorico, etnografico Kircheriano.                               |
| <i>San-José</i> (Costa-Rica) ..  | Anales del Museo nacional.                                                 |
| <i>Sousse</i> .....              | Société Archéologique.                                                     |
| <i>Stockholm</i> .....           | Académie royale des Belles-Lettres, Histoire et<br>Antiquités de la Suède. |
| <i>Taunton</i> (Angleterre) ..   | Archeological and natural history society.                                 |
| <i>Washington</i> (E. U.) ...    | Institut Smithsonian.                                                      |
| • .....                          | Bureau of Ethnology.                                                       |

N. B. — MM. les Sociétaires sont invités à signaler au Secrétariat général les omissions ou erreurs des listes ci-dessus.



# COMPTES RENDUS

## DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

(Analyse)

---

Séance du 18 janvier 1924.

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 50.

*Présents* : MM. Nicolaï, Barennès, Bastide, Béchambes, Bon-temps, Dr Boudreau, Charrol, Coudol, Dubreuilh, Goyetche, de Lapasse, Lefort, Marquassuzaa, Maziaud, Trial.

*Excusés* : MM. Bardié, Conil, Daleau, Mme Dubois, MM. Ferbos, de Mensignac.

*Le procès-verbal* de la précédente séance est lu et adopté.

*Nouveau membre* : M. Rémy Bordessoulles, 17, rue des Faussets, présenté par MM. Nicolaï et Charrol, est admis à l'unanimité membre de la Société.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Lefort, qui assiste pour la première fois à nos séances.

*Musée. — Dons divers* : De Mme Dezeimeris, un fragment du radier du port de Burdigala taillé en coupe-papier; du Dr Boudreau, une impression en relief sur carton blanc, représentant le Duc de Bordeaux, et trois monnaies romaines.

M. Nicolaï offre une série de vignettes révolutionnaires bordelaises et des papiers timbrés de l'époque des Cent-jours et de la Restauration.

M. Coudol soumet une curieuse série de tessons de poteries vernissées du xvii<sup>e</sup> siècle trouvés rue Ségalier.

Quelques-uns de ces tessons présentent des modillons à forme de tête humaine, un d'entre eux porte l'image de la Vierge et de l'Enfant Jésus sur ses genoux.

Le Secrétaire Général a la parole pour la lecture du compte rendu des travaux de l'année.

Son rapport très documenté mentionne, en première ligne, les fêtes qui ont accompagné la célébration du Cinquantenaire et les marques de sympathie des Sociétés correspondantes qui ont été reçues à cette occasion.

Il relate également le classement de l'Eglise St-Rémi, comme monument historique, effectué sur notre demande, les différents travaux présentés aux Assemblées, notre participation au Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences et la réception au Musée du Vieux Bordeaux des sections préhistoriques et archéologiques de ce Congrès.

Le président remercie chaleureusement M. Charrol de son compte rendu et joint ses applaudissements à ceux de l'Assemblée.

M. Bontemps fait l'exposé de la situation financière, fort honorable d'ailleurs, de la Société.

Malgré les dépenses extraordinaires motivées par le Cinquantenaire, il résulte de l'ensemble de ses chiffres que malgré les réceptions, banquet, frappe de la médaille, etc., les crédits n'ont pas été dépassés et une partie de la somme est encore à percevoir par la vente des médailles qui restent.

L'assemblée adopte ensuite le projet financier de l'exercice 1924.

Le président remercie M. Bontemps de son exposé si clair et si précis, et lui exprime la gratitude de la Société pour sa bonne gestion qui a été particulièrement chargée cette année.

L'assemblée s'associe aux paroles du Président et nomme membres de la Commission de vérification des Comptes MM. Béchambes Maziaud et Minvielle.

M. Nicolaï continue l'exposé de ses *recherches sur les faïenciers bordelais*.

Il résume la fabrication de Johnston depuis l'origine.

La première, en noir, sur des modèles inspirés par les types anglais et dessins fournis à Johnston par le lithographe Légié.

Cette fabrication qui porte la marque « à la coquille », et dont M. Nicolaï a relevé cinq espèces différentes se fait en noir, camaïeu bleu, vert, marron et manganèse.

Ensuite la marque « David Johnston » en creux, sur les pièces à fleur de camomille, poteries jaune nankin, feuille de vigne, etc...

« David Johnston, Bordeaux »

« David Johnston avec croissants, »

« David Johnston avec croissants, numéro et lettre de fabrication ».

La coquille avec « David Johnston, Bordeaux », puis le « nœud de rubans » avec David Johnston et Cie », dont il relève 4 à 5 dessins différents, enfin « D. Johnston et Cie » mi-porcelaine avec aussi 4 à 5 types différents; en tout M. Nicolaï a relevé quatorze marques de Johnston.

A l'appui de son exposé il montre une très intéressante série d'assiettes et un pot marabout.

M. Maziaud présente différentes assiettes, dont une polychrome et un grand plat fait à l'occasion de l'exposition de Bordeaux en 1839, et portant pour la plupart des dessins du lithographe Lége.

Cette pièce vient précisément corroborer les explications de M. Nicolaï.

M. Maziaud est remercié.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 10.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

### Séance du 8 février 1924.

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 30.

*Présents* : MM. Nicolaï, Bardié, Bastide, Béchambes, Bordessoulles, Bontemps, Dr Boudreau, Charrol, Corbineau, Coudol, Dubreuilh, Ferbos, Genvré, de Lapasse, Marquassuzaa, Maziaud, Minvielle, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Conil, Goyetche.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

*Nouveaux membres* : M. Henri Redeuilh, à Béguey par Cadillac, présenté par MM. l'abbé Labrie et Charrol.

M. Dublange, pharmacien à Ste-Foy-la-Grande, présenté par MM. Charrol et Conil, sont admis à l'unanimité membres de la Société.

Le président souhaite la bienvenue à MM. Bordessoulles et Genvré qui assistent pour la première fois à nos séances.



*Correspondance et avis* : M. le Maire de Beautiran adresse au président une lettre lui demandant son concours pour le classement de l'église de Beautiran.

M. Bontemps dit que la Commission des Monuments Historiques a été saisie de la question.

La Société « Publica » de Paris, nous adresse une lettre demandant notre concours pour faire de l'impression en commun. La question n'est pas retenue pour le moment.

Le Secrétaire Général communique en outre plusieurs prospectus de librairie.

*Musée. Dons divers* : De Mme Vve Brannaa une tasse faïence ancienne.

De M. Corbineau, une médaille de la Société de tir de Bordeaux de 1872.

De M. Bardié, au nom des enfants de M. Castagnède, ancien instituteur à Bassens, une tabatière en corne représentant le petit chapeau de Napoléon I<sup>er</sup>.

Du D<sup>r</sup> Boudreau, une lampe dite « Caleil » en cuivre.

*Présentations* : M. Coudol présente deux beaux poignards du XII<sup>e</sup> siècle à dessins romans. Ces poignards, dont l'un a déjà été soumis à la Société et l'autre récemment entré dans sa collection, présentent quelques analogies avec un type semblable que M. de Mensignac nous a communiqué autrefois et qui fait partie maintenant du Musée d'Armes.

Ces deux objets sont de toute rareté.

Il montre ensuite une épée gauloise en bronze draguée dans la Garonne vers 1859 aux environs de Paillet.

M. Corbineau soumet une paire de boucles de souliers en argent ciselé du dernier abbé de Faize : M. Guyonnet de Monbalen, de plus, un flacon en vernis Martin rouge, décor feuille de vigne.

M. Maziaud présente un sceau portant la date de 1451.

Le président remercie chaleureusement nos collègues de leurs présentations.

M. de Mensignac donne lecture d'un travail sur *un médaillon religieux employé dans l'obstétrique empirique*. Ce médaillon, en laiton, de valeur artistique médiocre, de fabrication française, remonte à la fin de la Renaissance et a appartenu pendant plus de 150 ans à une vieille famille bordelaise.

De forme ronde, il se compose extérieurement de deux plaques



de laiton avec sujets estampés et possède sur chaque face un petit volet à coulisse, cachant deux gravures noires coloriées à la main, placées dans l'intérieur du médaillon. La première face représente le crucifiement et dans l'intérieur le buste du Christ; la deuxième, la représentation de l'exposition du Saint-Sacrement, et dans l'intérieur, l'image de la sainte Vierge.

Des médaillons religieux avec gravures coloriées à l'intérieur ont été trouvés dans les fouilles de l'ancien lycée de Bordeaux et lors du défoncement de l'ancien cimetière de St-Michel, ainsi que des amulettes en pierre connues sous le nom de « pierre de croix ».

L'emploi de ces médaillons religieux était pour procurer aux parturientes une facile délivrance.

M. de Mensignac, cite dans son travail d'autres objets religieux ayant les mêmes vertus, comme les Agnus-Dei, les Lettres envoyées du ciel, les pierres de croix, la Rose de Jéricho.

Le président remercie M. de Mensignac de sa très intéressante communication et du médaillon qu'il offre au Musée du Vieux Bordeaux.

Le Dr Boudreau soumet des poteries en terre blanche représentant un oiseau, un fragment en terre grise figurant une tête de cheval et un fragment de marbre sculpté.

Certains offrent des analogies avec des fragments similaires trouvés dans l'Allier et le Puy-de-Dôme.

Ces objets sont donnés au Musée.

Le président remercie le Dr Boudreau de sa présentation et de son don.

M. Ricaud signale qu'en faisant des terrassements sur la place du Vieux-Marché, on a trouvé, à quelques mètres de profondeur, outre de gros galets, un mur en pierres qui pourrait bien être les fondations de l'ancienne Poissonnerie.

Le Secrétaire Général fait le compte rendu des travaux archéologiques dans les publications reçues pendant le dernier semestre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 heures.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

## Séance du 14 mars 1924.

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 30.

*Présents* : MM. Nicolaï, Bardié, Barennes, Bastide, Béchambes, Bontemps, Dr Boudreau, Charrol, Coudol, Daleau, Mme Dubois, Dubreuilh, Ferbos, de Lapasse, Marquassuzaa, Maziaud, Pernet, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Conil.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président prononce l'éloge funèbre de deux de nos collègues récemment décédés : M. Alfred Chansarel et M. Louis de Bordes de Fortage.

Il retrace les qualités de chacun d'eux, leur dévouement à la Société, et envoie à leur famille les sentiments de profondes condoléances.

*Nouveau membre* : M. Antoine Lannehuc, à Bourg-sur-Gironde, présenté par MM. Daleau et Nicolaï, est admis membre de la Société.

*Correspondance et avis* : Le Comité Girondin d'art public adresse à la Société, copie de la protestation envoyée au préfet au sujet de la substitution de la traction aérienne au système des caniveaux dans les voies du Centre. Le Comité demande que la Société veuille bien envoyer de son côté une protestation motivée.

Après quelques explications données par le Secrétaire Général et divers membres, l'assemblée vote les termes généraux de cette adresse.

La « Revue d'Histoire franciscaine » demande à la Société pour son bulletin une collaboration effective et un abonnement.

Les usages habituels ne permettant pas un abonnement de cette nature, la demande n'est pas retenue.

*Musée. Dons divers* : De M. de Mensignac, trois anciennes gravures religieuses du xviii<sup>e</sup> siècle.

Un dessin d'épée en bronze draguée dans la Garonne à Rions en 1878, un contrat de location de 1741.

M. Maziaud donne pour le musée une médaille de la Société de Gymnastique, stand de la remonte, en bronze, une médaille de la Loge anglaise à Bordeaux, en bronze, un jeton aluminium des Nouvelles Galeries, un autre de l'exposition de 1895, une médaille de saint Fort.

De Mme Robert Mialhe, un modèle de bateau « La Garonne »

exécuté en 1818 à Lormont par MM. Chaigneau et Bichon, plus deux dessins, plans et coupe du bateau et de la machine.

Mme Mialhe est une petite-fille de M. Chaigneau, constructeur. Les généreux donateurs sont vivement remerciés.

M. Coudol présente trois poires à poudre : l'une en cuir gaufré de la Renaissance allemande; une en fer ciselé et gravé époque Louis XIII, la troisième en corne incrustée et bronze doré, de la Renaissance française.

M. Coudol est remercié de la présentation de ces pièces qui sont de véritables objets d'art.

M. de Mensignac lit un travail sur *quelques tombelles trouvées près de Lesparre en 1878* par M. Pouverreau. La lecture est accompagnée d'un plan donnant la disposition de ces tombelles au nombre de 17.

M. de Mensignac donne ensuite lecture d'une note sur les monnaies et médailles frappées à Bordeaux sous l'ancien régime, la Révolution française, la 1<sup>re</sup> République, le 1<sup>er</sup> Empire, la Restauration, Louis-Philippe, la 2<sup>e</sup> République, le second Empire et la 3<sup>e</sup> République.

L'atelier monétaire de Bordeaux a été créé vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle et a duré jusqu'en 1879.

Pendant l'époque mérovingienne toutes les monnaies frappées à Bordeaux portent à l'avvers le nom de Bordeaux écrit BVRDEGALA, BVRDIGALA, moins souvent BORDICALA, BVRDICALA. Pendant l'époque carolingienne, soit 85 ans, les divers souverains frappèrent des deniers et des oboles portant leur nom à l'avvers et au revers AQUITANIA. Louis VII émit jusqu'en 1152 des deniers et des oboles portant au revers le nom de BVRDEGALA.

Pendant la domination anglaise, le monnayage bordelais ne commença que sous Edouard 1<sup>er</sup> (1272-1307). La marque de l'atelier de Bordeaux était la lettre B qui a figuré jusqu'en 1413.

En 1468, ce fut un navire.

Vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle la marque de la monnaie de Bordeaux est une épée.

C'est à la suite de l'Edit de François 1<sup>er</sup>, daté de 1539-40, que fut attribué au monnayage bordelais la lettre K qui a subsisté jusqu'au 31 juillet 1879, date de la suppression définitive de l'atelier monétaire de Bordeaux.

En terminant sa lecture, M. de Mensignac offre pour le Musée du Vieux Bordeaux seize pièces frappées à Bordeaux, de Louis XVI à Napoléon III.

Il souhaite que son exemple soit suivi et que numismates et amateurs bordelais enrichissent nos collections de monnaies et médailles émises par la Monnaie de Bordeaux.

Le président remercie M. de Mensignac de ses communications et de son don de pièces au musée.

M. le Dr Boudreau entretient l'assemblée des coutumes bordelaises sur le carnaval en carême.

Il donne également quelques usages régionaux sur le même événement.

Le Dr Boudreau est remercié de son intéressante communication.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 15.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

#### Séance du 11 avril 1924.

Présidence de M. Nicolaï, Président.

La Séance est ouverte à 20 h. 45.

*Présents* : MM. Nicolaï, Bardie, Barennes, Bastide, Béchambes Bontemps, Dr Boudreau, Charbonneau, Charrol, Corbineau, Coudol, Daleau, Dubreuilh, Ferbos, Goyetche, Klipsch, Malvesin, Marquasuzaa, Maziaud, Pernet, Rambié, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Amtmann, Conil, de Lapasse.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance reçue, entre autres de l'Afas qui organise un congrès au Maroc pour septembre 1925. Le montant de la dépense sera de 1.200 fr. environ, pour chaque congressiste; puis du procès-verbal de la Commission des finances nommée pour vérifier les comptes du trésorier, MM. Béchambes, Maziaud et Minvielle après avoir reconnu conforme la comptabilité de M. Bontemps lui adressent leurs félicitations pour la bonne gestion des comptes.

Le président joint les remerciements et les félicitations de la Société aux conclusions du rapport de la Commission.

Le président, à l'occasion de la mort de M.P. Bonifas, membre de la Société, adresse un souvenir ému à sa mémoire. La Société a pré-



senté ses condoléances à la famille et a été représentée à ses obsèques.

Le président rend compte à l'Assemblée qu'une dépêche de félicitations a été adressée à M. Camille Jullian à l'occasion de son élection à l'Académie.

*Nouveau membre* : M. Lafond, photographe, 75, rue Ste-Catherine, présenté par MM. Brouillaud et Bardié, est admis membre de la Société.

*Musée. Dons divers* : De M. Bardié un caleil cuivre, xviii<sup>e</sup> siècle.

Au nom de M. Flos, une taque Renaissance et une pique de l'époque révolutionnaire.

De MM. Trial, au nom de Mme Coulon, 10, rue Boudet, un jeton argent de la Société des médecins de Bordeaux, gravé par Prenet.

De feu M. Alfred Chansarel qui par testament a légué pour le Musée du Vieux Bordeaux un lot faïences de Johnston et Vieillard.

De M. de Mensignac une marque sur tesson de poterie.

Un grattoir moustérien, une pierre de Croix, un plan de M. Goujon sur les substructions d'Andernos, 9 manuscrits sur parchemins et 15 lettres de notabilités archéologiques, entre autres de MM. Guimet, Espérandieu, Ch. Robert, Héron de Villefosse, etc.

Les donateurs sont remerciés.

M. Coudol nous montre de beaux spécimens de sa collection. Un amorçoir italien du xvi<sup>e</sup> siècle avec incrustations bois, os, cuivre, ivoire, de différentes couleurs.

Une cartouchière en fer ciselé pour 8 cartouches et une autre pour 5 cartouches de la renaissance allemande, puis un merveilleux pistolet hispano-mauresque du xvii<sup>e</sup> siècle ciselé avec incrustations or et argent d'un remarquable travail qui provoque l'admiration de l'assemblée.

M. Coudol est vivement remercié de ses belles et intéressantes présentations.

M. de Mensignac donne lecture d'une *note sur deux pipes du xvii<sup>e</sup> siècle* en terre cuite blanche, trouvées à Bordeaux. Il décrit l'usage du tabac introduit en Europe sous Charles-Quint en 1618.

C'est Fray Romano Pane, missionnaire espagnol qui en envoya par Cortez les premières graines en Espagne pour les remettre à Charles-Quint. C'est ainsi que fut amené à la connaître, Nicot, ambassadeur de France à la Cour de Portugal qui porta en France en 1559 le premier spécimen de tabac pour l'offrir à la reine régente



Catherine de Médicis. Elle en fut la marraine et lui donna son nom : Catherinaire, Médicée, herbe à la reine.

M. de Mensignac décrit ensuite les râpes à tabac, la tabatière et la pipe.

Les deux pipes qu'il présente ont été trouvées au cours de l'édification d'un important immeuble situé à l'angle des rues du Loup, du Pas-St-Georges et du cours d'Alsace et Lorraine.

La première, complète, mesure 155 mm. Le culot porte dans un cercle les lettres H. G. probablement le monogramme du fabricant.

La deuxième qui a perdu les trois-quarts de son tuyau mesure 7 centimètres de longueur. Sur le culot, en relief, les initiales I. C. surmontées d'un ornement imitant une fleur de lis.

A la suite de son exposé, M. de Mensignac offre les deux pipes qu'il vient de décrire au musée du Vieux Bordeaux.

Le président le remercie de sa très intéressante communication et de son don.

M. Daleau signale qu'il a trouvé également des pipes dans des débris de remblai de Bourg il en possède dans sa collection en terre noire qui viennent du Bourg de Batz en Bretagne.

M. Bontemps, au cours des travaux qu'il a fait effectuer contre le Grand-Théâtre a mis à jour divers objets trouvés à 3 mètres et 3 m. 50 de profondeur.

Il montre ces objets :

De beaux restes de poterie samienne à riche décoration.

Un poinçon en os, un fragment de petit vase à anse en terre cuite, des débris de poteries vernissées et des verreries, pieds de verre, coupes ou vases recouverts d'une irisation remarquable.

Le président remercie M. Bontemps de sa communication.

M. Corbineau demande la parole pour signaler que le 26 mars à 8 h. 45 on a commencé le démontage des boiseries de l'hôtel Ravezies.

M. Bardié précise que l'enlèvement se fait sous sa direction et dans les meilleures conditions possibles.

Il en a du reste pris l'entière responsabilité et arrêterait immédiatement le travail si ce déplacement devait être une cause de détérioration.

M. Corbineau annonce que la Société des études locales girondine va être reconstituée sous la haute direction des professeurs de la Faculté de Bordeaux.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 10 h. 25.

**Séance du 9 mai 1924.**

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 55.

*Présents* : MM. Nicolaï, Bardié, Barennes, Bastide, Dr Boudreau, Léon Bontemps, Charrol, Corbineau, Coudol, Daleau, Dubreuilh, Ferbos, Klipsch, Marquassuzaa, Maziaud, Pernet, Rambié, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Bontemps, Conil, Goyetche.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

*Nouveau membre* : M. Louis Chaminade, inspecteur principal des douanes, présenté par MM. Nicolaï, et Charrol, est admis membre de la Société.

*Correspondance* : Le président donne lecture d'une lettre de M. Camille Jullian, membre de l'Institut, remerciant la Société de ses félicitations à l'occasion de sa nomination à l'Académie française.

Il annonce ensuite la célébration du cinquantenaire de la Société historique et Archéologique du Périgord qui doit avoir lieu à Périgueux les 26 et 27 mai, ainsi qu'une invitation spéciale à se faire représenter à ces fêtes.

M. Bardié est désigné pour représenter la Société.

Le Secrétaire général communique une circulaire du Comité spécial formé pour faire frapper une plaquette à l'effigie de M. Lefèvre-Pontalis.

La Société souscrit pour un exemplaire en bronze.

Il annonce que notre association, d'accord avec la « Société des Amis de Carthage » et la « Société de Géographie commerciale de Bordeaux », patronnera la conférence qui sera faite à frais communs le lundi 12 mai à l'Athénée par Mlle Claire Ducreux, sur « Carthage, sa Renaissance ».

Nos collègues ont d'ailleurs reçu des cartes d'invitation pour cette conférence.

*Présentation.* — Le Secrétaire général montre au nom de M. le Curé Gaudin, de St-Laurent-de-Médoc, une hache de grande dimension, polie, en roche dure trouvée près de Benon.

*Musée. Dons divers* :

De M. Sangerma, brigadier des douanes aux Genêts, près d'Hourtin, une pointe de javelot en bronze trouvée sur un banc d'aliès à 2 km. 500 au N. des Genêts.

De M. le Dr Boudreau, une aumônière, époque Restauration.

De Mlle de Pierre don, un parapluie soie, monture baleine, manche ivoire, époque Louis-Philippe.

De M. Ferbos, un portrait de Lacombe, le sanguinaire président de la Commission militaire sous la Terreur, à Bordeaux et un exemplaire du jugement dudit Lacombe.

De M. André Michielsens, une peinture à l'huile représentant une vieille maison de l'impasse de la rue Neuve.

Le président remercie les donateurs.

M. Coudol présente une série de remarquables armes du xvi<sup>e</sup> siècle dont un poignard de jarretière de dame avec garde de fer dorée; une dague Henri II, ciselée argent et or; un poignard français incrustations or; une miséricorde, lame et poignée or ciselé, époque Renaissance. Une dague dans son fourreau provenant de la collection Spitzer, un couteau de lansquenet, Renaissance italienne.

M. Coudol est vivement remercié de ses si intéressantes pièces.

M. Bardié fait une communication sur *les boiseries du XVIII<sup>e</sup> siècle* qui viennent d'être installées au nouveau musée d'art ancien, hôtel de Lalande, rue Bouffard.

Il dit que notre Société, continuant l'œuvre de Sansas, poursuit depuis 30 années l'installation d'un musée d'art ancien, et il rappelle la part prise par MM. Paul Fourché, Camille de Mensignac, Marius Vachon et d'autres de nos collègues dans ce but.

Notre collègue, dont l'initiative et l'opiniâtreté aidées par la Société Archéologique a réussi à sauver les boiseries de l'hôtel de la rue des Menuts au moment où la ville allait les mettre en vente, rappelle les péripéties qui ont accompagné le sauvetage des divers beaux intérieurs du xviii<sup>e</sup> siècle dont il a été chargé par l'administration municipale de faire le transfert dans les salles du nouveau musée.

Il en fait un rapide historique et les intérieurs des hôtels Dudevaut, rue des Menuts, de Gasc, rue du Serpolet, et Ravezies, rue St-Charles, sont aujourd'hui installés rue Bouffard dans les meilleures conditions.

A l'appui de sa communication M. Bardié montre de nombreuses photographies des boiseries de ces différents hôtels.

Le président remercie M. Bardié de son intéressant exposé.

A la suite de la communication de M. Bardié, M. Corbineau précise qu'il a relevé sur la muraille des essais de dessins de sculptures pour les dites boiseries; la date 1782 et quelques autres inscriptions au crayon qu'il serait intéressant d'étudier.

M. de Mensignac donne lecture d'une note sur un très rare médaillon, de l'Empereur Commode, provenant de sa famille, qu'il se fait un plaisir d'offrir pour les collections numismatiques du Musée du Vieux Bordeaux.

M. de Mensignac est vivement remercié pour ce don de grande valeur.

M. Charrol lit une note de M. Henri Arnaud sur une impression bordelaise de la *Gazette de Leyde* qui a précédé les *Affiches* de Labottière et provenait de la même imprimerie. Elle contenait de nombreux renseignements locaux et dans ses derniers numéros elle fournit les motifs qui ont amené la création et la disparition de cette feuille. M. Arnaud est d'avis que le journalisme dans notre ville a procédé par étapes et qu'il n'est pas possible d'indiquer une feuille périodique comme la première imprimée à Bordeaux.

M. Daleau présente le dessin d'une courte dague de fer.

La lame tranchante des deux côtés, carénée sur les deux faces, couverte en partie d'une gaine de cuir à peu près décomposée, à laquelle est due la conservation de la lame; il reste la partie supérieure du fourreau, recouverte d'une plaque de fer ornée de dessin et d'argenture. La poignée de bois ou de corne a disparu, la soie d'emmanchement traverse un gros gland de fer, le pommeau, sur lequel son extrémité est rivée. La poignée, couverte d'un côté d'une garde ajourée adoptant la forme du poing. Sa partie inférieure se termine par un quillon brisé d'un bout, tordu, et finissant de l'autre bout, par un petit gland aplati. Longueur totale de la dague : 0,63; longueur de la lame : 0,40.

Cette arme dite « main gauche » est d'origine espagnole, a passé en Italie et en France à la fin du x<sup>v</sup><sup>e</sup> et surtout au xvi<sup>e</sup> siècle.

Elle a été draguée par le filet d'un pêcheur d'aloses, dans la Dordogne, en face de Bourg, le 5 mai 1924.

Ce pêcheur, M. Firmin Daney, l'a offerte à notre collègue.

Le président remercie M. Daleau de sa présentation et l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 heures 30.

Le Secrétaire,  
Edmond BASTIDE.



**Séance du vendredi 13 juin 1924**

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 45.

*Présents* : MM. Nicolaï, Barennes, Bastide, Béchambes, Léon Bontemps, Bordessoulles, D<sup>r</sup> Boudreau, Charbonneau, Charrol, Corbineau, Coudol, Dubreuilh, Ferbos, Marquassuzaa, Maziaud, Minvielle, Pernet, Rambié, Redeuilh, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Bardié, Bontemps, Goyetche, Conil.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté après lecture.

Le président adresse ses félicitations à nos collègues : M. de Mensignac promu officier de l'Instruction publique et MM. Coudol et Ricaud nommés officiers d'Académie.

L'assemblée est heureuse des distinctions accordées à ses collègues qui ont depuis longtemps fait preuve de leur dévouement à la Société.

*Correspondance* : M. Bardié, souffrant, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et adresse au président une lettre dans laquelle il rend compte de l'ensemble des fêtes qui ont marqué la célébration du Cinquantenaire de la Société historique et archéologique du Périgord; et le texte de son discours à la fin du banquet.

Le président le remercie d'avoir si bien représenté la Société à cette solennité.

M. Bardié saisit la Société de la protestation qu'il a adressée à la Municipalité au sujet du péristyle du « Majestic » et de l'aliénation du terrain du péristyle.

M. Ferbos donne lecture des lettres qui ont été adressées au Maire et au Commissaire enquêteur, et à la Commission des monuments historiques de la Gironde par le Comité Girondin d'art public.

L'assemblée se joint à l'unanimité à ces protestations et insiste pour qu'il ne soit en rien modifié à l'apparence des constructions actuelles.

Le directeur de l'Institut National d'anthropologie informe qu'il se tiendra à Toulouse du 21 au 27 juillet une semaine anthropologique et demande à la Société de vouloir bien se faire représenter.

Une circulaire de la Société historique de la Brie.

*Musée. Dons divers* : De M. O. Miller, un titre de Chevalier délivré par le grand Maître de Malte au baillage de Toulouse avec sceau.



De M. Dubalen, une brochure sur le préchelléen de la Chalosse.

De la Société des Bibliophiles de Guyenne, deux volumes de la correspondance de Montesquieu.

De M. Maziaud, deux pipes poterie et tessons de poteries trouvés au cours de travaux de canalisation sur les quais en face de la Bourse.

Le Dr Boudreau, annonce qu'il a reçu pour le Musée le cadran en glace de l'ancienne horloge de l'Hôtel de ville. Ces messieurs sont unanimement remerciés.

*Présentations* : M. Coudol présente une importante série de stradiotes, armes vénitiennes portées par les doges de Venise vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle et durant le xvi<sup>e</sup> siècle.

Ces armes sont à poignée d'ivoire et or ciselé et l'une d'elles porte une lame avec incrustations or. Ensuite des dagues françaises du xvi<sup>e</sup> siècle, l'une avec lame ajourée les autres incrustées d'or.

Le président remercie M. Coudol de nous montrer les bijoux de sa collection.

M. de Mensignac donne lecture d'une note sur *deux documents relatifs à la 17<sup>e</sup> légion sous la Restauration* avec deux pièces remises au Musée du Vieux Bordeaux.

Il communique ensuite une très intéressante note sur un moyen bronze de l'empereur romain Néron, au revers du Macellum magnum. Cette pièce, très rare, est également offerte pour la collection numismatique du Musée.

Le président remercie l'auteur de ses communications et de ses dons.

M. Corbineau présente une hache et plusieurs silex qui lui ont été donnés par le Maire de Moncaret.

Il est remercié de sa présentation.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 heures.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

**Séance du vendredi 11 juillet 1924.**

Présidence de M. P. Rambié, vice-président.

La séance est ouverte à 20 h. 40.

*Présents* : MM. Rambié, Bardié, Bastide, Béchambes, Bontemps,

Léon Bontemps, Chaminade, Charrol, Coudol, Daleau, R. P. Darley, Dubreuil, Ferbos, Flos, Abbé Léglise, Maziaud, Redeuilh, Ricaud, Trial.

*Excusés* : MM. Nicolaï, Conil, Goyetche, Marquassuzaa.

*Nouveaux membres* : MM. Louis Cadis, ingénieur aux chemins de fer du Midi et M. Goujas, maire d'Aubie St-Antoine, Gironde, présentés par MM. Nicolaï et Charrol, sont admis membres de la Société.

Le président souhaite la bienvenue à M. Chaminade, qui assiste pour la première fois à nos séances.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. Bardié, donne connaissance de la lettre qu'il a adressée au maire au sujet du péristyle de l'ancien Hôtel Meyer, (café des Mille Colonnes, café Anglais, et plus récemment « Majestic »).

M. Rambié est d'accord avec M. Bardié et la Société s'est associée à ces protestations par un vote qui a été émis à une séance précédente.

*Correspondance et avis* : Le Secrétaire Général donne lecture de la deuxième circulaire relative au Congrès de l'Union Historique et Archéologique du Sud-Ouest, qui se tiendra à St-Gaudens et Luchon du 8 au 12 septembre M. Bardié est officiellement délégué pour représenter la Société.

Lecture d'une circulaire de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

La Société internationale d'histoire de la science de Bruxelles, annonce que la revue *Isis* devient sa publication officielle et demande notre adhésion.

*Musée. Dons divers* : De M. Flos, quatre clous de porte, à divers dessins dits « bouillons ».

De M. Maziaud, un dessin de M. E. Piganeau, représentant le portail du Mas d'Aire.

Une brochure de M. Peychès de 1871 sur les « Mobiles de la Gironde ».

Cet exemplaire porte des annotations manuscrites de M. P. Fourche.

*Présentations* : M. Coudol nous présente un éperon gaulois dragué dans la Garonne; des étriers northmans du XI<sup>e</sup> siècle; de grands éperons du XV<sup>e</sup> siècle; des éperons en fer doré de la fin du XV<sup>e</sup> siècle; une autre paire avec incrustations or et une autre, époque Louis XIII, découpée à jour.

M. Coudol est vivement remercié.

Le Révérend Père Darley lit une note sur la *crypte de St-Seurin et ses origines*

La crypte de St-Seurin comprend trois absides, ou sanctuaires, se continuant à l'orient par trois caveaux qui en sont séparés par un mur, et à l'ouest par trois nefs.

Sous le sanctuaire du milieu se trouvent les restes d'un monument primitif, et au milieu de ce monument le tombeau de St Fort, évêque et martyr. Au-dessus était un autel antique.

L'abside du Midi contient le tombeau de Ste Véronique, et en avant un autel antique. Celle du nord le tombeau de Ste Bénédicte.

Dans les nefs se trouvent des tombeaux du iv<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècles.

La crypte est recouverte par l'église St-Seurin, dont le sanctuaire situé au-dessus des caveaux, contenait le tombeau de St Seurin.

Le monument antique et le tombeau de St Fort sont gallo-romains. Certaines parties de la crypte sont gallo-romaines, d'autres mérovingiennes et d'autres carolingiennes.

Cette crypte enfin accuse une réfection des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles.

Les textes relatifs à la crypte rappellent un monument du i<sup>er</sup> siècle, un oratoire du St Sauveur du iv<sup>e</sup> agrandi vers 394, et relevé en 507 une église élevée à St Seurin au cours du vi<sup>e</sup> siècle et l'église du chapitre bâtie au viii<sup>e</sup>, au-dessus de la crypte.

Ils rappellent les tombeaux des saints de la crypte, au vi<sup>e</sup>, au viii<sup>e</sup> et au ix<sup>e</sup> siècle, et, avec leurs tombeaux leurs reliques, et leurs fêtes, au xii<sup>e</sup>, au xiii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup>.

Le premier des saints de la crypte est St Fort. Par son tombeau qui repose dans le monument primitif, par sa fête de première classe, qui en fait le patron et le fondateur de la crypte, par le culte rendu à ses reliques, enfin parla coutume, très ancienne, de prêter serment sur l'autel de la crypte et les reliques du saint, St Fort se rattache aux origines chrétiennes, et au i<sup>er</sup> siècle.

La place donnée aux tombeaux de Ste Véronique et de Ste Bénédicte, le culte rendu à leurs reliques, le rang donné à leurs fêtes, rattachent ces saintes, comme St Fort, au i<sup>er</sup> siècle.

Tout, monuments et textes, prouve que ces premiers saints de la crypte sont contemporains des premières origines chrétiennes, et du i<sup>er</sup> siècle.

St Seurin, second apôtre de Bordeaux, appartient au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle, et son église au vi<sup>e</sup> et au viii<sup>e</sup> siècle.

Le président remercie le Révérend Père Darley de sa très instructive communication.

M. Trial présente un quinaire en or de Justinien d'une belle conservation.

M. Bardié donne lecture d'un travail sur les origines des boiseries installées au Musée d'art ancien (hôtel de Lalande).

Hôtel de M. Louis Hyacinthe Dudevand, rue des Menuts.

Hôtel de Gasc, rue du Serpolet, grand et petit salons,

Hôtel Ravezies, rue St-Charles.

Il rappelle que c'est grâce à son intervention personnelle et aux démarches de la Société que le sauvetage de ces boiseries a pu être effectué.

M. Bardié est remercié de son intéressante communication.

M. Charrol présente un curieux manuscrit de 1730 par Antoine Marillac, géomètre à Bordeaux et à Bazas, donnant l'heure du lever et du coucher du soleil pour chaque jour de l'année, la deuxième partie est consacrée au mouvement des bateaux entrés dans le port de Bordeaux avec la répartition du tonnage et des cargaisons par chaque pavillon.

M. Charrol fait remarquer que plusieurs drapeaux marqués sur ce manuscrit présentent des différences notables avec les types officiels de l'époque.

M. Rambié remercie M. Charrol de sa présentation et fait ressortir l'intérêt qu'aurait pour Bordeaux, la possession de ce manuscrit.

Il est présenté à M. Daleau, un morceau de marbre blanc, sculpté, trouvé par M. Cadis, au cours d'une excursion aux Gogues, près Bourg-sur-Gironde. M. Daleau le rapporte à l'époque gallo-romaine. Ce fragment est offert pour le Musée.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 20.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

**Séance du 10 octobre 1924.**

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 50.

*Présents* : MM. Nicolaï, Amtmann, Charrol, Corbineau, Coudol,



Mme Dubois, Dubreuilh, Ferbos, Flos, Goyetche, Klipsch, Ladoire, Malvesin, Marquassuzaa, Maziaud, Minvielle, Ploux, Pernet, Ricaud, Trial, Bastide.

*Excusés* : MM. de Mensignac, Bardié, Conil.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

*Nouveaux membres* : M. Ploux Louis, 1, rue Bergeret, présenté par MM. Nicolai et Flos, 11, rue de Patay; MM. Maurice Chauvin, contrôleur des hôpitaux, Hôpital de Bel Air, à Caudéran et Lucien Lafaye, chirurgien-dentiste, 105, rue Judaïque présentés par MM. Ferbos et Pernet, sont admis membres de la Société.

*Correspondance* : Le secrétaire général communique le premier bulletin *Les Nouvelles Archéologiques*, janvier-juin 1924 de la Société des fouilles archéologiques, et une lettre de la Bibliothèque de Genève.

*Musée. Dons divers* : De M. de Mensignac, un fragment de statuette en marbre provenant d'Alexandrie et un lot de monnaies romaines.

De M. Flos, une targette fer ciselé.

De M. Pascal, une mesure à poudre du XVIII<sup>e</sup> siècle.

De M. Bastide, deux boutons en cuivre, époque I<sup>er</sup> Empire.

Les donateurs sont remerciés.

Le Secrétaire général donne lecture de notes de M. de Mensignac sur un lot de monnaies romaines très intéressantes, provenant de la collection de son grand-oncle Guillaume Grangé, médecin.

M. de Mensignac offre ces monnaies au Musée du Vieux Bordeaux.

Le président le remercie pour sa communication et pour son don.

*Communications diverses* : M. Corbineau a la parole pour donner quelques précisions sur diverses annotations relevées sur les parois du salon de l'hôtel Ravezies, dont M. Bardié nous a déjà entretenu.

Il a relevé l'inscription « CLAU » — « 1782 » et près de la corniche une autre inscription où il a pu lire seulement «... LAUDE ».

A qui attribuer ces signatures, au plâtrier, au menuisier ou à l'auteur des boiseries?

M. Corbineau penche pour le sculpteur de la corniche. Il a observé en plus les mots « PAX » et « RABESSI .. » (déformation de Ravezies).

Le président le remercie de sa communication.

Le secrétaire donne lecture d'une note de M. l'abbé Royer, sur « le Château du Prince Noir à Talence ».



L'auteur rappelle que les Plantagenets ont bâti au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle une bastide remplacée depuis des siècles par le château et le domaine de Thouars.

En 1289 et les années suivantes, les rois d'Angleterre ont donné ou vendu une partie de la forêt royale de Bordeaux au sud de Talence. Ces lotissements se firent autour d'une bastide construite par l'évêque de Bath ou Baa, chancelier du roi Edouard I<sup>er</sup>, la colonisation se fit lentement et le village qui s'établit près de la bastide, porta le nom de « La Forêt ».

A la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle l'ancienne bastide appartenait à la famille d'Agès, dont un membre devenu plus tard seigneur de Thouars dans le Poitou, donna le nom actuel du château.

Les rois de France Charles IX et Henri IV ont séjourné à Thouars et l'abbé Baurein pense que les rois d'Angleterre et les Princes de Galles venaient chasser dans ce coin de la forêt.

Malgré toute la vraisemblance ce n'est pas à Thouars que les modernes ont donné le nom du Prince Noir. Deux autres châteaux de Talence s'attribuent cet honneur : le château Roustaing et le château Brunau ou Bruno.

En 1780 il fut répondu à l'abbé Baurein que le château de Roustaing avait été maison de chasse du Prince de Galles.

Après la Révolution, un château voisin, dont les terres avaient fait partie du domaine de Roustaing, revendiqua aussi l'honneur d'avoir vu le Prince Noir et en prit le nom.

Au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle ce château portait le nom d'un de ses anciens propriétaires M. Bruno ou Brunau.

M. l'abbé Royer conclut en disant qu'il semble bien probable, qu'en dehors du château Thouars, c'est le vieux château de Roustaing qui aurait eu l'honneur de recevoir la visite du Prince de Galles.

Le château Brunau aurait reçu le nom du Prince Noir seulement en 1850.

M. l'abbé Royer est vivement remercié de sa très documentée communication.

*Présentations* : De M. Maziaud, une potiche de Johnston et une pièce padouane.

De M. Corbineau, 2 égrugeoirs, l'un dragué à Libourne, l'autre provenant du Libournais; une salière rustique en terre cuite du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle une série de poids à godets d'une livre divisée en onces, un pied, mesure de longueur, à charnière en ébène armé de cuivre

deux séries de poids d'orfèvre Louis XIV de 1675 et de Louis XVI; une hache en bronze à douille armoricaine, époque gallo-romaine.

Le Président donne quelques détails sur la réunion à laquelle il a assisté comme membre de la Commission des monuments historiques, relative à la transformation du pont de pierre.

Les amis du monument ne voient pas sans une grande appréhension la transformation de cet ouvrage d'art.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 10.

*Le secrétaire,*  
E. BASTIDE.

#### **Séance du vendredi 14 novembre 1924.**

Présidence de M. Nicolaï, président.

*Présents* : MM. Nicolaï, Amtmann, Bardié, Barennes, Béraud, Bordessoulles, Dr Boudreau, Chaminade, Charrol, Corbmeau, Cordier, Coudol, Daleau, Mme Dubois, Dubreuilh, Ferbos, Klipsch, Ladoire, Lafaye, Marquassuzaa, Maziaud, Minvielle, Pernet, Ploux, Ricaud, Trial, Bastide.

*Excusés* : MM. Bontemps, Bouchon, Cadis, Goyetche, Raveau.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

Le président fait part du deuil que vient d'éprouver notre collègue M. Rambié, en la personne de sa mère et remercie MM. Bardié, et Coudol d'avoir représenté la Société à ses obsèques. Le Secrétaire général a adressé à M. Rambié une lettre de condoléances au nom de la Société.

M. Nicolaï retrace ensuite la belle conférence faite par M. Marcel Aubert, conservateur au musée du Louvre, directeur de la Société Française d'archéologie, le 8 novembre à l'Athénée, avec le concours du Comité bordelais des Sites & Monuments, du T. C. F. et de l'Automobile Club du Sud-Ouest sur la « Statuaire de nos grandes cathédrales ».

A l'issue de la Conférence, le président a remis à M. Aubert, au nom de la Société, la médaille en bronze du cinquantenaire.

*Correspondance* : Le secrétaire général communique une lettre de

la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis nous invitant à assister aux fêtes de son cinquantenaire.

Aucun de nos collègues n'ayant pu y assister le secrétaire général a adressé les félicitations de la Société.

Une circulaire de l'A. F. A. S. au sujet du legs Girard.

Sur la proposition du Bureau, et pour faire face aux augmentations de dépenses, l'Assemblée adopte l'élévation de la cotisation annuelle de membre à 20 francs.

*Musée. Dons divers* : De M. Raveau, un album de reproductions photographiques des dessins faits par M. Jaudoin en 1866, représentant les vieilles maisons de bois de Bordeaux.

De M. Maziaud, deux fragments de poignard en fer, époque III<sup>e</sup> siècle et un denier de Guillaume X de 1137.

Du D<sup>r</sup> Boudreau, deux fioles en verre du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le président remercie MM. Raveau, Maziaud et Boudreau.

M. Bardié, au nom de M. Lemarchand, filleul et héritier de M. Emile Gautier, remet le legs fait par ce dernier de 22 médailles du célèbre graveur Bertrand Andrieu, son grand-oncle, et d'un grand tableau dessiné au crayon signé du même, daté du 6 mai 1782.

Ce don magnifique perpétuera au Musée la mémoire de M. Gautier et lui assurera la reconnaissance de nos membres et de tous les érudits.

M. Bardié donne lecture de la lettre de remerciements qu'il a adressée à M. Lemarchand.

L'assemblée vote des remerciements au donateur.

*Présentations* : M. Coudol présente deux splendides poignées d'épée du XVIII<sup>e</sup> siècle en acier, sculptées et ciselées en ronde basse sur fond or, d'après les dessins d'Oudry.

Ces pièces remarquables ont fait l'admiration des assistants.

M. Flos soumet un dessin de la maison de bois de la rue St-James.

M. Daleau montre un éperon en bronze du XI<sup>e</sup> siècle recueilli aux environs de Bourg en 1874, et une clef qui servait aux cavaliers pour visser de petits éperons droits à molette dans le talon de leur botte.

Ces présentations ont été très appréciées de l'assistance et le président remercie nos collègues.

En vue des élections du 2<sup>e</sup> tiers sortant du Conseil d'administration, la séance est suspendue.

Elle est reprise à 21 h. 35. Sont réélus pour trois ans, les membres sortant suivants : MM. Bontemps, Bouchon, Charrol, Ferbos, Rambié.

Dans un rapport très fidèle, M. Bardié rend compte de l'ensemble du Congrès de l'Union des Sociétés savantes du Sud-Ouest qui s'est tenu cette année à St-Gaudens et Luchon. Il en donne une description imagée, note les différentes communications qui ont été faites et relate les excursions qui l'ont accompagné.

Le président le remercie de sa collaboration et d'avoir représenté officiellement la Société au Congrès.

M. Bardié verse à la Commission des publications plusieurs notes locales relatives au musée d'art ancien et à la plantation d'arbres sur les allées de Tourny.

*Communications diverses* : M. Daleau fait passer sous les yeux de nos collègues, deux photographies d'un livre religieux conservé à l'hôtel-de-ville de Bourg, manuscrit fait en 1788 par un récollet, lettre par lettre au pochoir, orné de lettres enluminées et dont on a demandé le classement.

La Société s'associe à ce vœu.

M. Maziaud montre divers fragments de poteries qu'il a recueillies rue Duffour-Dubergier, au cours des travaux faits actuellement ainsi, qu'une monnaie de Louis XIII.

Il offre ces objets au musée.

Le président le remercie.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 22 heures 30.

*Le secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

#### Séance du 12 décembre 1924.

Présidence de M. Nicolaï, président.

La séance est ouverte à 20 h. 50.

*Présents* : MM. Nicolaï, Bardié, Barennès, Bontemps, Dr Boudreau, Cadis, Chaminade, Charrol, Corbineau, Coudol, Dubreuilh, Klipsch, Marquassuzaa, Maziaud, Minvielle, Ploux, Rambié, Ricaud, Trial, Bastide.

*Excusés* : MM. Conil, Ferbos, Goyetche.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Rambié adresse à la Société ses remerciements pour les marques de sympathie qu'il a reçues à l'occasion du décès de sa mère.



Le président donne à l'assemblée connaissance de la composition du Conseil pour l'année 1925 :

|                                 |                                                                           |
|---------------------------------|---------------------------------------------------------------------------|
|                                 | MM.                                                                       |
| <i>Président</i> .....          | P. Rambié.                                                                |
| <i>Vice-Présidents</i> .....    | A. Bardié.                                                                |
|                                 | A. Dubreuilh.                                                             |
| <i>Secrétaire général</i> ..... | M. Charrol.                                                               |
| <i>Secrétaires</i> .....        | Th. Ricaud, A. Conil, E. Bastide.                                         |
| <i>Trésorier</i> .....          | A. Bontemps.                                                              |
| <i>Archiviste</i> .....         | R. Ferbos,                                                                |
| <i>Conseillers</i> .....        | A. Nicolai, Th. Amtmann, J. Coudol, G. Bouchon, G. Malvesin, Dr Boudreau. |

Le président lit ensuite une lettre du président de l'Association amicale des Normands de Bordeaux du Sud-Ouest, annonçant la conférence de M. Levatois, sur le Mont St-Michel, qui aura lieu à l'Athénée le 12 janvier prochain avec le concours de la Société Archéologique.

Le Dr Boudreau informe la Société qu'il va s'ouvrir à Rome le 25 décembre « l'Exposition Vaticane des Missions » qui doit durer toute l'année.

On y verra entre autre dans la salle d'ethnologie la superbe collection de silex taillés provenant, de localités situées dans le Sahara ramassés par le P. Huguenot des Missions d'Afrique.

On annonce l'envoi de documents historiques et ethnologiques fort curieux : souvenirs des premières communautés chrétiennes, spécimens des industries indigènes, idoles, fétiches, amulettes, etc...

Le musée du Latran et celui de la Propagande ont fourni des pièces anciennes.

On souhaite des documents appartenant aux premières églises, de chaque région : pièces archéologiques, fac-similés d'inscriptions de monuments, reliques, manuscrits, etc. Divers pays, dont l'Allemagne, ont répondu avec empressement. La France a envoyé... si peu que rien.

Le président remercie le Dr Boudreau.

*Musée. Dons divers* : De M. James H. Hyde, une plaquette sur l'Iconographie des 4 parties de monde dans les tapisseries.

Du D<sup>r</sup> Boudreau, un nécessaire de voyage en buffle pour les condiments, et une poire à poudre de chasse.

De M. Maziaud, quelques médailles et jetons sur Bordeaux et un lot de brochures.

Les donateurs sont remerciés.

M. Bardié fait part que la Commission du Musée s'est réunie le 27 novembre dernier. Elle a examiné les diverses modifications à faire dans les salles, notamment les remaniements rendus nécessaires pour l'installation du don Gautier.

M. Manhes a offert pour le musée un radiateur électrique. Les remerciements officiels de la Société lui seront transmis.

M. Coudol présente un bassinet. C'est un casque en acier noirci, de forme ovoïde, qui rappelle le casque des Normands, mais il est moins allongé.

Le profil de ce casque a la forme d'un museau ou d'un groin et porte le nom de mursail; le haut de cette pièce est percé d'une fente pour la vue et dans le bas de trous pour la respiration.

Ce casque n'était pas rivé, ce qui permettait de le mettre ou de le sortir à volonté, c'est-à-dire qu'on le plaçait au moment de combattre.

Au xiv<sup>e</sup> siècle il remplaça le heaume et fut en grande faveur à partir de 1350 et il s'est maintenu pendant une grande partie du xv<sup>e</sup> siècle.

Son poids est de 7 livres.

Ce beau casque provient du château de Gajac.

M. Coudol est vivement remercié pour cette splendide présentation.

M. Bardié soumet plusieurs fioles et 2 dessins d'objets à peu près semblables d'origine orientale.

Ces objets accompagnent généralement les sépultures et étaient employés aux époques gallo-romaines et mérovingiennes.

M. Bardié qui a eu l'occasion d'étudier à leur sujet les types conservés dans de nombreux musées, en fait ressortir les caractéristiques générales.

Le président le remercie de sa présentation.

M. Th. Ricaud commence la lecture d'une étude intitulée : *Les Eglises de la Gironde sous le Directoire*, fruit de recherches poursuivies en très grande partie aux Archives départementales.

L'auteur, après avoir indiqué sommairement les circonstances qui amenèrent la Convention à modifier la loi du 3 ventôse an III

(21 février 1795), et à la remplacer par celle du II prairial de la même année (30 mai 1795) dont il remémore un des articles essentiels : Les citoyens des Communes et sections de Communes auront provisoirement le libre usage des Eglises dont celles-ci étaient en possession le premier jour de l'an II (22 septembre 1793), rappelle les termes principaux d'une enquête ordonnée au début de Messidor par le Ministre des Finances et portant sur les points suivants :

1° Noms des Eglises situées sur le territoire de la Commune de X... et leur ancienne destination;

2° Leur nature, leur consistance, leur plus ou moins d'étendue;

3° Leur bon ou mauvais état;

4° Mention si le ou les monuments, de cette catégorie, sont rendus à l'exercice du culte; dans le cas contraire, indication s'ils sont loués et à quel prix, ou, s'il n'en est fait aucun usage;

5° Observations sur l'emploi le plus utile que la Nation pourrait faire des ces bâtiments ainsi que de leurs cimetières.

M. Ricaud signale ensuite les conditions d'équité dans lesquelles se fit en Gironde l'établissement de ces documents et souligne que les habitants de toutes les communes intéressées, ayant pu, au cours d'une réunion publique tenue à cet effet, donner leur avis il est possible de ce fait d'inférer que les procès-verbaux établis à cette occasion et retrouvés dans la proportion des deux tiers, reflètent bien l'expression de la pensée de la majorité des citoyens du département. Celle-ci, ajoute notre collègue se résumait en ces mots :

1° Maintien de ces ensembles de pierres considérés peut-être par quelques-uns, ajoute-t-il comme de simples manifestations prisables du labeur obstiné des générations disparues, mais par le plus grand nombre comme le symbole d'une foi presque deux fois millénaire.

2° Inaliénabilité complète, — sauf cas de nécessité absolue — des modestes lambeaux de terre, ceignant d'ordinaire, comme d'une auréole emblématique les édifices précités et où comme sous leurs dalles ou sur leurs voûtes reposaient les restes mortels des ancêtres de chacun des membres de la collectivité dénommée hier : paroisse, et aujourd'hui : commune.

Notre collègue dépeint ensuite l'état de désolation dans lequel se trouvait l'intérieur de la plupart des Temples de la région bordelaise, l'œuvre importante de restauration à accomplir — difficultés sans doute mitigées du fait que sans la presque totalité des cas l'ossature — construite pour défier les siècles — se trouvait heureuse-



ment debout, mais néanmoins considérables vu la rigueur des temps et le peu de ressources disponibles.

Entrant dans le détail de son sujet, M. Ricaud fournit de nombreux et intéressants renseignements relatifs aux monuments se trouvant sur le territoire attribué à l'origine au canton de Bourg : dimensions, état, usage. A propos de ce dernier point il rappelle qu'en Messidor an IV (juillet 1796) les églises du chef-lieu : St-Girons et celle dite des Ursulines sont complètement décarrelées et du sol l'on extrait du salpêtre; le premier édifice sert également de magasin à foin, tandis que le second est appelé à disparaître se trouvant compris dans un projet de modification de plan de voirie dressé par l'architecte bordelais Combes. L'ancienne église des Récollets est convertie en local ordinaire des assemblées primaires. D'autres, celles de Lalibarde, de Cameillac, de Bayon, de Cazelles, de Marcamps, de Prignac, de St-Seurin (de Bourg), de Tauriac sont complètement inutilisées. Par contre, le culte s'exerce dans celles de Mombrier et de Pugnac; il est sur le point de l'être dans celle de Lansac.

Dans deux églises d'Ambès, l'une, Notre-Dame, est sans affectation. De l'autre dite de St-Jacques du Bec, il n'en subsiste aucune trace et les habitants n'ont point crainte de rendre responsable de cet état de choses le ci-devant curé de l'endroit, le citoyen Jacques Burch.

M. Ricaud mentionne en terminant que la clef de cette invraisemblable façon d'agir se trouve dans un opuscule ayant pour auteur Aurélien Vivie et Arthur Escarraguel, intitulé : *Le curé de St-Jacques d'Ambès sous la Terreur* et dont voici le résumé :

Jacques Burch, sujet irlandais naturalisé, curé de St-Jacques du Bec, depuis 1759, enthousiaste du régime nouveau, avait profité d'une amitié passagère avec Ysabeau pour obtenir de ce dernier une autorisation de démolir son ancienne église paroissiale à laquelle il ajouta, vraisemblablement de son propre chef, celle de s'approprier puis de vendre les matériaux en provenant, ainsi que de convertir le terrain en un jardin dont il tirait un profit personnel.

Fâché par la suite avec Ysabeau, accusé de chantage envers ce représentant du peuple—qui le fit un instant écrouer au fort du Ha—Burch devint cultivateur. N'ayant point été compris dans l'ordonnance archiépiscopale du 27 juin 1803, par laquelle—en exécution du Concordat—Mgr d'Aviau organisa les paroisses du diocèse de Bordeaux, cet ecclésiastique mena une vie misérable. Entre temps



il eut à soutenir un long et coûteux procès avec les administrateurs de la fabrique d'Ambès qui lui réclamèrent la propriété du terrain de l'ancienne maison presbytérale, du cimetière, et des ruines de l'Eglise dont il avait disposé en faveur des deux négociants bordelais. Quoique n'étant que simple usufruitier Burch perdit (Arrêt du Conseil de préfecture de la Gironde, en date du 21 mars 1808) et mourut, à Bordeaux, le 16 avril 1821 dans le local même de l'ancien séminaire des Irlandais où soixante ans avant il était entré pour poursuivre les études qui le menèrent au sacerdoce.

La suite du travail de M. Ricaud est renvoyée à la prochaine séance.

Le président remercie notre collègue de sa très intéressante communication.

M. Corbineau présente une photographie du portrait de Jacques Gabriel, le célèbre architecte du XVIII<sup>e</sup> siècle. On sait qu'une controverse s'est élevée au sujet des portraits de Gabriel. M. Corbineau a eu la bonne fortune de connaître un descendant direct de cette famille qui lui a communiqué la pièce qu'il soumet.

M. Corbineau est remercié.

Le secrétaire général donne lecture du rapport sur les travaux de l'année. Ce document est à son habitude une analyse précise et exacte de l'activité de la société pendant l'année écoulée.

M. Charrol est vivement remercié.

Parvenu au terme triennal de sa présidence, M. Nicolai remercie la Société de l'avoir appelé et maintenu à la direction de ses travaux et fait des vœux pour la prospérité toujours plus grande de notre chère Société archéologique.

L'assemblée salue par des applaudissements l'allocution du Président.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 30.

*Le Secrétaire,*  
Edmond BASTIDE.

## COMPTE FINANCIER DE L'ANNÉE 1924

| Recettes :                   |          | Dépenses :                               |          |
|------------------------------|----------|------------------------------------------|----------|
| Intérêts bons et oblig. .... | 346 »    | Etrennes employé .....                   | 25 »     |
| Vente publications .....     | 36 »     | Timbres p <sup>r</sup> corr. et reçus .. | 78 15    |
| Intérêts banque .....        | 75 40    | Encaissement cotisations ..              | 98 10    |
| — caisse d'Epargne ....      | 120 71   | Souscript. Sté Sav. ....                 | 85 25    |
| Subvention ville .....       | 1.000 »  | Compte Delmas, impr. ....                | 1.689 85 |
| Cotisations .....            | 2.490 »  | Conférences .....                        | 75 05    |
| Cession médailles .....      | 285 »    | Compte secrétariat .....                 | 384 »    |
|                              |          | Dépenses du Musée .....                  | 728 30   |
|                              |          |                                          |          |
| Total .....                  | 4.353 11 | Total .....                              | 3.143 70 |

| Balance :          |          | fr. |
|--------------------|----------|-----|
| Les recettes ..... | 4.353 11 |     |
| Les dépenses ..... | 3.143 70 |     |
|                    |          |     |
| Solde .....        | 1.209 41 |     |

Certifié conforme au compte arrêté le 31 décembre 1924.

## CONGRÈS DE 1924

---

**LVII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des Départements  
tenu à Dijon du 22 au 25 avril 1924.**

sous la présidence de MM. L. Joubin, J. Virey, G. Roupnel  
et A. Lacroix.

### PROGRAMME

Sections de Philologie et d'Histoire jusqu'à 1715, d'Archéologie préromaine, romaine, Moyen-âge, orientale. — Histoire moderne (depuis 1715) et contemporaine; des Sciences, de Géographie et Etudes spéciales à la Bourgogne.

---

**Congrès de l'Association Française pour l'avancement des Sciences,  
48<sup>e</sup> session du 28 juillet au 2 août 1924 à Liège.**

*Président* : M. P. Viala.

*Secrétaire* : M. L. Joleaud.

*Programme* : Questions scientifiques diverses et études locales.

---

**Congrès archéologique de France tenu à Clermont-Ferrand par la  
Société Française d'Archéologie  
87<sup>e</sup> session du 16 au 21 juin 1924**

*Président* : M. Marcel Aubert.

*Secrétaire général* : M. H. du Ranquet de Guérin.

*Membres* : MM. Deshoulières, Chevallier, Heuzé et Banchereau.

*Programme* : Etudes archéologiques sur la région auvergnate.

---

**VIII<sup>e</sup> Congrès de l'Union  
des Sociétés savantes du Sud-Ouest.**

Histoire Archéologie et Géographie historique tenu à Saint-Gaudens et Bagnères-de-Luchon, du 8 au 12 septembre 1924.

*Président* : M. le comte de Saint-Périer.

*Secrétaires généraux* : MM. B. Sarrieu, P. de Gorsse et J. Picot.

---

**Semaine anthropologique de Toulouse**

Sous la direction de l'Institut International d'Anthropologie  
de Paris.

Tenue à Toulouse du 21 au 27 juillet 1924.

*Président* : M. A. Dresch.

*Secrétaires généraux* : D<sup>r</sup> Capitan, D<sup>r</sup> Papillaut, comte Bégouen.

---

**Congrès panceltique de Quimper.**

du 6 au 14 septembre 1924.

*Comité d'honneur* : MM. I. Desmars, Th. Le Hars, R. de l'Estourbeillon, P. Mocaër.

*Programme* : Toutes les questions relatives à la Bretagne.

---



SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'AGEN

9, Boulevard de la République

PRIX PHILIPPE LAUZUN

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1924

Sous le titre de *prix Philippe Lauzun*, la Société décernera en 1924 une récompense de 500 francs au meilleur travail — inédit ou publié depuis moins de deux ans — sur un sujet d'*histoire* ou d'*archéologie* intéressant le Lot-et-Garonne et les anciennes juridictions qui l'ont formé en tout ou en partie : Agenais, Néracais, Condomois, Bazadais.

Conditions du Concours.

I. Ce prix de 500 francs en *espèces* — qui ne sera pas divisé — sera décerné à l'œuvre de quelque nature et de quelque dimension qu'elle soit, entrant dans le cadre décrit ci-dessus, que la Société choisira comme la plus méritante.

II. Le concours, pour lequel aucun sujet n'est imposé, est ouvert à tous, à l'exception des *membres résidents* de la Société.

III. Au cas où les travaux présentés ne lui paraîtraient mériter aucune récompense, le jury se réserve le droit d'annuler le présent concours et de le reporter à l'année suivante.

IV. Au contraire, dans le cas où plusieurs concurrents seraient jugés dignes d'une récompense, le jury se réserve le droit d'autoriser le concurrent non primé à représenter son travail au concours suivant. En ce cas, la prescription de 2 ans pour les ouvrages ou articles imprimés ne jouera pas.

V. Les concurrents devront déposer leurs œuvres, en autant d'exemplaires qu'il leur sera possible, avant le 15 novembre 1924, entre les mains de M. le Secrétaire perpétuel de la Société, ou les adresser au siège social franco de port.

VI. Ils pourront conserver l'anonymat, et, en ce cas, signer d'une épigraphe qui sera répétée sur l'enveloppe d'un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert qu'après le jugement.

VII. La Société se réserve le droit de publier l'œuvre primée au cas où elle serait inédite.

VIII. La proclamation du lauréat du prix Philippe Lauzun se fera en séance publique de la Société.

Le Secrétaire perpétuel,  
René BONNAT.

Le Président,  
L. BORDES.

---

Le Gérant : M. CHARROL.

---

Bordeaux. — Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue. — 1927

# COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN 1924

par M. CHARROL, Secrétaire Général

---

Messieurs,

Sans la rigueur dont elle a fait preuve à notre égard, nous aurions placé l'année 1924 parmi les bonnes années de la Société.

C'est qu'en effet elle a ravi à la haute science MM. Léon Renier et Ernest Babelon, deux maîtres incontestés en archéologie, nous pouvons dire deux gloires nationales et parmi nous, M. Baillon qui était un très ancien collègue et quatre plus récents, MM. Chansarel, Bonifas, Clermont et Alaret.

M. Chansarel aimait déjà la Société comme un ancien puisqu'il a tenu à laisser après lui à notre Musée des traces de son affection.

Conservons à ces disparus une place spéciale dans notre souvenir.

A l'apothéose de notre cinquantenaire l'an dernier il manquait une consécration officielle qui marquât d'une manière tangible la reconnaissance de notre labeur.

Elle est venue cette année cette marque de faveur et les palmes d'officier de l'Instruction publique conférées à notre vétéran M. de Mensignac tout comme le ruban violet décerné à MM. Ricaud et Coudol sont la manifestation effective.

Soyons-en d'autant plus satisfaits que c'est, je crois la première fois que plusieurs de nos collègues sont décorés dans ces conditions au titre de la Société.

Réjouissons-nous aussi de la nomination de M. Julian à l'Académie française; c'est un peu de Bordeaux qui est à l'honneur.

Nous avons cette année pris une part active à diverses manifestations. M. Bardié nous a représentés avec obligeance, aux fêtes du cinquantenaire de la Société archéologique du Périgord et au Congrès régional d'histoire et de géographie de St-Gaudens. Si nous n'avons pu envoyer de délégué à la Semaine de l'Institut national d'anthropologie de Toulouse et au cinquantenaire de la Société archéologique de Saintes nous étions de cœur à ces assises.

Nous nous sommes associés au groupe des « Amis de Carthage » et à la Société de géographie pour patronner la causerie de Mlle Claire Ducreux sur « La renaissance de Carthage » comme nous avons participé avec le Touring-Club groupe de Bordeaux et l'Automobile-Club du S.-O. pour la belle conférence de M. Marcel Aubert sur « La Statuaire de nos cathédrales ». Ces deux réunions ont obtenu le plus grand succès.

C'est avec un vrai plaisir que l'on parcourt la suite de nos ordres du jour car il reflète en quelque sorte le cycle de notre activité.

M. de Mensignac dont l'esprit toujours alerte nous donne la substance de ses nombreuses observations, nous a communiqué diverses notes : un médaillon-amulette ayant servi dans l'obstétrique; quelques tombelles trouvées en 1878 près de Lesparre; deux pipes du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle; un beau médaillon de Commode, un grand bronze de Néron avec revers au *Maecellum magnum*, quinze monnaies romaines, toutes ces pièces provenant de la collection Guillaume Granger, son parent, enfin deux documents relatifs à la 17<sup>e</sup> légion d'infanterie sous la Restauration.

M. Nicolaï nous a soumis la suite de son beau travail sur les faïenceries bordelaises et vous avez pu constater la sagacité de ses recherches qui lui ont permis de retrouver plus de vingt marques inédites de Johnston.

M. Bardié poursuit depuis longtemps l'étude des belles boi-

series bordelaises, il nous a retracé l'histoire des superbes spécimens qui viennent d'être installés au Musée de l'hôtel de Lalande et comment grâce à son initiative et à notre influence, elles avaient pu être conservées.

Il nous a également lu un compte rendu du Congrès de St-Gaudens-Luchon qui était un véritable phonogramme de la cession, récit aussi détaillé que fidèle.

M. Daleau que nous écoutons toujours avec plaisir et profit nous a présenté une main gauche » du xv<sup>e</sup> siècle, draguée en face de Bourg et plusieurs silex retirés de la grotte de l'Abbaye, dont il nous a expliqué les particularités.

M. Ricaud nous a fait connaître quelques-unes de ces pièces qu'il sait si bien exhumer des archives poudreuses de nos dépôts publics, et qu'il présente avec tant d'attrait.

M. Bontemps, chargé de divers travaux autour du Grand Théâtre nous a montré quelques fragments d'objets retirés des fouilles, objets que vous avez grandement admirés.

Le R. P. Darley nous a lu une note très documentée sur la crypte de St-Seurin et ses origines d'après les anciennes chroniques, ses déductions sont vraiment attachantes.

M. l'Abbé Royer vous a adressé quelques remarques sur le château du Prince Noir à Talence, rectifiant les assertions d'un article paru récemment dans la presse.

Enfin nous avons pu vous présenter les observations de M. Arnaud reculant de cinquante années la date de la première gazette bordelaise et vous montrer par l'examen d'un manuscrit scientifique que le Bordeaux du xviii<sup>e</sup> siècle, possédait des savants méconnus.

M. Coudol nous a soumis quelques-unes des belles pièces de sa collection et vous avez particulièrement admiré le rare poignard en bronze à dessins romans, les si curieuses boîtes à poudre, les cartouchières ciselées, les poignards reperçés comme des bijoux incrustés d'or et d'argent, éperons divers, etc.

M. le Dr Boudreau a fixé les lignes d'une bien curieuse coutume locale : la promenade du mercredi des Cendres et nous a donné quelques explications sur certaines pratiques déjà tombées en désuétude.



« M. Maziaud nous a présenté de nombreux objets dont il orne peu à peu sa collection grandissante et vous avez pu remarquer successivement le calice en verre qui est venu prendre place dans les collections du Musée, les boucles mérovingiennes et les monnaies romaines qui ornent son médaillier.

« Tout cela témoigne grandement de l'importance des programmes de nos séances et de l'ampleur de notre activité.

« Le Musée du Vieux Bordeaux a reçu cette année des dons nombreux qui vont enrichir nos séries.

« Entre ces dons je choisis au hasard. Tout d'abord le superbe dessin et les médailles d'Andrieux legs de M. Emile Gautier; le lot de faïences de M. Alfred Chansarel, la série de monnaies et les médaillons de M. de Mensignac, le titre de chevalier de Malte de M. Miller, les deux pièces de ferronnerie de M. Flos, le javelot bronze de M. San Germa, le petit tableau de M. Michielsens, des objets divers de Mlle de Pierredon, Dr Boudreau, Maziaud, Ferbos, Bastide, Pascal, etc.

« De concert avec la commission d'organisation nous préparons un remaniement qui permettra de mettre en valeur les nombreux objets que vous avons reçus. Laissez-moi, à cette occasion, remercier une fois de plus les membres de cette commission de son inlassable dévouement notamment MM. Bardié, Dubreuilh, Bontemps, Bastide et Ferbos.

Messieurs,

« Au moment où nous allons nous séparer de notre Président, permettez-moi de lui exprimer en votre nom toute la gratitude dont nous lui sommes redevables, pour le dévouement qu'il a apporté aux intérêts de la Société pendant les trois années de sa présidence, pour le tact et la délicatesse avec lesquels il a dirigé l'an dernier les manifestations du cinquante-naire et l'impulsion toujours féconde qu'il a su imprimer à nos travaux.

« Nos remerciements l'accompagneront dans sa retraite, avec les sentiments de la Société Archéologique.

## LE CHÂTEAU DU PRINCE NOIR

par L. ROYER

Un journaliste du Bordelais m'a communiqué un article paru dans un journal local, sur le *Château du Prince Noir* à Talence, me demandant de préciser quelques points d'histoire, parce que je suis mis en cause à propos d'un très modeste opuscule sur N.-D. de Talence.

Avant de parler du petit château qui porte aujourd'hui le nom du Prince Noir, je veux d'abord rappeler que les Plantagenets ont bâti, au XIII<sup>e</sup> siècle une bastide remplacée depuis des siècles, par le château et le domaine de Thouars.

Une petite étude publiée dans l'*Aquitaine*, en 1913, appuyée sur des documents tirés des *Rôles gascons*, montre qu'en 1289 et les années suivantes, les rois d'Angleterre ont donné ou vendu une partie de la forêt royale de Bordeaux, au sud de Talence : ces lotissements se firent autour d'une bastide, construite par l'évêque de Bath ou Baa, chancelier du roi Édouard I<sup>er</sup>. Le but de ce ministre était de défricher les bois, et d'établir une colonie de paysans, sur un terrain propre à la culture de la vigne. Jusqu'à l'apparition du phylloxéra, les siècles ont prouvé que cet essai était réellement pratiqué.

Les privilèges administratifs, donnés à cette installation royale, furent vite supprimés par le Parlement de Bordeaux; le chemin de Saint-Jacques ne passa point à Baa, comme le roi l'avait prévu et resta à peu près dans le tracé actuel de la route de Bayonne : néanmoins, malgré ces contre-temps, la colonisation se fit lentement, et le village qui s'établit,

près de la bastide, porta le nom de « La Forêt ». On en trouve le plan détaillé aux Archives de la ville de Bordeaux, et il y a vingt ans on voyait encore quelques débris de mesure, des entrées et même des puits dans l'emplacement de ce village, à l'est du château de Thouars<sup>1</sup>.

A la fin du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, après le départ des Anglais, l'ancienne bastide appartenait à la famille d'Agès, dont un membre, devenu plus tard seigneur de Thouars, dans le Poitou, donna le nom actuel du château : les reconnaissances du fief des Monges de N.-D. de Talence, signalent le chemin d'Agès ou de Thouars conduisant au château<sup>2</sup>.

Les historiens de Bordeaux nous rappellent que les rois de France, Charles IX et Henri IV ont séjourné à Thouars, et l'abbé Baurein pense que les rois d'Angleterre et les princes de Galles venaient chasser dans ce coin de la forêt, et s'arrêtaient dans les murs de la vieille bastide. Cependant, malgré toute la vraisemblance et sans tenir compte des anciens titres de ce domaine, ce n'est pas à Thouars que les modernes ont donné le nom du Prince Noir. Deux autres châteaux de Talence s'attribuent cet honneur : le château *Roustaing* et le château *Brunau* ou *Bruno*.

Le château Roustaing, maintenant enclavé dans la propriété de la Vieille-Tour, à l'ouest de l'église, revendique le privilège d'avoir abrité des têtes couronnées, si on en croit un des correspondants de l'abbé Baurein.

Le nom de propriété Roustaing ou Rostang est des plus anciens à Talence, et remonte au xiii<sup>e</sup> siècle. On signale la présence de plusieurs membres de la famille Rostang en 1286, 1326 et au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Le chemin Roustaing actuel, partant des ateliers Joyaux,

1. Le plan 3078, aux *Archives de la Mairie de Bordeaux*, décrit en détail le village de *La Forêt*, ainsi nommé en souvenir de la forêt royale.

2. Voir aux *Archives de la Gironde* le plan 138 et aux *Archives de Maine-et-Loire* les liasses de la Rame.

3. *Arch. hist. de Gironde*, t. XLIV, f<sup>o</sup> 42. *Ibidem* t. XXVI, p. 323, 324. — *Arch. de la Gironde*, Terriers de Voltaire W, 477.



a reçu cette dénomination au siècle dernier; le vrai chemin Roustaing, conduisant au vieux domaine allodial est le chemin de l'Église, ainsi nommé après la construction de l'église vers 1850. M. le chanoine Ripollès, curé de Talence, fit l'acquisition des terrains qui constituent maintenant la place de l'église et le presbytère; il se plaignait en 1831 que son voisin, M. Gautier, voulait l'empêcher d'accéder sur le *chemin Roustaing* suivant son droit (Reg. Fabrique).

En 1780, lorsque l'abbé Baurein, ancien vicaire de Saint-Genès de Talence, posait ses questions sur les châteaux et villages de notre paroisse, il lui fut répondu que le *château de Roustaing* avait été maison de chasse du Prince de Galles<sup>1</sup>. Le questionnaire conservé à la Bibliothèque de la ville, ne donne aucun renseignement pour appuyer cette affirmation, que l'abbé Baurein accepte sans commentaire favorable.

Après la Révolution, un château voisin dont les terres avaient fait partie du domaine de Roustaing, à l'origine, revendiqua aussi l'honneur d'avoir vu le Prince Noir et en prit le nom. Ce château est situé entre la ligne du chemin de fer et le nouveau chemin Roustaing, près de la passerelle des Usines Boyer.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce château portait le nom d'un de ses anciens propriétaires, M. Burno ou Brunau, comme le témoignent les actes de ce temps. Le journaliste a donc raison de se demander pourquoi on fait naître le Prince Noir dans cette habitation, et j'ai moi-même corrigé une petite carte signée A. F. que j'avais publiée en 1903, avec d'autres documents fournis par les amis des écoles libres de Talence<sup>2</sup>. Je ne sais si le cadastre porte encore le nom du château Brunau, mais en 1866, Guillon, dans ses *Châteaux de la Gi-*

1. Manuscrits Bib. municipale L. A. n° 736, Rep. 36 et 38.

2. La petite planchette, signalée par l'auteur est intitulée *N.-D. de Talence dans la chapelle des Monges*. Elle doit se trouver à Bordeaux dans les notes de M. Gaillard, doyen de Be. in. qui n'avait demandé ce modeste essai. Les cartons de notre savant et très regretté confrère sont déposés aux archives de la Gironde ou de Bordeaux, suivant ses dernières volontés.



*ronde*, nous dit que ce monument a été désigné récemment sous le nom de Prince Noir<sup>1</sup>. Un des chemins qui longe la propriété au sud, porte encore le nom de chemin Bruno.

Le correspondant de l'abbé Baurein, que nous avons déjà cité, cherche à établir les relations entre le fief de Roustaing et le fief de Brunau, sans faire allusion au nom du Prince Noir (Réponse 38).

Avant la guerre, on voyait encore chez les enfants de Mme de Villesuzanne, une carte du vieux domaine voisin, Le Brana, dressée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les anciennes mesures : la copie, que j'ai conservée précieusement, mentionne toujours le château Brunau, avec ses vignes et son avenue, jamais on ne lit le nom du Prince Noir. Quelques arbres doivent encore marquer cette allée de cent mètres environ, se dirigeant vers le chemin de l'Eglise, ancien chemin Roustaing.

La documentation que je présente à nos honorables collègues n'est pas suffisante pour tirer toutes les conclusions désirables sur l'habitation du Prince Noir, mais il semble bien probable, qu'en dehors du Château de Thouars, c'est le vieux domaine de Roustaing qui aurait eu l'honneur de recevoir la visite des Princes de Galles : sans doute après la réconciliation de Rostan de Soler avec les rois d'Angleterre. Le Château Brunau aurait reçu le nom du Prince Noir seulement vers 1850.

---

1. *Les Châteaux de la Gironde*, t. I, p. 215.

# Us, coutumes et jeux du Bordeaux d'autrefois

par Camille de MENSIGNAC

---

Il est utile, croyons-nous, de publier tout ce qui concerne les anciens usages, rites, croyances et traditions; on peut en tirer de précieuses indications sur les moindres détails de la vie publique et privée au Moyen-âge et aux temps modernes; c'est une source de renseignements pour l'archéologie et l'histoire locale.

Le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux* a déjà contenu des notes et des documents sur le folklore girondin ou bordelais. Dans le tome IV du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest*, nous avons fait paraître en 1887 une « Notice sur les superstitions, dictons, proverbes, devinettes et chansons populaires du département de la Gironde ». Depuis, nous n'avons pas cessé de recueillir des documents; les notes qui suivent viennent donc s'ajouter à celles déjà parues et nous souhaitons vivement que d'autres érudits bordelais, suivant notre exemple, poursuivent ces recherches et puissent compléter les nôtres.

## I

### **Inhumation des corps d'enfants nouveau-nés dans des tuiles faitières**

(ancien usage bordelais et landais).

La démolition, en 1900, de l'ancienne façade de l'église paroissiale de Sainte-Eulalie de Bordeaux et son remplace-

ment par l'entrée monumentale actuelle, démolition qui a enlevé à cet édifice religieux, ayant joué un certain rôle dans l'histoire de notre ville, tout son charme pittoresque, a été très fructueuse en découvertes archéologiques locales gallo-romaines et moyenageuses<sup>1</sup>.

Parmi ces découvertes et ces constatations archéologiques, nous avons omis, à dessein, de signaler à l'attention du public et du monde savant un curieux usage bordelais, celui de placer entre deux tuiles creuses à recouvrement les cadavres des enfants mort-nés et des enfants nouveau-nés décédés sans baptême, attendant d'être plus exactement renseigné à ce sujet. Aujourd'hui, quoique ne possédant pas tous les éléments désirables, nous nous contenterons de le décrire en faisant suivre cette narration des quelques observations et faits recueillis çà et là, et des commentaires qu'elle comporte.

Un matin arrivant au chantier de l'église Ste-Eulalie, nous constatons que les terrassiers venaient de mettre à jour, à 0 m. 80 de profondeur environ, et sur un espace de plusieurs mètres carrés, de nombreux fragments de grandes tuiles creuses à recouvrement desquelles émergeaient quelques petits ossements humains.

En examinant très attentivement ces tessons de terre cuite nous eûmes la bonne fortune de trouver encore en place et intactes plusieurs de ces grandes tuiles creuses. Placées de deux en deux l'une servant de boîte et l'autre de couvercle, elles formaient, ainsi superposées, comme une sorte de tuyau en terre cuite. En enlevant la tuile supérieure nous remarquâmes quelques-uns de ces petits ossements humains mêlés à de la poussière; nous avons reconnu qu'ils appartenaient à des enfants nouveau-nés. Ainsi disposées ces tuiles avaient servi de cercueil à de chers petits êtres qui emportaient avec eux tant de joies et d'espérances.

1. Voir à ce sujet, *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome XXIII, p. 134 et suiv. « Notes sur l'aqueduc gallo-romain de la place Sainte-Eulalie de Bordeaux », — Tome LXXV, p. 102 et suiv. « Notes sur le Jupiter gaulois à la roue ».

La topographie de l'ancien cimetière paroissial de Ste-Eulalie<sup>1</sup> nous est connue : d'après le plan de Lattré (1760), il entourait entièrement l'église; une large allée partant d'une entrée située au nord conduisait à la porte principale de l'édifice; il est ainsi facile de situer l'emplacement de notre fouille : c'était dans le sous-sol de cette allée, par conséquent en un lieu non béni, puisque il servait de passage au public, qu'étaient situées toutes ces sépultures d'enfants morts-nés ou décédés avant d'être baptisés, et cela est conforme à la liturgie romaine qui interdit la sépulture ecclésiastique aux enfants morts sans baptême, ainsi qu'aux païens, aux juifs, aux infidèles, aux hérétiques, aux schismatiques et à leurs auteurs, aux apostats, aux suicidés, à ceux qui meurent en duel, etc., etc.

Dans un département voisin, où existe, comme nous l'indiquerons plus loin, la même coutume d'enfermer entre deux tuiles creuses le cadavre des enfants nouveau-nés, l'inhumation de ces derniers se pratiquait quelquefois sous le porche de l'église.

A quelle époque remonte dans l'ancien cimetière de Ste-Eulalie de Bordeaux ce mode d'enfouissement?

Nous pouvons affirmer que ces sépultures ne sont pas antérieures au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, car c'est dans le courant de ce siècle que les cimetières autour des églises ont été établis à Bordeaux<sup>2</sup>.

1. Consulter à ce sujet le plan de « Bordeaux vers 1450 » dressé en 1874 par M. Léo Drouyn et qui se trouve à la fin de son remarquable ouvrage « Bordeaux vers 1450 ».

2. Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles de notre ère trois cimetières existaient à Bordeaux. Ils étaient situés, comme à l'époque romaine, hors les murs de la ville. Deux entouraient les Basiliques Saint-Seurin et Saint-Martin et le troisième se trouvait situé sur l'emplacement de l'église Sainte-Croix actuelle et de son pourtour. Ce dernier cimetière a fourni un certain nombre de curieuses tombes jumelles en pierre dont les couvercles sont ornés de jolies croix. Ces champs de repos étaient assez grands, car les idées et les mœurs de cette époque formulées dans la loi salique et confirmées par les capitulaires de Charlemagne défendaient expressément de *remuer les os de défunt et de placer un mort sur un autre*.

Le Musée Lapidaire de Bordeaux possède un certain nombre de cercueils en pierre qui proviennent de ces centres d'inhumation.

La Nécropole de Saint-Seurin a servi de champ de repos commun à tout Bordeaux jusqu'à la création dans cette ville des cimetières autour des églises paroissiales.



D'autre part, l'église romane de Ste-Eulalie de Bordeaux, édifiée dans le courant de la première moitié du xii<sup>e</sup> siècle ne fut consacrée qu'en l'année 1174 par Guillaume I<sup>er</sup>, archevêque de Bordeaux, qui unit en même temps la cure de Ste-Eulalie au chapitre de l'église métropolitaine.

De plus, la forme et la convexité des tuiles faîtières ayant subi de sensibles modifications suivant les époques de leur fabrication, on peut déduire d'après le plus ou moins de rondeur ou de profondeur de celles employées ici que ces sépultures remontent, les plus anciennes aux xii<sup>e</sup> ou xiii<sup>e</sup> siècle et les autres aux xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, peut-être même au xviii<sup>e</sup> siècle.

Quant à la cessation de cet usage à Bordeaux nous ne pouvons rien préciser à cet égard.

La même coutume existait dans le département des Landes, ainsi que l'indique feu Louis Augier dans une étude<sup>1</sup> restée inédite et qui commence ainsi : « Les usages que je vais raconter sont ceux qui se pratiquent encore de nos jours ».

Dans un des chapitres de ce mémoire, intitulé *Décès et funérailles*, nous trouvons le passage suivant : « Dans certains endroits, il est d'usage d'enterrer les enfants nouveaux-nés entre deux tuiles creuses; quelquefois c'est sous le porche de l'église que se fait l'inhumation<sup>1</sup> ».

La coutume d'enterrer les enfants nouveau-nés morts sans baptême sous le porche de l'église comme cela se passait et se passe encore dans les Landes, n'est que la continuation du rite funéraire romain appliqué aux enfants de moins de quarante jours, qui étaient enterrés *dans la maison sous l'auvent (sub grundo) de la porte donnant sur la cour*. Cet endroit s'appelait *sub grundarium* (Fulgence *Serm. Ant.* 560. 13) d'où le nom de *Lares grundules* (Arnobé, I, 28).

Cependant la prohibition de la loi des douze tables qui

1. M. Augier rapporte aussi que le corps des suicidés était introduit dans le cimetière en le faisant passer par-dessus les murs à reculons.

défendait d'inhumer les cadavres en ville ne fut jamais appliquée aux enfants de moins de quarante jours (Darembert, et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot *funus*, p. 1393).

Quel a été le mobile qui a donné création à ce curieux rite funèbre bordelais et landais ? Nous allons faire de notre mieux pour trouver une réponse à cette question difficile.

Pendant tout le Moyen-âge les <sup>xv<sup>e</sup></sup> et <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècles, la terreur inspirée par les enchanteurs, sorciers et sorcières et par leurs charmes, enchantements et maléfices était universelle. On accusait ces individus, tant redoutés, d'avoir fait pacte avec le diable; d'aller au sabbat<sup>1</sup>; d'adorer le diable; de lui vouer leurs enfants; de les lui sacrifier avant qu'ils ne soient baptisés; de les lui consacrer dès le ventre de leur mère; de lui promettre d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service; d'avoir copulation charnelle avec lui; de commettre des incestes; de tuer les personnes, de les faire bouillir et de les manger<sup>2</sup>; de se nourrir de charogne et de pendus; de faire mourir les gens par le poison et les sortilèges<sup>3</sup>; de faire avorter

1. Ce n'est qu'à partir du <sup>v<sup>e</sup></sup> siècle de notre ère qu'on commence à entendre parler du Sabbat chrétien, croyance populaire qui a infesté et jeté la terreur dans tous les royaumes européens du <sup>xii<sup>e</sup></sup> siècle jusqu'à la seconde moitié du <sup>xviii<sup>e</sup></sup> siècle. L'existence de cette prétendue assemblée nocturne diabolique, où les sorciers, sorcières et adeptes de Satan se rendaient pour adorer le diable leur dieu et maître et se livrer entre eux à tous les débordements de leurs passions, nous est révélée à cette époque par le chapitre LXVII de la loi salique qui porte : « Quiconque en appellera un autre sorcier ou l'accusera d'avoir porté la chaudière, au lieu où les sorciers s'assemblent, et ne pourra le prouver, sera condamné à deux mille cinq cents deniers d'amende. »

2. Le chapitre LXVII de la loi salique porte « que les sorcières qui dévoreront des hommes seront condamnées à huit mille deniers d'amende ».

3. L'article 49 des *Coutumes de Bordeaux et du Bordelais* indique que « toute personne qui en tue une autre au moyen de sortilèges et de poisons, perd tout son privilège et doit être brûlée vive, ainsi que les instruments de son crime. Quant à ses biens ils sont confisqués, car ce meurtre est en sa manière le plus horrible de tous » (*Livre des Coutumes*, art. 49 p. 54).

Cette loi en vigueur dans toute l'Europe moyenâgeuse ainsi qu'aux <sup>xv<sup>e</sup></sup> et <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècles, était appliquée également aux bêtes criminelles. Passablement de ces pauvres bêtes, victimes de la fatalité, ainsi que le démontrent les procès faits aux animaux, ont été tuées et brûlées parce qu'elles appartenaient à des individus voués eux-mêmes au bûcher : juifs, bohémiens, sorciers, enchanteurs, débauchés etc. ou bien qu'on leur fit jouer un certain rôle dans les cérémonies magiques, dans les enchantements, dans les sortilèges ou maléfices. L'épisode introduit par Victor Hugo dans sa *Notre-Dame de Paris*, la chèvre Djali jugée et condamnée avec sa maîtresse la Esméralda, est de tout point conforme à la vérité historique.

les femmes enceintes; de nouer l'aiguillette; de cheviller les gens; de faire périr le bétail; de faire perdre les fruits de la terre aux endroits qui leur plaisaient; d'infecter les puits, fontaines et ruisseaux et de provoquer, par leurs sortilèges l'orage, la grêle et les ouragans.

De plus les gens étaient convaincus que ces suppôts de Satan préparaient avec les os et la chair des cadavres d'enfants naissant morts sans baptême, toutes sortes de maléfices que nous allons rapidement passer en revue.

Aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles à Bordeaux, dans le Bordelais et contrées voisines, parmi es sortilèges employés par les malfaiteurs, enchanteurs et sorciers, un des plus redoutés était la main de gloire, en langue gasconne « La man de gore<sup>1</sup> », ainsi que l'indique le premier paragraphe de l'article 46 des *Coutumes de Bordeaux*<sup>2</sup>, et dont voici le texte :

« *Cum diu estre punhil encantador, ni qui desepelil home*  
« *mort quant es sebelil* ».

« Avinguo se a Bordeu, et asso plusors de betz, que aucu-  
« nas gens, malifaitors et encantadors, foren pres a Bordeu  
« et justiciatz per so quar raubaben las gleysas et descepel-  
« lessen los cos eus enfans aubatz, per que ad ataus gens  
« tota ley et tota franquessa los es denegada; e apres avingo  
« se que, a Sent-Miqueu, vinen aucunas gens de nutz qui  
« dessepelissen los enfans aubatz, et prenen ne los bras de  
« l'enfant, et portabant ne en la man de l'enfant lutz encan-  
« tada, et ubren los hostaus, et entraben dedentz, et vos

1. L'article 50 du livre des *Coutumes de Bordeaux*, qui punit d'une longue prison et du bannissement les personnes qui usent de sortilèges, énumère les maléfices suivants : le nouement de l'aiguillette; l'invocation des démons pour nuire aux gens; l'envoûtement par les figures de cire et de draps et enfin de produire par sortilèges dans les lits de ceux qu'on veut empêcher de dormir, poux, vermines et toutes autres choses nuisibles » (*Livre des Coutumes de Bordeaux*, p. 54 et 55).

2. Le livre actuel des *Coutumes de Bordeaux et du Bordelais*, qui se compose de 240 articles, a été codifié à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ou au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Il a remplacé un coutumier beaucoup plus ancien ainsi que l'indiquent les articles 45, 149, 170, 171, 179, 202 et 224, qui remontent au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Avec les établissements de Bordeaux promulgués au commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, ils ont été en pleine vigueur jusqu'en 1453, c'est-à-dire durant l'occupation anglaise en Guyenne.



« bellaritz, et no porret mot dire, ni persona qui vis la lutz  
« ni la man, et que los balharetz las claus de vostre argent,  
« et lendoman no sabretz qui se fora estat. Sy que foren spiatz  
« et trobatz, et menatz à Sent-Elegi; e aqui fo jutgat que for  
« ni ley de terra no los deve valer, quar eran sacrilegis, et  
« layrons, et encantadors, e que artaben poden ausire home,  
« o panar sa filha, o la molher, cum l'argent per lor enca-  
« tament. Per que foren pendutz et traginatz. »

« Comment doit être puni l'enchanteur qui déterre un homme mort qui a été déjà enseveli.

« Il arriva à Bordeaux maintes fois que plusieurs personnes, malfaiteurs et enchanteurs furent prises et suppliciées parce qu'elles déterraient, dans les cimetières, les corps des enfants morts sans baptême, et que de ce fait elles étaient placées hors la loi et les privilèges [de la Ville<sup>1</sup>]. D'après ce qui arriva [au cimetière] de Saint-Michel<sup>2</sup>, que plusieurs gens s'y rendaient de nuit, déterraient les enfants morts sans baptême, dont ils prenaient les bras et mettaient dans les mains de ces petits cadavres une chandelle enchantée, à la lumière de laquelle ils entraient dans les maisons, prenaient l'argent en présence des maîtres, qui leur remettaient les clefs, et qui pétrifiés ne pouvaient rien leur dire. Le lendemain du vol ils ne se rappelaient pas même ce qui s'était passé. Si ceux qui font cela sont pris qu'ils soient menés à St-Eloi<sup>3</sup>, afin d'être jugés non pas suivant la loi terrestre, car ils sont sacrilèges, larrons et enchanteurs, et que par leur enchantement ils peuvent facilement tuer le maître de la maison.

1. D'après les chroniques bordelaises, les Bordelais et natifs de Bordeaux jouissaient du même privilège que les nobles, celui d'être décapités par l'épée.

2. Le cimetière de St-Michel occupait anciennement tout le square actuel du même nom, le devant de l'église et enveloppait ce monument à droite et à gauche jusqu'aux portails latéraux. Son ancien charnier, situé actuellement sous la tour St-Michel, est renommé par les nombreuses momies qu'il renferme, corps desséchés recueillis, à diverses époques, dans une certaine partie de ce cimetière.

3. Le nom de Maison Saint-Eloi avait été donné à la Maison commune, à la Maison de Ville de Bordeaux à cause de son voisinage de l'église du même nom, église de la Jurade bordelaise, et dont la porte d'entrée était en face de celle de cette église de l'autre côté de la rue Saint-James.



prendre sa fille ou sa femme, comme l'argent. « C'est pourquoi ils seront trainés sur la claie et pendus ».

Dès l'époque romaine, les sorcières faisaient entrer dans la préparation de leurs philtres magiques la moelle et le foie de cadavres de jeunes enfants. Pour ajouter à l'efficacité de ces débris humains, elles devaient choisir de préférence ceux qui provenaient de cadavres d'enfants ayant péri de mort violente ou bien tués lentement et d'une manière cruelle<sup>1</sup>.

Au Moyen-âge et pendant les siècles suivants, dans la préparation de certains philtres d'amour rentraient du sang de dragon, *des cheveux d'enfant mort sans baptême*, de la verveine cueillie au clair de lune, des fragments d'hostie consacrée, etc., etc...

La science des sorciers enseignait aussi divers procédés pour se métamorphoser en bête. Par exemple, une femme n'avait, pour se changer en chatte, qu'à manger de la cervelle de cet animal préparée d'une certaine façon, et à se frotter l'échine avec un petit morceau de chair *enlevée à la région ombilicale d'un enfant nouveau-né*<sup>2</sup>.

Les peaux d'enfants sur lesquelles on traçait des caractères magiques étaient des talismans qui préservaient des maladies et reculaient indéfiniment la vieillesse (Ch. Louandre, *La Sorcellerie*, chapitre IX, p. 51).

Les auteurs qui se sont occupés de sorcellerie indiquent que, dans la préparation de certains onguents, pommades, poudres et philtres magiques outre les bouillons de reptiles divers, dont le plus employé était le crapaud<sup>3</sup>, le sang de nouveau-nés, de cervelles et de débris humains tirés des

1. Voir à ce sujet Horace, V<sup>e</sup> *Epode*, « contre la magicienne Canidie ».

Du même auteur, voir aussi au sujet des sorcières, la XVII<sup>e</sup> *Epode* et la VIII<sup>e</sup> *Satire*.

2. Arthur Mangin, « Les bêtes criminelles au Moyen-âge, *Musée des familles*, 1870, p. 301.

3. Le crapaud a joué et joue encore un grand rôle dans la sorcellerie, la magie noire et le sabbat. C'est un des principaux protégés au diable chrétien. Il figure également avec honneur dans le folklore, les contes, les légendes, les traditions, les erreurs, les préjugés, les superstitions et les remèdes populaires.

cimetières, de la voirie, des gibets, figuraient également des os d'enfants nouveau-nés<sup>1</sup>.

Nous pourrions multiplier ces citations.

Celles qui précèdent suffisent à démontrer que suivant la croyance populaire les débris de cadavres d'enfants, nouveau-nés non baptisés étaient très employés et par conséquent très recherchés pour la confection de sortilèges tous plus ou moins nuisibles à la société, partant très redoutés des vivants, d'où nécessité de mettre ces cadavres à l'abri de toutes violations de sépultures.

C'est donc probablement dans cette intention que les anciens Bordelais et Landais établirent le rite funéraire qui nous occupe. Les parents devaient être persuadés qu'enfermés entre deux tuiles creuses comme dans un linceul de terre cuite les cadavres de leurs enfants seraient à l'abri des profanations; il est plus que probable que l'enfouissement devait être accompagné de cérémonies ou d'incantations magiques que nous ignorons.

Une autre hypothèse non moins vraisemblable que la précédente se présente à l'esprit, c'est que cette ancienne coutume bordelaise et landaise ne fut, au Moyen-âge et plus tard, que la survivance de l'antique rite funéraire appliqué par les anciens Romains aux cadavres des enfants morts avant la pousse des dents et que pour cela on appelait *Minores igne rogi*.

Pline, au VII<sup>e</sup> livre, chap. XV p. 4 de son histoire natu-

1. De tout temps les os humains tirés des cimetières sont entrés dans la préparation des sortilèges et maléfices, ils étaient également employés dans les philtres d'amour. Ainsi pour se faire aimer d'une femme et la forcer à vous épouser, quelque répugnance qu'elle ait pour cette alliance, il suffisait de prendre un os de mort, tiré d'une fosse nouvellement faite, le faire tremper dans l'eau un jour et une nuit et ensuite faire absorber ce liquide à la personne ou bien en jeter sur ses vêtements.

Depuis le Moyen-âge jusqu'à nos jours ils figurent dans les remèdes populaires : épilepsie, fièvres, maux de dents, etc., etc.

Paul Sébillot « La tête de mort dans les superstitions et les légendes » (Journal *L'Homme*, année 1886, p. 33 et suiv.) Paul Sébillot, « Les os de morts dans les légendes et la superstition » (Journal *L'Homme*, année 1887, p. 193 et suiv.) — Philippe Salmon « La survivance de l'emploi des os humains comme remède ou prétendu poison (journal *L'Homme*, 1887, p. 17 et suiv.)

relle rapporte « qu'il n'était pas d'usage de brûler les enfants à qui il n'a pas encore poussé les dents » *hominem priusquam genito dente cremari mos gentium non est* ».

Comme l'exigeait la loi romaine, les cadavres des enfants ne pouvaient être brûlés avant l'âge de sept ans<sup>1</sup>; ils étaient donc inhumés, ceux de la classe peu fortunée enfermés dans de grandes amphores en terre cuite, comme cela était d'un usage courant, non seulement dans l'antique Burdigala romaine, ainsi que l'ont démontré les fouilles du cimetière gallo-romain de Saint-Seurin de Bordeaux, mais encore dans le reste de la Gaule<sup>2</sup>. Quant à ceux de la classe riche ils étaient placés dans de petits cercueils en pierre, en plomb et en terre cuite.

Il se pourrait donc, comme nous venons de le dire, que l'ancienne coutume qui nous occupe fût une survivance de l'usage romain : les amphores de terre cuites contenant les corps des enfants de moins de sept ans avaient été remplacées par deux tuiles faîtières renfermant les cadavres des enfants morts avant d'être baptisés, cet usage ayant duré à Bordeaux jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, dans les Landes jusqu'à la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle.

1. Cette coutume a été très poétiquement exprimée par Juvénal dans les beaux vers 138-139, 140 de sa XV<sup>e</sup> Satire :

*Natura imperio gemimus, quum funus adultae  
Virginis occurrit, vel terra claudilur infans  
Et minor igne rogi....*

C'est la nature impérieuse qui nous force de gémir à l'aspect des funérailles d'une vierge nubile ou quand la terre reçoit le corps d'un enfant trop petit pour le brûler.

Suivant l'usage romain le terme de l'*infantia* était fixé à sept ans. C'est à cet âge qu'on considérait les enfants en état de parler avec intelligence et que les rhéteurs et les grammairiens commençaient leur instruction.

2. Camille de Mensignac, *Société archéologique de Bordeaux*, t. VI, p. 125 et 126. — Tome VIII, Emplacement de la ville romaine de Bordeaux du 1<sup>er</sup> à la fin du iii<sup>e</sup> siècle, p. 103 n<sup>o</sup> 30 et pages 111 n<sup>o</sup> 40. — Camille Jullian, Fouilles du quartier Saint-Seurin, *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXII, p. 42 et 43.

La collection gallo-romaine du Musée d'armes et d'objets anciens de Bordeaux renferme une grande amphore en terre cuite rouge, coupée par le milieu ayant enfermé le cadavre d'un enfant gallo-romain bordelais. Ce vase légué en 1885, au Musée des Antiques de Bordeaux par M. Félix Dubois, a été découvert dans la propriété de M. Rey, médecin lors du percement de la rue Saint-Seurin (actuellement Saint-Sernin) de cette ville (*Société archéologique de Bordeaux*, t. III, p. 51).



Maintenant que nous avons indiqué les raisons qui, selon nous, ont pu donner naissance à ce curieux rite funéraire bordelais et landais, et quoique la première hypothèse nous séduise beaucoup plus que la seconde, nous laissons, cependant, aux savants archéologues, folkloristes et traditionalistes, le soin de trancher cette intéressante question.

## II

### **Coutume du chômage partiel du samedi dans certains métiers à Bordeaux et dans plusieurs paroisses du Bordelais d'autrefois, usage censuré par une ordonnance synodale du diocèse de Bordeaux, édictée en 1638.**

L'usage en France, parmi certaines corporations ouvrières du chômage de l'après-midi du samedi ou d'une partie de cet après-midi, remonte officiellement au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, ainsi que l'indique *Le livre des métiers*.

C'est en 1260 qu'Etienne Boileau<sup>1</sup>, alors prévôt des marchands de Paris, codifia, sur l'ordre de Saint-Louis, roi de France, les statuts des différentes corporations de Paris, codification qu'il enferma dans un ouvrage connu sous le nom de *Livre des métiers*. En édictant ce recueil, qui renferme les divers règlements des compagnies ouvrières de la capitale, Etienne Boileau fit jurer « à touz les métiers que il n'ouverroient au samedi depuis que nonne seroit sonné à Notre-Dame au gros Saing<sup>2</sup> ».

1. Boileau ou Boylesve (Etienne), qui accompagna Saint-Louis à la croisade de 1248 et partagea la captivité de ce roi, devint Prévôt des marchands de Paris en 1258 et mourut en 1269.

2. En France aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles les pouvoirs religieux et civils se servaient du mot *Sin* ou *Sing*, contraction de *Signum* dans le sens de cloche servant de signal pour les réunions.

Ce mot se rencontre, à ces diverses époques, avec des orthographes des plus variées qu'il est utile de faire connaître ainsi : dans le *Roman de Rou* 1160 : « Firent li *sing* partotsoner »; Guillaume de Tudela, 1160 : « Van s'en a la gleiza e fan los *senhs* sonar »; *Roman des Sept-Sages*, 1223 : « Ear e li fis les *Sainz*, soner »; Etienne Boileau, *Les Métiers*, 1260 : « Que il n'ouverroient depuis que nonne seroit sonné à Notre-Dame au gros *saing* »; même ouvrage : « que les charpentiers ne devaient pas travailler le samedi après « nonne sonné au gros *Saint* de Nostre-Dame »; *Guerre des Albigeois* : « Et fan sonhar los *senhs* »; *Ro*



Comme les sonneries du gros Saing de Notre-Dame pouvait très bien ne pas être entendues de toutes les corporations parisiennes de métiers, certaines stipulaient dans leurs statuts qu'elles devaient cesser le travail manuel le samedi « *au darrenier coup de vespres en la paroiche ou ils demourent* ».

Dans l'église primitive les vêpres se chantaient après le coucher du soleil. Cet usage continua chez les Grecs et chez les Latins jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'à partir du x<sup>e</sup> siècle que la coutume de l'Eglise de Rome, qui disait les vêpres immédiatement après none, devint universelle. None était une des huit heures canoniales qui se sonnait à trois heures de l'après-midi<sup>1</sup>.

Depuis le xii<sup>e</sup> siècle, et même antérieurement, les vêpres étaient annoncées aux fidèles par deux sonneries de la cloche paroissiale, espacées l'une de l'autre d'une demi-heure environ. C'est pour cela qu'on disait jadis, comme on s'exprime encore de nos jours, le premier et le dernier coup de vêpres.

*man de Tristan*, milieu du xii<sup>e</sup> siècle : « Li Sains par la cité ronoient ». — *Méusine*, 1387 : « Adoneques il fist anoncer par toutes les glizes que on sonnast les Sains »; *Cartulaire de Montpellier*, 1393 : « In quo apponetur magna campana sive Sen gros; que los II royres que portaran lo Cen gros aion II palms de tot cayre ». — *Cartulaire de Montpellier*, 1412 : « Par lasquels fenestras puesca passer la vos dels Seyms cant sonaran ». A Bordeaux, aux xiii<sup>e</sup>, xiv<sup>e</sup> et première moitié du xv<sup>e</sup> siècle la cloche du ban communal de cette ville est toujours désignée sous le nom *Lo Senh*. — *Livres des Coutumes de Bordeaux*: Etablissements de la ville de Bordeaux, 1336 : « que lo Senh de Vila sia sonat ». Etablissement même ville 1341 : « du jor de luy, lo mager et ly juratz estant a Sent Elege, en jurada pleneyra et finent aquerra sonat lo Senh ». — Les Registres de la Jurade de Bordeaux, délibérations de 1406 à 1409, de 1414 à 1416 et de 1420 à 1422 font connaître que les séances ne pouvaient être tenues qu'après avoir été annoncées par la cloche communale : « lo Senh sonat per tener lo present conselh ». — Article 99 du livre des *Coutumes de Bordeaux* porte que celui qui fait l'inspection de la dime d'une paroisse doit aller « a la gleyssa et deu faret mostrar la inspeccion sonan lo Senhor ou los Senhs, et loquant los cenths ». Borel : *Trésor* 1655 : « *Seing* est une sorte de cloche appelée *signum* en latin, d'où vient le mot *locein*. — Sonner le petit *Saint* pour : sonner la petite cloche se disait encore à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle à Angers.

1. Au Moyen âge, et avant la création, seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle de ces grandes horloges mécaniques publiques à sonneries, dont furent dotées, à cette époque, les grandes villes de France, les cloches des églises paroissiales et des couvents faisaient entendre, chaque jour, huit sonneries principales, régulièrement espacées de trois heures en trois heures, et qu'on nommait *heures canoniales*. Elles étaient désignées sous les noms de matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. On sonnait matines à minuit, laudes à trois heures, prime à six heures, tierce à neuf heures, sexte à midi, none à trois heures, vêpres à six heures et complies à neuf heures du soir.

Parmi les anciennes corporations ouvrières qui cessaient de travailler le samedi à l'heure des vêpres, nous citerons : les Charpentiers (*Livre des métiers*, titre XLVII, art. VI), les Foulons (*idem*, titre LIII), les Boitiers, faiseurs de serrures (*ibidem*, titre XIX, art. IV); les Patenôtriers, faiseurs de boucles à souliers (*idem*, titre XLIII, art. V); les Patenôtriers d'os et de cor (faiseurs de chapelets dont les grains étaient en os ou en corne) (*id.*, titre XXVII); les Lampiers fondeurs de lampes et de chandeliers en métal (*id.* titre XLV), etc., etc.

A Bordeaux et dans le Bordelais aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>, à l'imitation des compagnies ouvrières de Paris, quelques corporations bordelaises de métiers chômaient le samedi depuis l'heure de vêpres.

L'heure de vêpres avait lieu à cette époque, dans le diocèse de Bordeaux, en été à deux heures et dans les autres saisons à une heure de l'après-midi.

L'ordonnance synodale du diocèse de Bordeaux des 22 et 23 avril 1608 prescrit que les vêpres se diront dans toutes les églises paroissiales de ce diocèse « tous les dimanches et fêtes de commandement, les jours de Vigile, samedis et même les jours de fêtes mises à dévotion ».

Celle du 24 octobre 1623 enjoint aux curés et vicaires de se rendre à l'église après la sonnerie accoutumée de la cloche paroissiale annonçant les vêpres et de les dire « les samedis, Vigiles, Dimanches et Fêtes ». De plus elle prescrit que cet office religieux sera fait à haute voix « soit qu'il n'y ait personne, soit que le peuple y assiste ». (Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux, titre VIII, des Fêtes et d'icelle, paragraphe « Service des Fêtes », p. 671)<sup>2</sup>.

1. Cet usage est inséré dans des statuts de corporations datant de 1526; on le retrouve dans l'édition des *Anciens et nouveaux statuts de Bordeaux* donnée par Simon Boé en 1701.

2. Les ordonnances figurent dans un in 8° de pp. 512, plus les tables, ouvrage imprimé à Bordeaux en 1686 et portant le titre *Ordonnances et constitutions synodales, Decrets et Reglemens, donnés au Diocèse de Bordeaux par leurs Nosseigneurs*

D'après « *Les Anciens et Nouveaux Statuts de la Ville et Cité de Bordeaux*<sup>1</sup>, les corporations cessant le travail manuel toutes les après-midi des samedis ou en grande partie toutes ces après-midi étaient les suivantes :

1° *Maistres Pinliers*. — Le paragraphe des Statuts des Maistres Pintiers de Bordeaux porte que « Depuis le samedi heure de Vêpres, vigiles de Notre-Dame et d'Apôtres seront tenus iceux dudit métier de laisser l'ouvrage<sup>1</sup> ».

2° *Maistres Pinliers et Elainiers*. — L'article IX des statuts de cette importante corporation bordelaise ordonne « que depuis le samedi, heures de vèprez, les vigiles Notre-Dame et Fêtes d'Apôtres, tous ceux dudit métier sont tenus laisser l'ouvrage, et leur sera fait commandement par lesdits Bayles de ce faire, et ceux qu'ils trouveront faisant le contraire, seront tenus amendables de trois sols, à appliquer comme dessus : et celuy qui sera rebelle de payer ladite somme, lesdits Bayles pourront faire arrêter entre leurs mains le service que le Maistre pourra devoir<sup>2</sup> ».

Le produit de l'amende était appliqué moitié au Roi et l'autre moitié à la boîte (caisse de la Confrérie). Dans notre étude sur la « Confrérie bordelaise de Mgr Saint-Sébastien, Saint-Roch, Saint-Martin, Saint-Hilaire et Sainte-Barbe à

*le Cardinal de Sourdis, Henry Descoubleau de Sourdis, Henry de Belhune, archevêques de Bordeaux.*

Reveus, confirmés et augmentés par Monseigneur Louis d'Englure de Bourlemont, Archevêque de Bordeaux, Primat d'Aquitaine. — Et reimprimés par son ordre.

A Bordeaux, chés la Veüve de G. de La Court, et N. de La Court, imprimeur du Roy et de Monseigneur l'Archevêque, 1686.

Les ordonnances synodales de l'ancien diocèse de Bordeaux sont d'autant plus intéressantes à consulter qu'elles font connaître un certain nombre de vieilles coutumes et de superstitions alors en usage à Bordeaux et dans le Bordelais.

En ce qui concerne l'étendue et la description du diocèse de Bordeaux, avant la Révolution française de 1789, consulter à ce sujet les *Variétés bordelaises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux* par l'abbé Baurein, Nouvelle édition, t. I, article premier : Idée générale de la situation du diocèse de Bordeaux, p 17 et suivantes.

1. *Les anciens et nouveaux Statuts de la Ville et cité de Bordeaux*. Reveus, corrigez et augmentez de tous les Arrêts du Conseil et du Parlement, des Ordonnances et Reglemens qui ont été rendus sur ceux depuis l'édition de 1612- de Simon Millange jusques à present. A Bordeaux, chez Simon Boé, imprimeur de la Ville MDCCCL.

2. *Anciens et Nouveaux Statuts etc.*, édition de 1701, p. 285-286. Les statuts et ordonnances de cette compagnie bordelaise datent de 1526.



l'église St-Michel de Bordeaux<sup>1</sup>», nous avons expliqué que l'institution civile des corporations se doublait d'une institution religieuse.

3° *Maistres Chapeliers*. — D'après les statuts, il était expressément défendu à tous maistres et compagnons de la corporation bordelaise des Maistres Chapeliers « d'être si osez d'ouvrer et besoigner les samedis, ny les vêpres de Notre-Dame depuis l'heure de vêpres dites, et ce à peine d'une livre de cire, applicable à la dite confrairie<sup>2</sup> ».

4° Compagnie de métiers des *Maistres Ganliers, Bourciers, Blanchiers et Bagueliers* de la commune de Bordeaux.

Un des articles des statuts de cette corporation bordelaise ordonne aux Maistres et Compagnons desdits métiers « qu'en l'honneur et reverence de Notre-Dame tous les samedis et vigiles de Notre-Dame tous ceux dudit métier seront tenus laisser l'ouvrage à l'heure de vêpres, et ceux qui feront le contraire, seront amendables jusqu'à la somme de trois sols tournois applicables moitié à la ville et l'autre moitié à la confrérie. Et si aucun compagnon dudit métier enfreint la dite ordonnance, lesdits Bayles pourront faire arrêter le salaire dudit compagnon entre les mains de son Maître jusqu'au payement desdits trois sols tournois<sup>3</sup> ».

Les statuts et ordonnances des corporations bordelaises que nous venons de citer outre le chômage du samedi après l'heure de vêpres imposaient également aux Maîtres et compagnons de ces compagnies ouvrières, sous peine d'amende, d'abandonner le travail manuel après l'heure de vêpres, les Vigiles des fêtes de Notre-Dame et d'Apôtres. Ce chômage obligatoire avait lieu, à cette époque, d'après « le Catalogue

1. *Butte in Société Archéologique de Bordeaux*, tome XXXIV, p. 153 et suiv.

2. *Anciens et Nouveaux Statuts de Bordeaux*, de p. 449- à 452. En juin 1586 les statuts et ordonnances de cette compagnie civile ont été renouvelés par les Maire et Jurats de la ville de Bordeaux; ce qui indique qu'ils sont bien antérieurs à cette date.

3. *Anciens et Nouveaux Statuts de Bordeaux*, p. 452 à 455. Les statuts de cette corporation bordelaise ont été lus, publiés et enregistrés en la Jurade de la Maison commune de la Ville et cité de Bordeaux le vingt-cinquième octobre l'an mil cinq cens quatre-vingts-six ».



des festes de commandement du diocèse de Bordeaux, établi le 9 juin 1603, les 1<sup>er</sup> et 23 février, 24 mars, 30 avril, 10 et 28 juin, 24 juillet, 14 et 23 août, 7 et 20 septembre, 28 octobre, 20 et 29 novembre, 7, 20 et 26 décembre » (Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux, titre VIII des Gestes et service d'icelle, paragraphe « Catalogue des Fêtes de commandement », p. 63 et 64).

Une ordonnance synodale du diocèse de Bordeaux édictée le 20 avril 1638 traite aussi la question du chômage partiel du samedi.

Voici in-extenso le libellé de cette ordonnance :

« De quelques superstitions qui semblent imiter le judaïsme. A Bordeaux en Congrégation des Vicaires foreins  
« issu de Synode le 20 avril 1638<sup>1)</sup>.

« Ayans été deüement informez tenans le Synode Diocesain à Bordeaux, qu'en certaines Paroisses de l'Archiprêtré de Lesparre, le vulgaire fait conscience de vacquer  
« aux œuvres manuelles les jours de Samedy depuis que les Vêpres sont célébrées; et au contraire, le jour de Dimanche  
« delors qu'elles sont dites, s'adonne sans scrupule au travail contre les Commandemens de Dieu et de l'Eglise. Disons  
« qu'il est fort louable de s'employer au travail lesdits jours de Samedy jusques au soir, pour ne sembler en aucune  
« façon suivre et imiter le Judaïsme; si ce n'est que quelqu'un cessât de son travail à ladite heure par devotion  
« en l'honneur de Notre-Dame, sans censurer toutefois les autres qui le continuent tout le jour. Mais de travailler le  
« jour de Dimanche apres les Vêpres, comme les jours ouvriers, c'est ce que nous reprouvons comme contraire aux  
« Commandemens de Dieu et de l'Eglise. Ordonnons que sur ce, le peuple sera bien instruit; et en cas de desobeïssance,  
« que les officiers de la Justice Seculiere seront priez d'em-

1. *Ordonnances synodales du Diocèse de Bordeaux*, titre IX « Des superstitions et autres choses contraires au vray Service de Dieu », paragraphe « De quelques superstitions qui semblent imitées de Judaïsme. A Bordeaux, en congrégation des Vicaires forcins issue de Synode le 20 avril 1638, p. 81-82.

« pêcher que les jours dédiés au Service de Dieu, soient pro-  
« phanés par telles œuvres serviles et manuelles. »

« En la Paroisse de Brach. »

« Et quant à cette corruptele qui s'observe en la Paroisse  
« de Brach Archeprêtré de Moulix, à sçavoir, que depuis la  
« saint Marc jusques à la saint Michel, l'on ne sonne midy  
« que les jours de Samedy; et tout aussi tost un chacun doit  
« cesser son travail manuel, à peine d'être multé par les autres  
« par pecune qu'ils employent en commessations et yvro-  
« gneries, et quiconque n'obeit est chasse des Compagnies  
« et du moyen de gagner sa vie; Ordonnons que le signe de  
« l'*Ave Maria*, sera sonné tous les jours en l'Eglise dudit  
« lieu de Brach, le matin, midy, et le soir, ainsi qu'es autres  
« Paroisses du Diocèze, dequoy le peuple sera instruit; et  
« qu'il est loisible, voire loüable de travailler les jours de  
« Samedy jusques au soir, pour ne symbolizer en aucune  
« façon avec les Juifs : Et que c'est injustice de molester et  
« maltraiter ceux qui vacquent à leur travail. Exortons et  
« admonestons les habitans de ladite Paroisse et tous autres,  
« de n'user plus de telles actions et voyez de fait. Et en cas  
« de continuation et desobeïssance, ordonnons comme-dessus  
« que les officiers de la Justice seculiere seront priés de con-  
« traindre telles personnes à rendre l'obeïssance à la Sainte  
« Eglise, et de n'exercer telles vexations à l'encontre des  
« personnes qui sont dans le devoir de bons chrétiens et Ca-  
« tholiques. »

Cette ordonnance est d'autant plus curieuse qu'elle indi-  
que que le chômage d'une partie de l'après-midi du samedi  
était accepté par l'Eglise de Bordeaux, à la condition ex-  
presse qu'il fût pratiqué « par dévotion en l'honneur de  
Notre-Dame ».

Parmi les diverses corporations ouvrières bordelaises,  
citées plus haut, celle « des Maistres Gantiers, Bourciers,  
Blanchiers et Baguetiers » rentrait dans cette catégorie puis-  
qu'elle abandonnait le travail manuel le samedi après l'heure

de Vêpres « en l'honneur et révérence de Notre-Dame ».

La coutume que nous venons de signaler et de décrire ci-dessus, qui avait cours aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, sûrement même au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, à Bordeaux et dans le Bordelais, était un précédent du chômage actuel du samedi à Bordeaux et dans le département de la Gironde.

### III

**Notice sur l'emploi des pointes de flèches et haches en silex de l'époque préhistorique comme amulettes préservatrices de la foudre, de l'incendie, des attaques d'apoplexie, des morsures de serpent, et pour préserver également les porcs de certaines maladies.**

Les amulettes sont des objets que l'on porte sur soi et auxquelles on attribue le pouvoir de préserver soit des maladies, soit des maléfices et en général de détourner de toute influence maligne les personnes, les animaux et les choses auxquels elle sont attachées.

La croyance à l'efficacité des amulettes et leur emploi remontent à l'apparition de la religiosité. Ces sortes de talismans figurent déjà à l'époque préhistorique. Ils sont des plus nombreux chez les antiques Égyptiens, Grecs, Romains et Byzantins. Ils ont joué un grand rôle au Moyen-âge et actuellement beaucoup de personnes y attachent encore une confiance illimitée.

Les objets amulettes tant anciens que modernes, qui existent en très grand nombre, sont extrêmement variés.

Les différents auteurs qui ont écrit sur la magie prétendent que les amulettes sont des talismans à puissance très limitée. Elles ne servent que pour celui pour lequel elles ont été fabriquées ou bien auquel elles ont été données. L'amulette préserve des maladies, généralement un seul mal spécial pour chaque amulette, mort subite, apoplexie, choléra, peste, gravelle, épilepsie, coliques, etc., etc., des accidents, également un accident spécial, foudre, incendie, naufrages, blessures, animaux venimeux, armes à feu (canons, fusils), chute de cheval, maléfices, etc., etc...



Les figures naturelles ou autres représentées sur ces talismans-amulettes leur communiquent une énergie presque comparable à celle de l'incantation et une fixité et une durée que n'a pas l'enchantement verbal.

Les renseignements fournis déjà sur les amulettes dans notre article : « Note sur trois amulettes gallo-romaines contre les serpents », article publié en 1900 dans le *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*<sup>1</sup> nous dispense de nous étendre plus longuement sur ce sujet.

Les cinq amulettes qui font le sujet de la présente note rentrent dans les définitions indiquées ci-dessus, puisqu'elles préservent spécialement de la foudre, de l'incendie, de l'apoplexie, des morsures de serpents, et que trois de ces pierres de foudre préservent spécialement de certaines maladies grâce au prétendu dessin naturel qui y figure.

Avant de décrire les cinq amulettes qui nous occupent, nous croyons utile de fournir quelques renseignements sur ce genre de talisman, pointes de flèches en silex de l'époque préhistorique, qui, dans les croyances populaires des peuples anciens et actuels de l'Europe est considéré comme tombé du ciel avec la foudre, amulettes auxquelles on a attribué de tout temps et de toute antiquité des propriétés merveilleuses.

D'après une croyance ancienne qui remonte aux antiques Grecs et Romains et nous pouvons ajouter même bien antérieurement, tradition qui s'est perpétuée d'âge en âge, jusqu'à nos jours, et qui a non seulement de fervents adeptes en France mais encore dans toute l'Europe occidentale, on était persuadé que les haches en pierre, les pointes de lances, de javelots, de flèches en silex des diverses époques préhistoriques étaient des résidus laissés par le tonnerre lorsqu'il tombait. C'est pour cela que ces peuples les désignaient sous le nom générique de *cérauniæ* du mot grec κεραυνός, tonnerre, pierre de tonnerre ou de foudre et que certains habitants de nos campagnes girondines les appellent encore *de las peyre de loune*, des pierres de tonnerre.

Les Grecs modernes les désignent encore sous le nom de

1. Tome XXIII, p. 55 à 60.



*haches du ciel*. Les chrétiens actuels de la Macédoine croient que les éclairs sont les flèches lancées par l'arc de saint Elie, qui, monté sur son char de feu, poursuit l'Hydre (Lamia<sup>1</sup>) pour la tuer afin qu'elle ne détruise pas les récoltes, et que ces flèches tombent ensuite sur la terre sous forme de pierres enflammées. Ils appellent ces pierres *des pierres luées* et emploient l'eau dans laquelle ils les ont fait tremper comme médicament<sup>2</sup>.

F. Lenormand, dans un savant article publié dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio au mot « Bactylia », rapporte d'après ses propres travaux (*Les premières civilisations*), ceux de M. Th. H. Martin (*La foudre, l'électricité chez les anciens*, p. 175-178 et 195-206) et de M. Michel de Rossi (*Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. XXXIX, p. 1), que « les anciens confondaient la chute des aérolithes, habituellement accompagnés d'un météore lumineux et d'une explosion, avec celle de la foudre, qu'une croyance populaire, qui s'est maintenue jusqu'au seuil de notre siècle, supposait tomber quelquefois sous forme d'une pierre. Pour les Grecs et les Romains, comme pour la superstition populaire de l'Europe occidentale, encore acceptée des savants au xvi<sup>e</sup> siècle, « les pierres de foudre » par excellence étaient les haches, pointes de flèches ou de lances et autres instruments en pierre simplement taillés ou polis, vestiges des hommes des âges préhistoriques, dont l'origine véritable était oubliée, et qui rencontrés dans le sol paraissaient des merveilles qu'on ne pouvait expliquer que par un prodige divin. C'est ce qu'a démontré sans réplique M. Michel de Rossi, établissant de plus que parmi ces objets désignés sous le nom général de *ceraunies* proprement dite à forme allongée qui étaient évidemment des pierres où la science moderne reconnaît des couteaux et des pointes de lances, les *beluli*, semblables à des haches (*similes securibus*).

1. Monstre fabuleux, sorte de vampire, qui chez les Grecs et les Romains se nourrissait, dit-on, dans la nuit de la chair des êtres humains, qui suçait le sang des jeunes enfants, et qu'on représentait avec une tête de femme et un corps de serpent.

2. Lazara Douma, Légendes, croyances et superstitions de la Macédoine. *Revue des Traditions populaires*, Tome VIII, 8<sup>e</sup> année p. 284.

qui en étaient réellement; enfin les *glossopetræ*, que l'on ne considérait plus comme venant avec la foudre, mais comme tombant silencieusement du ciel dans les nuits sans lune, et parmi lesquelles on confondait, comme on le faisait encore au xvi<sup>e</sup> siècle les pointes de flèches triangulaires en pierres silicieuses et les dents de squales fossiles. »

Comme nous l'avons expliqué dans notre *Notice sur les superstitions du département de la Gironde*<sup>1</sup> « certains campagnards sont convaincus que chaque fois que la foudre tombe elle tombe soit en feu, soit en pierre. »

« Nos Landais sont également persuadés que toutes les fois que l'orage tombe, il laisse comme trace de son passage, et enfoncée à neuf pieds sous terre une pointe de flèche ou une hache en pierre, et que ces objets restent neuf années enfouis sous le sol avant d'arriver à la surface, car ils ne remontent que d'un pied tous les ans. »

Il découle suffisamment du classement donné plus haut que la croyance populaire attribuait anciennement comme elle attribue encore aujourd'hui, l'origine ignée comme celle des aérolithes, aux haches, aux pointes de lances et de flèches en pierre des époques préhistoriques, extraites ou ramassées à sa surface, et leur accordait, comme tous les objets de prétendue origine céleste, des vertus talismaniques merveilleuses. Ici c'est la grande vénération qu'on portait aux haches et pointes de flèches en pierre de la préhistoire, amulettes quasi divines auxquelles on attachait autrefois, et même encore actuellement des propriétés admirables, surprenantes.

Les anciens professaient un si profond respect et une si grande ferveur pour les céramiques qu'à l'instar des reliques ils les enchâssaient comme des pierres les plus précieuses, dans leurs magnifiques bijoux. Ainsi le n<sup>o</sup> 2510 des inscriptions latines publiées par Orelli fait mention de deux *gemmae ceramicae* (gemmes céramiques) placées dans le diadème que portait la statue de la déesse Isis. Le Carthaginois Martianus

1. Camille de Monsignyac. *Notice sur les superstitions, dictons, proverbes, devinettes et chansons populaires du département de la Gironde*, p. 99.

Capella, auteur de la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, parle, dans ses ouvrages (l. 67 et 75) du diadème du iv<sup>e</sup> siècle au vers 470 de son *Psychomachia*, indique qu'on voyait au sommet des casques des Germains des *fulvis radiare ceraunis*. Lampride dans l'*Histoire d'Elagabale*, p. 21 rapporte « qu'un des luxes les plus insensés de cet empereur fut de faire faire des plats dans des *céraunies* d'une grandeur exceptionnelle. » Bruam, à la page 23 du tome XXVII des *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, dit qu'on possède des colliers étrusques en or, au milieu desquels figurent comme pendentif central, une pointe de flèche en silex, une glossapetra, pierre, comme nous l'avons expliqué plus haut, que l'on ne considérait plus comme venant avec la foudre, mais comme tombant silencieusement du ciel dans les nuits sans lune. Le numéro 186 du tome III du *Catologue des bijoux du Musée napolitain* en donne la description et la figuration. On trouve également la représentation photographique de ces colliers à la planche XXV, séries de la préhistoire, du British Museum.

Dans les différents présents envoyés à l'empereur d'Allemagne Henri IV (1056 à 1106) par l'empereur de Byzance Alexis I<sup>er</sup>, Comnène, figure une astropélékia (hache du ciel) montée en or. Marbode, évêque de Rennes, au xii<sup>e</sup> siècle, dans son ouvrage *De Lapid.* 28, vers 410-447, assigne à toutes ces pierres, d'une prétendue origine céleste, les vertus talismaniques les plus merveilleuses. Il affirme qu'elles préservaient des atteintes de la foudre, protégeaient les navigateurs dans les tempêtes et procuraient aussi à leurs possesseurs un sommeil paisible et des songes flatteurs.

Certains auteurs du paganisme, du Moyen-âge, de la Renaissance, des xvi<sup>e</sup> et xvm<sup>e</sup> siècles, ne tarissent pas sur les propriétés merveilleuses attribuées aux *céraunies*, haches en pierre et pointes de flèches en silex de l'époque préhistorique. Parmi les nombreuses propriétés que nous venons de citer plus haut, nous ajouterons qu'elles préservent actuellement de la foudre, des atteintes de la gravelle, des attaques d'apoplexie, des morsures de serpents, de l'incendie, etc., etc.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur cette erreur qui a tant préoccupé les savants anciens et modernes



et a fourni depuis dix-huit siècles de très nombreux récits à consulter.

Mais pour tous ceux qui voudraient examiner à fond cette question nous les renvoyons à l'érudit et précis résumé qu'en donne M. E. Cartailhac aux pages 2 à 11 de son intéressant ouvrage *La France préhistorique*.

A la page 99 de notre *Notice sur les supersilulations, etc.*, nous nous exprimons ainsi en parlant des pointes de flèches en silex employées contre le tonnerre : « Dans quelques communes  
« du canton de La Brède et dans les landes du département  
« de la Gironde, afin de préserver les habitations, les étables  
« et les pards des atteintes de la foudre on place sous le seuil  
« de la porte ou de la fenêtre une pointe de flèche ou une hache  
« en silex.

« Beaucoup de nos Landais en portent sur eux, persuadés qu'elles les préserveront du tonnerre.

« M. E. Delfortrie nous racontait quelque temps avant sa mort, que, lorsqu'il était juge de paix du canton de La Brède il avait souvent remarqué dans plusieurs habitations de ce canton que, afin de préserver les maisons de la foudre et pour empêcher qu'elle ne s'introduise par la cheminée, on plaçait, dans l'intérieur de cette dernière, suspendue à une ficelle, une hache en silex.

« Les pointes de flèches et les haches en pierre sont désignées dans beaucoup de localités girondines sous le nom de pierres de tonnerre ou pierres de foudre, de *las peyres de tonne*. A l'époque romaine, ainsi que le rapportent quelques auteurs du paganisme, elles étaient déjà désignées sous le nom de pierres de tonnerre.

« La croyance que ces armes préhistoriques ne sont que des résidus laissés dans le sol par la foudre lorsqu'elle tombe, et que ces résidus ont la propriété de préserver du tonnerre, datent, comme on vient de le voir, du paganisme.

Depuis 1889, date de cette publication, nous avons recueilli d'intéressants faits girondins sur l'emploi récent de pointes de flèches en silex de l'époque préhistorique, comme amulettes préservatrices de la foudre, de l'incendie, des attaques d'apoplexie, des morsures de serpents et comme pré-



servant aussi les cochons de toutes sortes de maladies, intéressantes et curieuses superstitions que nous allons décrire ci-dessous.

1° *Pointes de flèches en silex comme amulettes préservaltrices de la foudre.* — Il y a encore une trentaine d'années, que dans les landes de Bordeaux, aux environs de Belin (Gironde), lorsque les habitants de cette localité trouvaient une pointe de flèche en silex, ils la gardaient précieusement persuadés qu'en la portant sur eux ils seraient préservés des atteintes de la foudre. Ils appelaient ces pointes de flèches *de las peyres de loune*, des pierres de tonnerre.

Quelques femmes de cette commune girondine les suspendaient également à leurs chapelets. Mais, particularité intéressante, avant de les y attacher, elles les portaient à l'église le dimanche des Rameaux et pendant tout le temps de la bénédiction des rameaux, les tenaient à la main, persuadées, qu'après cette cérémonie religieuse, cette amulette, ayant été bénite, acquerrait plus de force préservatrice contre le tonnerre.

La coutume de suspendre aux chapelets des pointes de flèches en pierre de l'époque préhistorique, remonte probablement en France au xvi<sup>e</sup> siècle, peut-être même antérieurement, car on a découvert dans la sépulture d'un moine bourguignon un chapelet du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle auquel était attaché une pointe de flèche en silex.

Lorsque le prêtre refuse de bénir certains objets supposant qu'ils ne peuvent servir qu'à des usages superstitieux, nos Girondins, qui ne sont pas embarrassés pour si peu de chose, les bénissent généralement eux-mêmes, en les trempant dans le bénitier.

Le Musée national de Saint Germain en Layé, possède une pointe de flèche préhistorique en jaspe, montée de nos jours en argent, et qui servait de pendeloque-amulette. Elle provient de Modène (Italie).

Cette curieuse pièce est reproduite au numéro 497 de la planche XLVII, de la deuxième édition de l'Album du Musée préhistorique, par Gabriel et Adrien de Mortillet et à la page 6, figure 4 de « La France préhistorique » d'Emile Car-

tailhac. Ce dernier auteur accompagne ce dessin en indiquant « qu'on en connaît encore de précieux talismans en Italie et en Irlande ».

Les renseignements sur les propriétés des trois autres amulettes dont la description suit m'ont été fournis par feu mon ami M. Dulignon-Desgranges, pharmacien à Bordeaux et préhistoricien réputé.

Dans une notice sur les *Stations préhistoriques du Bas-Médoc et de l'ancien littoral de l'Océan*, mémoire paru en avril 1878 dans la *Revue catholique de Bordeaux*, ce savant s'exprime ainsi au sujet des vertus spéciales attribuées à certaines pointes de flèches amulettes en pierre : « Il y a quelques jours à peine, que je rencontrais en pleine lande un gardeur de troupeau; je lui demandais s'il connaissait dans le pays des pierres de tonnerre (dénomination donnée toujours aux flèches par les paysans de ces contrées). Il me répondit qu'il y en avait chez quelques-uns de ses voisins et que lui-même en possédait plusieurs, entre autres le serpent, la flamme, la sangsue, etc., et il m'expliqua que ces dénominations représentaient les objets dessinés sur ces pierres; or, chacune d'elle, suivant la figure que croit y voir son propriétaire, possède une vertu spéciale pour la guérison de telle ou telle maladie. »

Du temps de Pline, d'après ce que rapporte cet historien au livre XXXVII, paragraphe III, 1 de son *Histoire naturelle*, on professait non seulement une grande admiration, mais même encore on attachait un prix énorme aux pierres précieuses dont les stries naturelles formaient divers dessins. A ce sujet ce naturaliste signale l'agathe que possédait le roi Pyrrhus, qui fit la guerre aux Romains, et sur laquelle « on voyait les neuf muses et Apollon tenant la lyre, non pas un travail de l'art mais un produit spontané de la nature; les veines étaient disposées de telle façon que chaque muse avait même ses attributs particuliers. »

2° *Pointe de flèche en silex comme amulette contre l'incendie.* — Pour préserver son habitation de l'incendie, il faut avoir chez soi une pointe de flèche en silex. Pour que cette amulette préhistorique ait la vertu que lui attribuent

certaines habitants de Soulac et de tout le littoral, depuis cette station balnéaire jusqu'au bassin d'Arcachon, il est indispensable qu'elle porte un dessin naturel dont les veines du silex figurent plus ou moins une flamme.

3° *Pointe de flèche en silex amulette contre les attaques d'apoplexie.* — On se préserve des attaques d'apoplexie en ayant constamment sur soi une pointe de flèche en silex. Pour que cette amulette de la préhistoire ait toute l'efficacité voulue, il est indispensable que les stries naturelles du quartz avec lequel est fabriquée cette arme des hommes primitifs figurent plus ou moins la forme d'une sangsue.

C'est sans doute par allusion à l'emploi des sangsues dans les attaques d'apoplexie pour tirer du sang au malade et dégager ainsi le cerveau que ce genre d'amulette a cette propriété efficace. De là il s'ensuivrait que toutes les pointes de flèches en silex, possédant ce dessin naturel, auraient la même vertu.

Cette croyance était très répandue il y a encore plus de vingt-cinq ans non seulement à Soulac mais encore sur tout le littoral, de cette ville au bassin d'Arcachon (Dulignon-Desgranges).

M. Emile Cartailhac, qui, dans son remarquable ouvrage *La France préhistorique*, a consacré plusieurs pages de ce volume « aux pierres de foudre dans l'antiquité, le Moyen-âge et de nos jours » rapporte page 4, le fait suivant : « Vers 1670, M. de Marcheville, ambassadeur pour le roi de France à Constantinople, auprès du Grand Seigneur, fit don à Monseigneur le prince François de Lorraine, évêque de Verdun, d'une astropélékia (hache du ciel) laquelle pierre de foudre, aux vertus néphrétiques, portée au bras ou sur les reins, a une vertu merveilleuse pour jeter et préserver de la gravelle « comme l'expérience le fait voir journellement ». Cette hache en pierre existe encore, conservée au Musée lorrain de Nancy.

4° *Pointe de flèche en silex contre les morsures de serpents.* — Il y a environ une vingtaine d'années de cela que sur toute la partie du littoral océanique, comprise entre la Pointe-de-Grave et le bassin d'Arcachon, beaucoup d'indigènes de cette contrée girondine avaient la ferme conviction qu'en ayant sur eux



une pointe de flèche en silex dont les veines ou stries naturelles de la pierre représentaient plus ou moins l'image d'un serpent, cette précieuse amulette les préservait de la morsure des serpents » (Dulignon-Désgranges).

La vertu préservatrice contre les morsures de serpents, attribuée à ce talisman de pierre sur lequel le vulgaire croit voir l'image d'un serpent, n'est, selon nous, que la survivance de la croyance juive à la propriété sédative du serpent d'airain que Moïse, sur l'ordre du Seigneur, éleva sur une perche dans le désert, afin de guérir par la seule vue de cet emblème ceux qui avaient été mordus par les serpents envoyés par Jehovah pour punir les Juifs révoltés (*Nombres*, XXI, 6, 7, 8, 9).

Il existe dans la magnifique basilique de Saint-Ambroise de Milan un serpent d'airain sur une colonne de granit. La figure de ce reptile fut apportée de Constantinople, en 1001, par Arnulphe, archevêque de Milan, qui avait été envoyé dans cette ville par Othon III, en qualité d'ambassadeur<sup>1</sup>. Une légende affirme que ce serpent n'est autre que celui-là même que Moïse avait fait ériger dans le désert et que le crédule et pieux Arnulphe avait reçu comme tel<sup>2</sup> et comme tel aussi l'avait placé dans sa cathédrale.

Toujours est-il que quelques années après son installation l'opinion populaire ne tarda pas à attribuer au serpent de la cathédrale de Saint-Ambroise une vertu curative, comme en avait le serpent d'airain du désert. Les mères invoquaient

1. Othon III, empereur d'Allemagne de 983 à 1002.

2. Les Byzantins en cédant à l'archevêque Arnulphe ce serpent d'airain s'étaient-ils abusés sur l'origine de cette relique juive, auquel cas on ne comprendrait pas qu'ils se soient dessaisis d'un objet religieux aussi précieux; mais il est plus que probable, il est même certain, qu'ils aient usé, dans cette circonstance, de cette vieille fourberie proverbiale qui les a toujours caractérisés.

Mais ce qui est incompréhensible, c'est que ce trop crédule archevêque ait ignoré que le serpent d'airain que Moïse avait fait ériger dans le désert pour guérir les Israelites des morsures des serpents brûlants envoyés par Jehovah, fut mis en pièces par le pieux roi de Judée Ezéchias, ainsi que l'indique le verset 4 du chapitre XVIII du *Livre III des Rois*, qui est ainsi conçu : « Il détruisit les hauts lieux, il brisa les statues, il abattit les grands bois, et il fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait parce que les enfants d'Israël lui avaient brûlé de l'encens jusque alors, et il l'appela Nohestan ». (*La Bible*, traduction de la *Vulgate* par Le Maître de Sacy, t. II, Ancien Testament, « Les Rois », livre III, chapitre XVIII, verset 4, p. 439.)



ce simulacre pour délivrer leurs enfants des vers qui avaient une certaine ressemblance avec le serpent.

Saint Charles Borromée, archevêque de Milan supprima cette superstition.

Les premiers chrétiens portaient pieusement l'image du serpent, car ils considéraient cet emblème comme la figure de la croix et de Jésus-Christ lui-même. Les Ophistes, les Nicolaïstes et les premiers gnostiques rendaient au serpent lui-même un culte direct d'adoration et les Manichéens le mirent aussi à la place de Jésus-Christ. Il est probable que les talismans et amulettes avec figure de serpent qui sont arrivés jusqu'à nous proviennent de ces diverses sectes hérétiques. Également aussi sur presque toutes les amulettes byzantines anciennes destinées à combattre les maléfices et les maladies figurent les serpents<sup>1</sup>.

Les anciens attribuaient à l'agate des vertus merveilleuses, telles que « de fortifier le cœur, de préserver de la peste et de guérir des morsures du scorpion et de la vipère ».

Autrefois on attribuait au jade des propriétés sédatives remarquables comme celles de soulager les douleurs de reins quand on l'y appliquait et de faire écouler le sable de la vessie dans les urines. Également on le regardait comme un remède souverain contre l'épilepsie et on était fortement persuadé que porté en amulette il était un préservatif contre les morsures des bêtes venimeuses.

5° *Pointes de flèches en silex employées comme amulette pour préserver les porcs de toutes sortes de maladies.* — Voulez-vous empêcher vos porcs d'être malades, pour cela placez une pointe de flèche en silex de l'époque préhistorique sous une des pierres des fenêtres du porc.

L'emploi de cette amulette préservatrice se pratiquait il y a encore vingt-cinq ans, dans la commune de Saint-Médard-en-Jalle et dans une partie du département de la Gironde.

Bordeaux, le 8 juin 1913.

1. *Revue des Etudes grecques* tome IV, 1891, article de M. A. Solin d'Origni. — Même *Revue*, tome V, n° 17, janvier-mars 1892 — Gustave Schlumberger. *Amulettes byzantines anciennes destinées à combattre les maléfices et les maladies*, de p. 73 à 93.

# L'édition bordelaise de la "Gazette de Leyde" des frères Labottière<sup>1</sup>

(12 juillet 1757 au 30 octobre 1759).

par Henry ARNAUD

---

Les origines de la presse bordelaise demeurent assez obscures. La rareté des documents ayant survécu et aussi le désir de ne considérer comme premier journal bordelais que les *Affiches, Annonces et Avis divers* de Labottière ont amené Ernest Labadie, dans son livre sur la *Presse révolutionnaire* à passer très légèrement sur les éditions bordelaises de la *Gazelle* et du *Journal de Leyde*. Trois lignes pour nous dire qu'il y eut des contrefaçons et des éditions de ces journaux faites dans notre ville, mais que ces impressions n'ayant pas un caractère local il n'y a pas lieu d'y attacher d'importance et c'est tout. Le début du journalisme dans notre cité mériterait une étude plus approfondie qui ne manquerait pas d'intérêt quoiqu'en ait prétendu notre excellent érudit.

Il y a lieu de réserver tout jugement sur la *Gazelle de la veuve Simon de Lacourt*. Signalons seulement que la marque de l'imprimeur bordelais apposée au bas de la dernière page de chaque exemplaire devrait suffire à classer ce journal comme local, puisque, au sujet des *Courriers bordelais* de la Fronde, édités jusqu'au 10<sup>e</sup> numéro par Claude Le Roy, et ensuite par Salomon de La Fosse, tous deux parisiens, il nous est dit que malgré le titre et les nombreux renseigne-

1. Sur les éditions françaises des gazettes étrangères consulter: Palissot, *Mémoire explicatif*, 1777, pages lim. X et suiv. — Hatin, *Les Gazettes de Hollande*. — Fréron, *l'Année littéraire*.

ments locaux, cette impression faite à Paris ne pouvait prendre place parmi les journaux de la cité.

Quant aux *Gazelles de Leyde* un examen attentif ne nous permet plus de souscrire à l'opinion de Labadie. Nous avons trouvé dans un amas d'imprimés provenant des papiers du Conseiller au Parlement Raymond de Navarre, lieutenant général de l'Amirauté pour la province de Guienne de 1752 à la Révolution, un certain nombre de *Gazelles de Leyde* mélangées à des *Gazelles* de la veuve de Lacourt et à de nombreuses autres pièces bordelaises. Nous fûmes étonné de ce titre *Gazelle de Leyde*, qui était bien celui sous lequel le journal était connu de tous mais non pas le véritable, puisque le périodique hollandais était intitulé *Nouvelles extraordinaires de plusieurs endroits*. Nous constatâmes en outre l'identité absolue des caractères avec ceux employés par les Labottière à la même époque. Enfin le nom de Leyde était orthographié au premier numéro *Leide* pour reprendre ensuite sa forme ordinaire. Tous ces motifs nous avaient incité à classer ces feuilles parmi les contrefaçons bordelaises, lorsque confrontant ces journaux avec les trois volumes de la *Gazelle de Leyde* conservés à la Bibliothèque Municipale, dans le fonds des journaux étrangers, nous constatâmes que le premier numéro de chacune des deux collections était daté du 12 juillet 1757 et que celle de la Bibliothèque se continuait jusqu'au 30 octobre 1759, fournissant des renseignements particuliers à Bordeaux et aux Imprimeurs bordelais.

La collection de la Bibliothèque n'était donc autre que l'édition bordelaise complète et celle-ci n'était pas la reproduction absolue de la gazette originale ni des autres éditions françaises concédées par les Etats de Hollande à Etienne Luzac et rétrocédées ensuite par lui à divers imprimeurs<sup>1</sup>.

1. Les Luzac étaient originaires de Bergerac. Peut-être connaissaient-ils depuis longtemps les Labottière. Quant à leurs gazettes, elles étaient écrites en français surtout pour des lecteurs français. Il était donc naturel qu'ils cherchassent dans notre pays les moyens de développer leur publication.

Les indications locales sont de nature diverse. Ce sont d'abord des renseignements relatifs à la distribution qui a lieu deux fois par semaine. Le numéro du 22 juillet avertit le public que la gazette du 26 juillet se distribuera aujourd'hui mercredi. Le numéro du 9 décembre contient l'avis suivant :

« Le public est informé que la *Gazette de Leyde*, qui a été retardée pendant deux ordinaires par un événement imprévu, reprendra son cours sans interruption la semaine prochaine, les précautions les plus sûres ayant été prises pour obvier à de pareils cas par des ordres *supérieurs*. »

Le numéro du 30 décembre 1757 porte cette mention : « On donnera la gazette du 3 janvier demain matin ».

Parfois l'entre-filet est d'intérêt personnel, tel celui du 14 février 1758.

#### « Avis au public.

« Il a été prêté à quelqu'un de cette ville, il y a environ trois ans, un premier volume de l'*Histoire de France* du Père Daniel en dix volumes et in-4°, sans qu'on sache à qui. On prie celui qui l'aura de vouloir bien le remettre au sieur Dufôret, commis aux assurances, place St-Remy, à Bordeaux. »

Ce Dufôret était l'éditeur du *Pamphlet Marilime*, placard signalé par Bernadau et O'Reilly, qui aurait été joint à la *Gazette* et dont nous ne connaissons aucun exemplaire.

Voici encore une note absolument locale (17 mars 1758) :

« Marie-Angélique Boudau, morte à Blois au mois de juin dernier, a légué une somme de 60 livres au nommé Nicolas Auge, son filleul, qu'elle dit demeurant à Bordeaux. Le dit Nicolas Auge, s'il est actuellement dans cette ville, peut se présenter à l'Hôtel de Ville où on lui donnera les éclaircissements nécessaires. » (Cette note est répétée dans plusieurs numéros.)

Mais la *Gazette de Leyde* servait surtout la publicité des Labottière. On rencontre assez fréquemment, dans les nu-



méros de novembre 1758 à février 1759, une annonce relative à l'*Almanach des Laboueurs* qui donne l'arrivée et le départ des courriers, les tables des marées, etc. et se vend chez les frères Labottière, imprimeurs-libraires, place du Palais.

Dans le numéro du 22 décembre 1758, sous la rubrique habituelle : Avis au public « on lit une réclame en faveur du *Nouveau Spectateur* qui débute ainsi :

« On trouve à Bordeaux chez la veuve de P. Calamy, imprimeur-libraire, rue St-James et chez les frères Labottière, imprimeurs-libraires, place du Palais, le *Nouveau Spectateur*, tome I<sup>er</sup>, etc. »

Le 2 février autre réclame :

« On trouve chez les frères Labottière, imprimeurs-libraires, place du Palais, *Hypermnestre*, tragédie par M. de Miewe, représentée pour la première fois par les Comédiens français ordinaires du Roi le 31 août 1756 et remis au théâtre le 20 décembre. »

Au mois de mai 1759, annonce relative aux *Lettres de Milady* aussi en vente chez Labottière.

Le débit de la *Gazette de Leyde* était même utilisé pour présenter le nouveau journal des Labottière, les *Annonces, Affiches et Avis divers*. Le numéro du 26 décembre 1758 contient l'avis au public suivant :

« Les frères Labottière, imprimeurs-libraires, place du Palais, à Bordeaux, distribuent depuis le mois d'août dernier les *Annonces, Affiches et Avis divers* de Bordeaux qui paraissent tous les jeudis à midi. Les abonnements de l'année pour la ville sont de six livres et pour le dehors neuf livres, franchises de port. Les personnes qui voudront s'inscrire auront la bonté d'affranchir le port des lettres et de l'argent de leur abonnement. Ceux qui voudront y faire insérer quelque article de littérature, d'histoire ou de poésie ne paieront rien pour leurs ouvrages. On espère cette année les rendre plus curieuses et utiles. »

N<sup>o</sup>. LV.

## GAZETTE DE LEIDE.

 NOUVELLES EXTRAORDINAIRES  
 DE DIVERS ENDROITS.  
 DU MARDI 12 Juillet 1757.
*De Varsovie le 15 Juin.*

**L**E Prince de Wolkonski, qui arriva ici de Peteribourg le 18 de ce mois en qualité d'Envoyé de Russie, fut admis le 10 à l'Audience du Roi. Sa Majesté a conféré l'Ordre de l'Aigle-Blanc au Comte Ossolinski, Palatin de Volhinie. Le 11 le Comte Roewuski, Palatin de Podlachie, revint en Ville avec la Comtesse son Epouse & le Prince de Lubomirski, Staroste d'Olszynski. Le Lieutenant Freund arriva hier à 6 heures

portée de concourir au rétablissement du bon ordre & de la tranquillité.

Le 16 la Cour vint assister au *Te Deum*, qui fut chanté dans l'Eglise Métropolitaine de St. Etienne au bruit d'une triple décharge du canon de nos Remparts, en Actions de grâces de la délivrance de Prague. La joie que nous eus ent cet heureux événement & le succès des Armes de l'Imp. Reine sous la conduite du Veld-Maréchal Comte de Daun est modérée par la mort de Maximilien Ulisse Comte

FAC-SIMILÉ, grandeur réduite d'un quart, d'une partie de la première page du premier numéro de la Gazette de Leyde imprimée par les frères Laboulière. L'orthographe suivie du nom a été rectifiée dans le numéro suivant.



N<sup>o</sup>. 3. 9

# GAZETTE

du 16. Janvier 1751

*De Petersbourg, le 8. Décembre 1750.*



E 5. de ce mois on célébra ici l'Anniversaire de l'Avenement de l'Impératrice au Trône de Russie. S. M. Impériale le matin, vers les onze heures, reçut à ce sujet les complimens des Seigneurs & Dames de la Cour, ainsi que des Ambassadeurs & Ministres étrangers. Le soir elle parut dans la grande salle avec l'habit uniforme de la Compagnie de la Gardes du Corps, qui eurent l'honneur de lui baïser la main & de fouper ensuite à sa table.

On apprend que le Velt-Maréchal de Lasci, qui a été malade à Riga, commence à se mieux porter.

*De Stockholm, le 20. Décembre 1750.*

Le Roy vient de renouveler pour douze ans l'oûtroi d'une Compagnie de l'Assurance, comme auparavant à tous ses Sujets, ainsi il lera prolongé jusqu'en 1772. On écrit de Laponie qu'on y avoit senti le mois de

de Wismberg prétend avoir été poré au-delà de leurs bornes. Ce Prince enjoint à son Ministre de presser vivement cette affaire auprès du Directoire de Mayence, & de faire appuyer sa juste demande par les autres Ministres.

*De Dresde, le 27. Décembre 1750.*

Le Prince dont la Princeesse Royale & Electorale accoucha le 23. de ce mois, fut baptisé & nommé Frédéric Auguste; l'un & l'autre le portent aussi bien qu'on peut le souhaiter. On presse les préparatifs des Fêtes qui doivent célébrer cette heureuse naissance.

On attend ici le Comte de Bellegarde héritier du Maréchal Comte de Saxe; il doit revenir de Turin où il réside en qualité de Ministre de cette Cour auprès du Roy de Sardaigne.

*De Berlin, le 29. Décembre 1750.*

Le Margrave Frédéric Schwelt est arrivé de la résidence en cette Capitale. Le Chevalier Keith, Lieutenant-Colonel & Neveu du Felst Maréchal de ce nom, épousa le 21. de ce mois la Fille unique du feu Sr. de Suhm, Conseiller Privé du Roy

PAC SIMULI, grandeur nature, d'un tiers de la première page d'un numéro de la Gazette imprimée par la Presse de J. de la Court.





Malheureusement l'existence de l'édition bordelaise de la *Gazette de Leyde* était menacée; sa raison d'être provenait uniquement de la cherté du service postal qui faisait monter le prix des abonnements directs à l'édition originale au prix fantastique de 120 livres par 104 numéros, soit environ dix à douze francs l'exemplaire en monnaie de 1924 et encore ce transport devait-il bénéficier d'un tarif forfaitaire ou du prix spécial en groupement de 6 livres par once de paquet entre Leyde et Bordeaux car une lettre simple, sans enveloppe, était taxée trente sols entre les deux villes selon la déclaration royale du 8 juillet 1759. Ces frais de poste presque prohibitifs avaient été supprimés par la création de l'édition locale, cependant fallait-il obtenir un débit assez étendu, de plusieurs centaines d'exemplaires, pour couvrir les frais de composition de 8 pages in-4° en petit texte à deux colonnes, de tirage et de papier<sup>1</sup>. Mais l'intérêt de cette publication en forme de dépêche Havas, bienveillante à la France tout en étant renseignée, devait être très grand, surtout en temps de guerre, pour les Bordelais du xviii<sup>e</sup> siècle. Les nouvelles sur les opérations militaires, l'esprit des cours étrangères, la cote des changes et des marchandises dans les différentes places constituaient une documentation abondante et exacte, très remarquable pour l'époque. Les frères Labottière auraient eu en mains une excellente affaire si l'incertitude née de la précarité de la concession et des tarifs postaux n'était venue entraver son développement. Néanmoins la publication bi-hebdomadaire de la *Gazette de Leyde* avait servi nos imprimeurs en les mettant au courant de l'organisation nécessaire pour l'impression d'un périodique.

On peut dire sans être taxé d'erreur que l'édition bordelaise du journal de Luzac a entraîné la création des *Annonces*,

1. Les frais annuels de composition, tirage et papier, calculés d'après les prix de l'époque ne pouvaient guère être inférieurs à 10,000 livres; en supposant un prix de vente net d'environ 20,000 livres, la différence devait payer les titulaires du privilège et laisser aux Labottière un bénéfice suffisant. De ce que les Labottière n'ont pas abandonné l'édition de leur plein gré nous devons conclure que le tirage procurait un certain profit.

*Affiches et Avis divers* et la nouvelle feuille était suffisamment en faveur lorsque la suppression de la *Gazette* fut imposée aux Labottière.

Le 17 juillet 1759, le journal publiait la note suivante :

« Avis au public :

« Messieurs Palissot et David, de Paris, ayant obtenu le privilège exclusif de l'impression et distribution de toutes les gazettes étrangères, les frères Labottière, imprimeurs-libraires, avertissent le public qu'ils cesseront l'impression de la *Gazette de Leyde* à la fin de septembre prochain. »

Cet avis, répété dans tous les numéros jusqu'au 4 septembre inclus, fut supprimé dans les feuilles suivantes. Des négociations étaient engagées. Elles aboutirent à un arrangement dont les détails nous sont fournis dans le numéro du 21 septembre 1759 :

« *Avis au public touchant les gazettes étrangères, savoir : d'Amsterdam, Utrecht, Leyde, La Haye, Bruxelles, Cologne et Berne.*

« Les gazettes étrangères de langue française sont si connues et depuis si longtemps qu'on croit pouvoir se dispenser de s'étendre sur leur utilité; on ne se propose d'annoncer dans cet avis que la diminution du prix de ces gazettes. Depuis leur origine, elles se sont vendues en France 120 livres l'année, les unes un peu plus, les autres un peu moins; il a été jusqu'à présent impossible de diminuer ce prix quoique très haut, mais des arrangements nouveaux pris avec la ferme des Postes de France et avec les propriétaires de ces Gazettes dans les pays étrangers mettent en état aujourd'hui d'offrir toutes celles énoncées ci-dessus à raison de 36 livres par an chacune, rendues franches de port dans toutes les parties du Royaume. On pourra commencer à les fournir à ce prix le 1<sup>er</sup> novembre de la présente année. Ceux qui voudront s'abonner sont avertis :

« Que l'on paiera toujours l'année d'avance; qu'on ne pourra pas s'abonner pour moins d'une année, et que pendant le cours d'un abonnement on ne pourra pas changer une gazette contre une autre.

« Que les abonnements pour le mois de novembre susdit devront être faits au plus tard le 10 octobre, parce qu'il faut le temps d'ordonner le nombre des différentes gazettes et de leur donner celui d'arriver.

« Que les années d'abonnement devront toutes commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

« Que dans l'hiver l'arrivée des courriers du Pays étranger étant quelquefois dérangée par le mauvais temps et par les glaces, le départ des gazettes est alors forcément retardé et l'on prie les abonnés de ne pas écrire dans ce cas des lettres de reproches.

« On avertit de plus qu'il ne s'imprimera désormais aucune gazette étrangère dans les provinces, mais qu'on trouvera dans les principales villes des bureaux auxquels on pourra s'adresser, comme à Bordeaux chez Jacques Labottière, libraire, place du Palais, qui a le bureau général des gazettes étrangères pour la province.

« On est prié d'écrire lisiblement les adresses que l'on donnera et de ne pas oublier le nom de la province dans laquelle on est et de la ville d'où l'on reçoit les lettres. On est prié d'affranchir les lettres qu'on y écrira, faute de quoi on n'y aura point d'égard. Il faut pareillement affranchir le port de l'argent. *On imprimera la présente Gazette de Leyde tout le courant du mois d'octobre 1759.* »

Cette note se répète dans tous les numéros jusqu'au dernier, daté du 30 octobre 1759, mais, en même temps que les Labottière annonçaient la fin de leur publication ils ne négligeaient pas de rejeter l'intérêt du public sur leur nouveau périodique en ajoutant au bas de l'avis, en caractères italiques :

« On trouvera audit bureau les Annonces, Affiches et Avis



divers de la Ville de Bordeaux dont le prix de l'abonnement est de six livres pour la Ville et de 9 livres pour le dehors, franchises de port, qui se distribuent tous les jeudis de la semaine. »

En même temps que l'édition bordelaise se termine la collection de la bibliothèque municipale. Nous ne retrouvons dans les dépôts publics qu'un seul exemplaire de la *Gazette de Leyde* daté de 1784 (Arch. mun. carton I. 1) d'un format très réduit. Certainement la vogue du journal dut fortement diminuer dans la province au profit des publications locales qui, elles, n'avaient à craindre ni les glaces, ni l'infidélité des courriers, ni la plus ou moins grande rapacité des titulaires de privilèges complètement inconnus des abonnés.

Mais, de cette étude, il nous semble qu'il doit être tiré une conclusion. C'est à tort que l'édition bordelaise de la *Gazette de Leyde* a été si longtemps classée parmi les journaux étrangers où elle est restée ignorée de certains érudits, même des meilleurs. Sa place est auprès des périodiques complètement locaux qu'elle a devancés et dont elle a été l'échelon qui, en enseignant aux imprimeurs leur mise au point, a préparé leur publication.

---

# Martillac aux débuts de la Révolution et au 12 mars 1814

par René FERBOS

---

**M. Daumy, premier commandant de la Garde Nationale  
et capitaine de la Garde Royale.**

Un certain nombre de pièces manuscrites provenant d'archives particulières et ayant trait à la commune de Martillac nous ayant été remises, il nous a paru qu'il pouvait être intéressant d'en extraire ce qui se rapportait aux origines de la garde nationale dans la commune, à son premier chef M. Daumy et, celui-ci ayant alors joué un rôle de quelque importance, à la journée du 12 mars 1814.

. . .

On sait comment, à la nouvelle de la prise de la Bastille, fut formée par les quatre-vingt-dix électeurs des Communes de Bordeaux, l'armée patriotique bordelaise et que les quatre-vingt-dix électeurs reconnurent pour général des troupes patriotiques de la sénéchaussée le Duc de Duras, Emmanuel-Céleste-Augustin de Durfort, pair de France, Maréchal des camps et armées du Roi, gouverneur du Château Royal de Saint-Hubert.

La paroisse de N. D. de Martillac forma un régiment patriotique dont l'effectif approchait de deux cents hommes<sup>1</sup>

1. Ce chiffre peut paraître exagéré puisque, aux dires d'Expilly relatés par Baurein, N.-D. de Martillac avait à la veille de la Révolution moins de cinq cents habitants, mais il convient de remarquer que le quartier de Maujan, qui fournit un gros contingent, était rattaché par Expilly à Canéjan.

et qui comprenait trois compagnies. Chaque compagnie possédait un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, deux sapeurs, plus des sergents et caporaux et... un capitaine à la suite. Le commandement du régiment fut confié à M. Daumy<sup>1</sup>, assisté d'un colonel en second, M. Duchesne de Beaumanoir, d'un major et d'un aide-major.

Un uniforme — et il est douteux que les deux cents patriotes ruraux l'aient revêtu — était prévu et devait comporter : habit bleu, doublure blanche, revers et parements ponceau, avec passe-poil blanc, collet rouge, boutons blancs marqués R. P. (Régiment patriotique) épaulettes blanches avec distinction des grades, veste et culotte blanche, guêtres blanches en été, noires en hiver, fleurs de lis rouges. Deux compagnies devaient être munies de drapeaux. L'un aurait été « tout blanc »<sup>2</sup>; l'autre « portant les trois couleurs : blanc bleu et rouge, dans le blanc un ovale où sont représentées trois mains sortant deux d'un nuage, celle d'en bas d'une gerbe d'épis, toutes les trois unies, tenant ensemble une épée accotée de branches d'olivier et de chêne et soutenant une couronne de France, avec cette devise : Par notre union nous la soutiendrons<sup>3</sup> ». Si ces drapeaux existèrent jamais, ils ne furent pas longtemps au goût du jour.

Nous avons indiqué la composition du régiment de Martillac d'après un état portant la date 1789. Un deuxième état non daté, et qui paraît être de la main de M. Duchesne de Beaumanoir, donne un effectif plus élevé (d'une quarantaine d'hommes) réparti en quatre compagnies : une de grenadiers, une de chasseurs, deux de fusiliers, avec un plus grand nombre de gradés. Il y aurait eu alors deux aides-majors, un trésorier et un adjudant, un chirurgien-major, des

1. Disons une fois pour toutes que le nom du colonel est successivement écrit, tant par lui que par les autres Daumy et d'Aumy, l'omy et d'Omy. Nous l'écrirons suivant les pièces que nous transcrirons en adoptant lorsque les documents manqueront l'orthographe Daumy qui semble prévaloir par la suite.

2. Compagnie de Grenadiers.

3. Ce drapeau aurait été celui de la compagnie dite de Maujan.

tambours, un fifre et deux aumôniers. D'après ce dernier état, M. d'Aumy était domicilié à Bordeaux, rue Rohan, et M. Duchesne de Beaumanoir, rue de l'Observance<sup>1</sup>.

Un règlement pour les jours de revues et assemblées prévoyait, en trente-deux articles, les manquements à la discipline des gardes nationaux de Martillac et les sanctions à intervenir. Le régime était paternel.

Divers procès-verbaux des assemblées du conseil nous ont conservé un témoignage des occupations et même des préoccupations des soldats-citoyens et partant de la commune entière. Nous y trouvons l'écho d'un incident qui passionna les esprits; il s'agissait de savoir si Martillac devait faire partie du Comité de Pessac ou de celui de Castres et l'agitation qui se manifesta prouve que Martillac comptait des hommes d'énergie — ce que nous aurons l'occasion de constater. Ils nous apprennent que MM. d'Aumy et Duchesne de Beaumanoir avaient été députés par leur section de l'armée nationale bordelaise à la Fédération de 1790 à Paris, que l'année suivante le régiment de Martillac fut représenté à la Fédération de Bordeaux par M. Delasvignes, capitaine des grenadiers<sup>2</sup>. Ils nous font savoir enfin que, le 26 juin 1791, les officiers municipaux et les chefs du régiment patriotique avaient prêté et fait prêter individuellement aux compagnies assemblées le serment d'être fidèle à la Nation

1. Ils occupaient tous deux des fonctions dans la garde nationale urbaine : M. Daumy était aide-major au Régiment de Ste-Eulalie et M. Duchesne de Beaumanoir trésorier-quartier-maître au Régiment Patriotique Cavalerie.

2. « Tout volontaire ayant un fusil sera obligé de l'apporter à toute assemblée du régiment et dans le meilleur état possible sous peine à la première fois de 6 sols d'amande... » (art. 18).

Notre jugement est corroboré par l'article 32 : « Sy après tous les articles et d'après les jugements rendus par le conseil du Régiment les parties condamnées refusoient avec obstination de sy conformer, alors l'affaire seroit portée pour y être définitivement jugée pardevant Monseigneur le Duc de Duras notre généralissime (*sic*), ou pardevant le conseil militaire de la sénéchaussée de Guienne tenue tous les premiers mardy de chaque mois à l'hôtel de l'intendance. »

3. Le nom de cet officier écrit tantôt Delasvignes et tantôt Lasvignes, était peut-être de Lasvignes.



et aux ordres que les circonstances et le salut de la Patrie exigèrent de la part des corps administratifs, et, chose piquante, qu'« à cet instant les femmes, demoiselles et filles (sic) ont demandé d'être admises à prêter le même serment civique et qu'elles l'ont prêté avec beaucoup de patriotisme ». Tout cela n'indique pas que la garde nationale de Martillac ait joué un rôle bien important; mais ses chefs sont là qui se réservent pour les heures propices. La Révolution marche à grands pas. Pour le moment, il s'agit de vivre.

. . .

M. Daumy, Pierre, ou Daumy jeune, que nous avons vu porté au commandement de la garde nationale de Martillac par les suffrages de ses concitoyens se verra confirmé dans leur confiance par l'octroi de diverses fonctions en pleine tourmente terroriste. Il la conserve sous l'Empire et c'est ce qui lui permettra de jouer un rôle au 12 mars 1814 en aidant les ennemis de Napoléon à lui porter un coup qui fut gros en conséquences. Nous pourrions devant les faits douter de la sincérité de cet homme alors qu'il faisait si bon accueil à la régénération du peuple français. Peut-être porterions-nous un jugement téméraire et mieux vaut-il dire, quant à sa personne morale, que c'était un homme de son temps.

En 1789, à l'organisation de l'armée patriotique, M. Daumy est âgé de 28 ans. C'était — d'après ce que nous font connaître de son physique les signalements sans originalité de passe-ports — un homme de taille moyenne, 1 m. 70 environ, au visage ovale, aux cheveux châtons, aux yeux bleu-gris. Il ne semble pas qu'il soit marié lorsque commence la Révolution.

En même temps qu'il commandait le régiment de Martillac, il occupait — nous l'avons vu — les fonctions d'aide-major au Régiment Patriotique de Sainte-Eulalie de Bor-

deaux, ayant domicile en ville rue Rohan. Le 12 février 1791, il paiera, du fait de ce domicile, 150 livres pour l'acquit de la Contribution patriotique qu'avait établie le décret du 6 octobre 1789. En juillet et août 1792, il compte à la cavalerie de la garde nationale bordelaise et, par deux fois, la municipalité le taxe pour manquement à son service. Voilà pour les débuts de la Révolution.

La République proclamée, le Roi guillotiné, nous trouvons le « citoyen Daumy, volontaire de la Cavallerie Nationale de Bordeaux ». Cette orthographe abondante est de son brigadier, un sieur Montangon aîné, qui, le 12 mars 1793, le convoque au manège du corps. Cependant il conserve ses propriétés de Martillac et ce doit lui être un grand tracassas que de donner dans deux communes les preuves de civisme sans lesquelles, il n'est pas de sérieux espoir de sauver sa tête. D'autant que l'agitation girondine va être le gros écueil pour beaucoup. Mais M. Daumy est sans doute homme trop habile pour s'y compromettre. Suivons-le à Martillac où il juge probablement plus sage de résider.

En avril 1793, la République habillant ses soldats comme elle le peut, le maire de Martillac, Lillet, invite le citoyen Daumy « à livrer l'habillement uniforme qu'il est connu pour avoir, à peine de deux cents livres d'amende en cas de refus ». Ainsi en a décidé le décret du 23 février 1793 — et, est-il ajouté, « en seront le payement remboursé à ceux qui l'exigeront par le receveur du district et d'après les estimations qui en auront été faites par un expert nommé par la municipalité de l'habillement » (sic).

Le 27 messidor an II, avis du maire au citoyen Daumy jeune que la municipalité de Martillac l'a compris au noml. « des six commissaires vérificateurs nommés conformément à la loi du 15 août 1793 établissant l'emprunt forcé. Le temps passe.

Le 9 thermidor, cependant que l'allien et ses amis accablent Robespierre au sein de la Convention, le Conseil

général de la commune de Martillac, délibérant au sujet d'un arrêté du Comité de Salut Public, qui ordonnait le recensement général des chevaux et juments, et considérant que « pas un citoyen ni a satisfait », désigne deux commissaires pour procéder à l'application de cette mesure et son choix se porte sur les citoyens Daumy et Lasvignes.

Voici la Terreur virtuellement close. M. Daumy va pouvoir, en une sécurité relative, se consacrer à l'exploitation de ses terres. Aussi bien sont-elles d'une certaine importance. Il y est aidé. Le 12 fructidor an II, « maire et officiers municipaux de Martillac certifient qu'il est grand propriétaire dans la commune et, en conséquence, invitent le Comité de Subsistance à Bordeaux de vouloir bien lui faire ivrer un quintal de morue pour ses vendanges ». Le 19 du même mois, nouveau certificat : le citoyen Daumy « est propriétaire sur la commune d'un domaine de cent vingt journaux en vigne et a des vendanges conséquentes à faire cette année ».

Pourtant les temps deviennent matériellement difficiles. L'on craint la famine. Le Conseil général de la commune doit s'assembler, le 24 messidor an III, en séance publique pour « y prendre les mesures et déterminer un mode pour approvisionner la commune des subsistance dont elle a besoin ». Il ne s'agit de rien moins que d'appliquer l'art. 2 de la loi du 30 germinal et les événements du 1<sup>er</sup> prairial ont amplement démontré l'urgence des mesures proposées, c'est pourquoi la municipalité de Martillac, désireuse de « s'entourer des lumières des bons citoyens » adresse au citoyen Domi jeune « sur son bien de campagne, à Martillac », l'invitation d'assister à la séance.

La confiance s'affirme. Le 4 thermidor an III, le procureur de la commune informe le citoyen Domi jeune « cultivateur » qu'il vient de recevoir « une lettre du procureur syndic du district de Bordeaux, en date du deux de ce mois, ensemble un arrêté du représentant du peuple Besson, en



séance à Bordeaux, département de la Gironde, en date du 24 prairial dernier, par lequel arrêté il est nommé procureur de la commune ».

Puis, le calme politique se faisant, rien plus de M. Daumy sauf en brumaire an VII un passe-port qu'il retire de l'administration du Canton de Saint-Médard d'Eyrac, dont, Martillac fait alors partie, et qui lui donne la qualité d'agriculteur. Rien sous l'Empire, si ce n'est qu'en 1812 il se fait délivrer à Bordeaux un nouveau passe-port, celui-ci à destination de Paris. Et là une remarque s'impose : l'Empereur est en Russie; nous sommes à la veille de l'attentat de Malet. Beaucoup s'agitent dans l'ombre, escomptant la fin du grand homme et la curée qui doit la suivre. M. Daumy est des leurs — nous le savons. Peut-être est-ce l'explication du voyage qu'il entreprend et qu'il prolonge car, parti de Bordeaux à la fin de juillet 1812, il ne songe à quitter Paris que le 30 mars 1813.

Maintenant il ne s'écoulera pas un an que nous n'entendions parler de lui. Le 12 mars 1814, il apparaîtra publiquement en ferme soutien du trône des Bourbons.

..

Les pièces que nous avons citées jusqu'à présent sont inédites, à n'en pas douter. Celle qui va suivre a déjà été analysée et publiée par fragments<sup>1</sup>. Mais son importance est telle; elle éclaire d'une si vive lumière la mentalité de l'époque que nous croyons devoir la reproduire *in-extenso*.

C'est évidemment la minute d'une attestation produite auprès du duc d'Angoulême pour lui remémorer — à toutes fins utiles — les services de M. Daumy. Elle semble, d'ailleurs, écrite de la main de celui-ci, dans les papiers duquel elle a été conservée. Elle traîne en longueur, vaut peu par le style, moins encore par l'orthographe; mais, telle qu'elle

1. Revue *Burdigala*, 3<sup>e</sup> année. N° 2, février 1914.



est, elle présente des détails pittoresques dans leur naïveté, et met en relief le rôle de son rédacteur présumé.

Nous transcrivons fidèlement, nous bornant à rétablir quelque peu la ponctuation pour rendre la lecture plus aisée.

Le titre de ce panégyrique — c'est le mot qui convient — est : « Faits exacts et tels qu'ils se sont passés à Marthillac (sic) arrondissement de Bordeaux, dans la journée du 12 mars, relativement à l'arrivée de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Angoulême »..

Et voici la relation :

« Monsieur d'Aumy, commandant de la garde nationale de la dite commune d'après les données qu'il avait de l'arrivée de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Angoulême,

Après avoir réuni tous ses officiers et quelques habitants qui avoient été admis par luy à faire partie de la garde royale qu'il étoit autorisé de lever secrètement par Monsieur Tafard, de Saint Germain se rendit avec eux sur le chemin royal sur le point du jour.

« Aussitôt qu'il feut *cercioré* (sic) de l'heure de l'arrivée de son altesse Royale, voulant faire jouir tous les habitants de cet heureux avènement, il proposa — et ce fut unanimement accepté — que chacun d'eux se renderoit sur le champ dans leurs cartiers respectifs pour en faire prévenir tous les individus et les engager à se rendre chez M. Lasvignes, lieu fixé pour le point de réunion. Le commandant s'étant particulièrement chargé d'aller devers le maire pour l'engager à se joindre aux habitants de la commune et le prier en même temps de faire délivrer le drapeau blanc quy étoit déposé dans l'église.

« Le commandant se rendit en effet chez M. le maire qu'il ne trouva point; mais, s'étant adressé à un de ses fils et luy avoir exposé le motif quy l'avoit engagé à venir chez luy, il ne luy feut pas difficile de concevoir par ses réponses que, quand bien même il eut rencontré le père, il n'auroit

rien obtenu de ce qu'il s'étoit proposé de luy demander, ce quy le détermina de se rendre chez luy où il fit faire à la hatte un drapeau blanc qu'il donna à porter à ses fils et se rendit avec eux au lieu convenu pour la réunion où, étant arrivé, il trouva Monsieur Lasvignes fils quy luy dit : « Monsieur le maire sort d'icy, il n'y a qu'un instant, et il est venu me remettre cette lettre et, après en avoir pris lecture, j'ai veu qu'elle étoit de M. le Sous-Préfet quy me nomme capitaine pour la levée en masse. Je lui ai dyt que j'étais occupé dans cet instant à inviter tous les habitants à se réunir, mais que cette réunion n'avoit d'autre objet que celuy d'aler à la rencontre du Prince et luy offrir, s'il étoit nécessaire, nos bras pour sa défense. Je luy ai ajouté : M. Daumy sera bien fâché de ne pas vous avoir rencontré chez vous, car il vient de s'y rendre pour vous inviter, tant en son nom que celuy de tous les officiers, de vouloir bien vous réunir à nous pour participer à la joy commune et vous prier en même temps de nous faire livrer le drapeau blanc.

« Après ce récit, Monsieur Daumy s'étant mis à la tête des habitants, ayant placé ses fils en avant portant le drapeau déployé, marcha pour se rendre au lieu appelé à la grange pour y atendre le passage du Prince.

« Après avoir atendu avec impassience environ une heure, l'on vit de loin les officiers à cheval précédés de quelques personnes quy anoncèrent que le Prince étoit là et qu'il étoit vêtu de telle et telle manière, montant un cheval gris.

« Quand le prince feut à une centaine de pas, les fils de M. Daumy commendant, fesant floter le Drapeau, un cri unanime et mille fois répété de *Vive les Bourbons! Vive le Roy! Vive Monseigneur le Duc d'Angoulême!* se fit entendre.

« Le Prince avença et, lorsqu'il feut à vingt pas du racemblement, se séparant des seigneurs de sa suite, marcha droit au Drapeau et, là, prenant avec bonté la main de Monsieur Lasvignes père, sous-lieutenant de la ditte compagnie, daigna luy demander : *Est-ce que vous êtes le maire?*

*Je suis bien aise de vous conoitre.* M. Lasvignes luy répondit : *Non, monseigneur.*

« A l'instant Monsieur Daumy, commandant de la ditte garde, dit à son Altesse Royale : *Monseigneur, qu'oy que le maire ne soit pas réuni à nous, cela n'a néanmoins pas empêché vos braves habitants de cette commune de se joindre à moy pour vous lémoigner la joy sy bien sentie que nous avons de vous voir parmy nous. Organe de leurs sentiments, je vous jure sur ce drapeau que nous sommes loul prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la défense de votre personne et le maintien de vos droits.*

« Le Prince deigna alors porter sa main sur le bras de monsieur Daumy en le serrant avec l'expression de la plus grande bonté, il dit : *Et moy je suis jaloux de le conserver. Le sang des français m'est trop précieux et je ferai tout ce qu'y dépendra de moy pour qu'il n'en soit point répandu.*

« Et, tenant toujours le bras de M. Daumy et s'adressant tant à lui qu'aux officiers qu'y entouraient le Drapeau, il ajouta *J'ay un bien sincère plaisir de vous voir, je suis bien aise de vous conoitre.*

« Après le départ du Prince, tous les habitants présents, mus par le commandant et tous les officiers de la garde, arètèrent à l'unanimité de porter le drapeau sur le clocher en témoignage de leur joy et de leur dévouement pour l'auguste famille des Bourbons, ce qui feut fait sur le champ.

« Arrivés à l'église, les fils de M. Daumy et le nommé Pierre Lafargue montèrent les premiers sur le clocher suivis de tous les officiers qu'y firent arborer le drapeau au Ban de la cloche.

« Pendant que l'on sonoit encorre, tous ceux qu'y étoient au-dessus de l'église aperseurent le maire suivant la route qu'y conduit chez luy, le virent tout-à-coup se détourner pour aler vers l'église où il se rendit en effet. Là, s'adressant particulièrement au commandant, (il) luy demenda de quel droit l'on se permetoit de faire soner le tocsin et de faire



arborer un drapeau blanc. « *Voulez-vous susciter une guerre civile et faire incendier la commune? Savez-vous bien que vous comprométez la sureté de tous les habitants? Qui vous dit que cet homme que vous proclamés avec tant d'enthousiasme n'est pas le manequin des anglais et que cette nation perfide ne le met en avant que pour faire entrégorger les françois?* » Alors, s'adressant au nommé Pierre Lafargue qui avoit luy-même attaché le drapeau, (il) luy dit : « *Je vous ordonne d'aler de suite le retirer!* M. Daumy sy opposa et luy dit : « *Je ne souffrirai jamais, quelques efforts que vous fassiez qu'un drapeau qui a été honoré des Regards du Prince et que je viens de faire arborer d'après les vœux de tous les habitants de cette commune, en soit lachement enlevé par votre ordre. Et ne croyés pas en imposer icy par les craintes du re-lourd et des vengences que pourroit exercer sur nous le Tyrand* ».

« Le maire luy répliqua : « *Il est étonant, Monsieur, que vous métiés tant d'obstination à maintenir ce drapeau qui sera, par votre caprice, la cause de la destruction de cette commune. Dautant que je suis bien convaincu que vous êtes icy le seul de votre opinion.* »

« Alors M. Delcruzol, lieutenant de la compagnie chargé par les messieurs Lasvignes père et fils et plusieurs autres habitants de prendre la parole, luy dit : « *Vous vous trompés, Monsieur, je vous déclare tant en mon nom que de tous eux qui sont icy présents, que nous parlavons les centiments de M. Daumy et que, comme luy, nous nous opposons tous à l'enlèvement de ce drapeau* ».

« Le maire voulant répliquer et s'obstiner à doner de nouveaux ordres pour le faire enlever, M. Daumy l'interrompt et luy dit : « *Je méconais votre aulorité, vous n'êtes plus maire. Et de quel droit venés-vous icy troubler la joy publique? Si vous croyés encorre au relourd du Tyrand, vous avés assés fait pour mériter ses bonnes grâces et vous rendre digne de ses faveurs. N'ayant aucune aulorité icy, vous eussiez bien mieux fait de ne pas y paroître* ».



« Le maire voyant qu'il n'avoit personne quy secondat ses projets, fut obligé de se retirer pour atendre un moment plus favorable. La journée du 18 luy pareut convenable pour effectuer son projet. Le canon se fesoit journellement entendre, des bruits que rependoit adroitement des alarmistes que 40.000 hommes arrivoient à Bordeaux et plusieurs autres propos semés adroitement avoient inspiré la crainte parmy quelques timides habitants. Il saisit cette occasion pour faire donner l'ordre au sacristain d'enlever le drapeau le même jour, 18, au soir, sous le prétexte specieu que c'étoit pour calmer les craintes des habitants.

« Monsieur Daumy s'en étant apersu, dès le 19 au matin, et s'étant transporté chez le sacristain, il se convinquit que c'étoit par des ordres émanés du maire qu'il l'avoit enlevé. S'étant de par la suite retiré chez luy, il luy écrivit sur le champ pour luy demander le motif de cet enlèvement, en le priant de luy faire une prompte réponse. Mais celui-cy ne luy en fit point et se contenta de dire au porteur qu'il auroit l'honneur de le voir. Deux jours s'étant écoulés sans qu'il effectua sa promesse, étant bien assuré qu'elle resteroit sans effet, M. Daumy se determina de s'adresser à M. le Compte (sic) de Damas pour obtenir de luy une autorisation pour le faire réarborer. Le premier jour il ne peut parvenir à luy parler. Yétant revenu deux jours après, il luy parla un instant avant qu'il n'entrât au conseil et lui expliqu'a l'objet de sa demande. M. le Compte luy dit qu'il étoit très pressé, étant attendu au Conseil, mais il luy dit d'aler de sa part trouver son secraire et de luy dire de faire une autorisation telle qu'il la demandoit et qu'il la signeroit. M le Secrétaire quy étoit très occupé, se refusa de le faire avant d'avoir préalablement parlé à M. le Compte et ajouta : « M. le Compte ne sortyra qu'a cinq heure et demy du conseil et de là yra diner, ainsy vous ne pouvés le voir que demain ».

« Monsieur Daumy n'ayant point le temps de rester plu-

« sieurs jours en ville, se retyra dans sa commune où, s'étant  
« joint aux officiers de sa compagnie et au charpentier quy  
« l'avoit arboré le 12, il se rendit au soner de l'angelus dans  
« l'église où il feut prendre le drapeau quy avoit été caché  
« dans un coin, et le fit arborer de nouveau sur le clocher d'où  
« il n'a plus été enlevé ».

Ainsi sont contés — et certes les détails n'y manquent pas — les « faits exacts et tels qu'ils se sont passés à Martillac dans la journé du 12 mars ».

La relation est suivie d'une formule d'attestation :

« Nous soussignés ateston sur notre honneur que les faits mentionnés sy dessus sont à la plus axacte vérité.

A Marthillac, ce ...1814 ».

Un renvoi relatif à l'apostrophe que M. Daumy adressait au maire « Je méconnais votre autorité. Vous n'êtes plus maire... » figure en marge. « Cela est d'autant plus vray qu'il n'étoit pas maire — y est-il dit — qu'il a depuis été réintégré dans ses fonctions par M. Lainé, préfet ».

..

Nous avons donc vu M. Daumy sortir de l'ombre où il reste plongé pour nous durant l'Empire, et faire sa rentrée en scène en qualité de Capitaine de la *Garde Royale* organisée par Taffard de St-Germain. De cela la récompense ne tarde pas à arriver sous la forme du brevet du Brassard qui lui est accordé le 30 juillet 1814.

Tout maintenant sera prétexte à apothéoses pour les héros du 12 mars et leurs figurants. Le récit de la fête militaire et religieuse célébrée à Martillac le 28 août 1814 à l'occasion de la Saint-Louis, en est un exemple typique et, pour cette raison, nous en détachons de curieux passages où nous retrouvons M. Daumy au premier plan.

Le 28 août, le commandant des gardes nationales du

canton de La Brède. M. de Conilly, voulant rehausser de sa présence la solennité projetée, se rendait à Martillac. Il y passe en revue les compagnies de la commune. Celle de M. Daumy a la garde du drapeau, « qui était déposé chez lui ayant été fait par ses soins pour remplacer celui qui fut présenté à son Altesse Royale alors de son passage sur le territoire de la commune, portant cette inscription : *Présenté à son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Angoulême par la garde Nationale le douze mars mil-huit-cent-quatorze* ».

M. le Commandant fait aux compagnies assemblées un discours « en allogue (sic) à la solennité de la fête, en leur retraçant le vrai bonheur qu'éprouvent les français par le retour de l'Auguste famille des Bourbons... »

Puis M. Daumy « chargé par monsieur Taffard de St-Germain de faire la remise des brevets pour la décoration du Lis et du Brassard à plusieurs de ceux qui fesaient partie de la garde royale au douze mars, sésit cette occasion pour pour leur faire un discours en-allogue sur les motifs qui les autorisa à porter cette décoration ». Le charpentier Lafargue, que nous avons vu arborer le drapeau blanc au sommet du clocher, reçoit lui-aussi la décoration, il a l'honneur d'une allocution particulière. Infatigable M. Daumy fait renouveler aux chevaliers du Brassard la promesse de fidélité au Roi et à son auguste famille. Nouveau discours du commandant et serment de la garde nationale « aux cris mille fois répété de *Vive le Roi, Vive la famille Royale, vive Louis ledésiré* ».

L'on se rend à l'église. Les fils de M. Daumy se tiennent dans le sanctuaire à côté du drapeau dont leur père demande la bénédiction; il y est procédé sur autorisation de l'archevêque — M. Daumy a pris soin de s'en munir. Après quoi, discours du Curé, un discours « conforme à la dignité apostolique », « La véhémence et l'éloquence » qu'y apporte le pasteur sont telles », il a si vivement retracé à son auditoire les sentiments d'amour dont il était déjà pé-



nétre pour son auguste monarque qu'ils lui ont fait couler des larmes que la reconnaissance doit aux auteurs de notre félicité ». Nouveaux vivats et défilé. Le drapeau est arboré au clocher « aux sons des cloches et de plusieurs décharges de mousqueterie ». Alors de nombreux toasts : au Roi, par le commandant, à la duchesse d'Angoulême, par M. Daumy ; au duc d'Angoulême par M. Lasvignes ; d'autres encore. Galamment M. Daumy souhaite que la duchesse « donne bientôt à la France un gage et un modèle de sa haute vertue ».

Le banquet finit vers quatre heures et la garde nationale se rend militairement à l'église pour les vêpres. On y chante le « *Tédéom* » (sic) et le « *Domine sal-ru-m fac Regem* ». Puis nouveau défilé ; le drapeau du clocher est descendu — ce qui permet au commandant de prendre une fois de plus la parole et d'évoquer le panache du grand Henri — ; le glorieux emblème est déposé dans l'église « comme un monument à jamais mémorable de l'amour et du dévouement que la garde nationale a manifesté à son Altesse Royale monseigneur le duc d'Angoulême dans la journée du douze mars mil-huit-cent-quatorze ».

Tel est le ton du jour. Il est bien connu, des quantités de livres et d'opuscules de circonstance nous l'ont conservé ; mais il est plaisant de rapprocher les cérémonies de 1814 et celles de la Révolution alors que les acteurs sont les mêmes.

. . .

Le 24 mars 1815, le maréchal de camp comte Maxime de Puységur, Inspecteur des gardes nationales de la Gironde, signait pour M. Daumy un brevet provisoire de capitaine de la garde nationale de Martillac. Provisoire n'est pas de trop alors que Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, est installé aux Tuileries. Sans doute la duchesse d'Angoulême est à Bordeaux, elle songe à y résister ; mais la journée du 1<sup>er</sup> avril



où le comte de Puységur essuiera les coups de feu des *volontaires royaux*, termine toutes velléités de lutte. Pendant quelque temps il faudra demeurer tranquille et ne point se targuer trop haut de son attachement et de son amour « aux auteurs de notre félicité ». Cela durera peu; le grand désastre de Waterloo permet de reprendre de l'assurance. Les affiliés à la *Garde Royale* déjà titulaires du Brassard, vont voir leurs noms passer à la postérité grâce au tableau commémoratif que prépare Dejernon. Les Cent jours en avaient vraisemblablement suspendu l'exécution, mais elle avait dû être poussée assez loin auparavant car, le 30 septembre 1815, Dejernon écrit à M. le chevalier Daumy, chef de la garde Royale de Martillac, la curieuse lettre que voici :

« Je touche à la fin du tableau du 12 mars 1814 qui va être imprimé et distribué à chacun des membres qui ont concouru, comme vous, Monsieur, à cette glorieuse journée; mais pour que le travail soit régulier, il est urgent que vous m'envoyez de suite légalement leurs noms, prénoms et qualités militaires à cette époque, avec désignation de ceux qui ont obtenu le Brassard.

« Veuillez, Monsieur, répondre à ma demande et mandez-moi le nombre de tableaux que vous désirez. Ils présentent un grand intérêt, les portraits de LL. AA. RR. y sont, et le pris des premiers frais n'est que de 1 fr. 50... »

Le 7 décembre 1815, le Vte de St-Eugène, « commandant la Cohorte des gardes nationales du canton de La Brède », envoie à M. Daumy le brevet provisoire d'adjudant-major capitaine de la dite cohorte.

Il semble que la satisfaction de se voir qualifier sur les lettres qu'il reçoit de « Chevalier du 12 mars » ou de « Chevalier du Lis et du 12 mars » soit le seul avantage que M. Daumy ait retiré des services rendus à la Restauration. Cependant il demande. En septembre 1815, il s'adresse à « Son Altesse Royale Madame Première de France, duchesse d'Angou-

lême » afin d'obtenir pour deux de ses fils des bourses dans une école militaire. Certes il n'oublie pas de faire valoir ses titres, ses créances, semblerait-il. C'est « l'un des plus fidèle serviteur de la famille Royale qui ose implorer la munificence » de son Altesse,... « d'un dévouement inné (*sic*) pour la famille auguste des Bourbons qu'ateste la décoration du 12 mars dont il s'honore, il eut l'honneur de recevoir à cette époque mémorable Monseigneur le Duc Dangoulême lors que passant dans cette commune il s'avançoit vers la ville de Bordeaux »... Il ne manque pas de rappeler qu'il plaça le drapeau blanc sur le clocher et qu'il l'y fit maintenir « malgré les tentatives des factieux ». L'un de ses fils « se fait gloire d'avoir été son porte-drapeau » et, comme lui, ce fils est chevalier du Brassard. Ce sera « assurer à Sa Majesté deux fidèles sujets »...

Seulement les gens d'un dévouement inné à la famille royale se trouvent alors si nombreux que le Ministère de la Guerre, saisi de la requête, répond deux mois plus tard que « leur grand nombre a mis son Excellence dans la nécessité de ne présenter qu'un seul enfant dans chaque famille ». Présenter n'est pas admettre et nous ignorons si l'un des fils Daumy obtint la bourse convoitée.

Les lis fanés au Soleil de Juillet, le Brassard disparu devant la croix donnée par le roi des Français aux combattants des trois glorieuses, nous trouvons M. le chevalier Daumy nanti d'un emploi à la préfecture de la Gironde.

Le lion populaire sommeille entre deux colères.

# LES INSIGNES D'UN ADJOINT GIRONDIN PENDANT LA REVOLUTION

par M. CHARROL

---

On ne saura jamais combien l'indifférence ou la mauvaise volonté de nos municipalités à l'égard des Musées Archéologiques nous aura été préjudiciable, en laissant disparaître une énorme quantité d'objets qui auraient été autant de souvenirs historiques pour les fastes de notre cité.

La démonstration en est facile par le nombre imposant des pièces qui garnissent notre Musée du Vieux Bordeaux dont les donateurs se sont montrés beaucoup plus avisés que certains de nos édiles. Que serait-ce alors si nous possédions un Musée Municipal bien agencé et dans lequel seraient accueillis avec faveur et respect les reliques (le mot n'est pas trop gros) de nos vieilles familles bordelaises, car il y en a encore, n'en doutez pas, et dans des endroits absolument insoupçonnés.

C'est dans une famille bordelaise de ma connaissance qu'à l'occasion d'une visite, je fus attiré par les deux objets dont je parle, une écharpe et une épée qui ont appartenu à un adjoint de la commune de Vayres au déclin de la Révolution.

L'épée est d'un modèle déjà connu avec sa poignée de cuivre massif, sa coquille en forme de lyre et son pommeau formé d'un casque empanaché. Le type se retrouve dans plusieurs collections. La lame n'était certainement pas destinée à cette poignée car autant celle-ci est robuste autant l'autre est maigre et d'un dessin peu étoffé. Elle est d'ailleurs assez usée certainement par de nombreux fourbisages qui ont rongé les gravures qu'elle porte, cependant avec un peu d'habitude on reconnaît des enroulements gravés contre la

coquille et à la suite, entourée de rinceaux feuillus on lit : Pour la Nation, la Loi... le reste se perd dans l'usure du métal. Des traces de ciselures semblables se devinent sur l'autre face de la lame.

Mais ce qui est infiniment plus curieux parce que plus rare, c'est la belle écharpe de soie qui l'accompagne. Cette écharpe a pour nous un intérêt beaucoup plus grand que l'arme, car elle nous permet de faire une constatation intéressante sur la date de son utilisation.

Elle se compose de trois bandes de taffetas de soie blanc, bleu et rouge de 2 m. 10 de longueur, la largeur est de 0 m. 16 pour les bandes blanches et bleues et de 0 m. 13 pour la rouge, dimensions prises sans compter les ourlets, l'étoffe des 2 premières bandes est semblable, c'est une sorte de tabis, la rouge est une petite diagonale. Les deux bouts de l'écharpe sont bordés d'une frange de soie blanche de 5 cm. de hauteur et un nœud de soie de même couleur réunit les deux côtés à 27 cm. de l'extrémité.

Pour que l'écharpe ne paraisse pas trop large on l'a drapée avec goût en ramenant les trois bandes à une largeur de 15 cm. en laissant la partie blanche un peu plus importante que les autres. La soie est encore très bien conservée et les couleurs d'une belle nuance.

Et maintenant vers quelle date devons-nous placer cet insigne : consultons l'histoire :

Au lendemain de la prise de la Bastille La Fayette sollicita le Roi d'adopter une nouvelle cocarde aux couleurs de la ville de Paris, bleu et rouge qui s'allierait à l'ancienne couleur française distinctive, blanc. Le Roi accepta et quelques jours après le trio de couleurs était à la mode et porté par le public.

« On le met partout, en cocardes, en écharpes etc., » retenons l'aveu car c'est une des dates extrêmes qui nous occupent. Mais aucun règlement n'était intervenu pour arrêter définitivement les dispositions de ces couleurs. Aussi le 24 octobre 1790 un décret adoptait, formellement pour le pavillon national la disposition rouge, blanc et bleu, le rouge près de la hampe.

Enfin le 15 février 1791<sup>1</sup> la Convention Nationale modifiait définitivement le Pavillon et adoptait la disposition bleu, blanc,

1. Et non le 17, comme le dit par erreur M. F. Thomas, dans son travail : *Inauguration à Bordeaux du pavillon national*.



rouge, le rouge « flottant dans les airs » comme on disait alors. Elle supprimait en même temps les autres dispositions.

C'est donc entre 1790 et 1794 qu'il faut placer la confection de notre écharpe, et à notre avis très près de la première date.

J'ai eu peu de renseignements sur le personnage qui a porté ces insignes. Je puis vous dire seulement qu'il s'appelait Bernard Aymeric, qu'il a fait partie pendant plus de dix années de la Municipalité de Vayres et que s'il ne fut pas nommé officiellement maire de cette commune, il en remplit du moins les fonctions à plusieurs reprises.

Dans tous les cas il nous a été particulièrement agréable de présenter à la Société ces deux souvenirs familiaux et vous me permettrez d'évoquer ici le souvenir de leur propriétaire Madame Michel Bassié, petite-fille de Bernard Aymeric, décédée depuis cette présentation.

---

*Le Gérant : M. CHARROL.*

Bordeaux. — Imp. J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue. — 1928.

# NOTE

## sur une Bulle de Pierre d'Aubusson

### Grand Maître des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

---

La bulle qui fait l'objet de cette notice a été ramenée à la surface du sol, il y a de cela une vingtaine d'années, par un cultivateur de la commune de Cours, labourant une pièce de terre qui avait été jadis un cimetière attenant à la chapelle de la Commanderie. Déjà ce terrain avait été fouillé en 1851 par M. Pierron, lors percepteur de Grignols; il avait mis au jour un certain nombre de cercueils de pierre en forme d'auges dans lesquels on avait trouvé, parmi les ossements, des casques en fer, diverses armes et des éperons. Tout cela est depuis longtemps dispersé. Rien plus ne subsiste aujourd'hui de la Commanderie dont on pouvait voir, il y a encore une soixantaine d'années, quelques pans de muraille d'environ trente pieds de haut percés de baies à lancette.

L'on ne sait à peu près rien sur la Commanderie de Cours; les Archives départementales de la Gironde, de même que celles de la Haute-Garonne qui gardent les liasses du Grand Prieuré de Toulouse n'ont, quant à présent, rien livré ou à peu près la concernant.

Le savant auteur des *Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem en Guienne*<sup>1</sup>, M. H. de Marquessac, en a été réduit à

1. *Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem en Guyenne* depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1793, Préceptories, commanderies et autres possessions de l'Ordre actuellement enclavées dans le département de la Gironde par M. le Baron H. de Marquessac. Bordeaux, Vve Justin Dupuy, 1866, in-4.

quelques courtes mentions relevées dans divers actes; c'est ainsi que dans un bail à ferme du 20 mai 1669 apparaît comme fondé de pouvoirs de Jean de Mottet, lors commandeur du Temple de Bordeaux, un frère François de l'Essemanes-Chasteuil-Bonnet, chevalier de St-Jean de Jérusalem, commandeur de Cours, Argentens, Asques, Barbefère et autres membres en dépendant; il était dit loger, pour le moment, dans la maison du Sr d'Arque, rue des Bahutiers à Bordeaux<sup>1</sup>. — Vers 1500, par application de la Réforme de l'Ordre et des nouveaux *Règlements* que Pierre d'Aubusson avait imposés, les Commanderies de Guienne furent réparties en quatre groupes : 1° le groupe de Bordeaux; 2° celui de Roquebrune; 3° celui d'Arcins; 4° celui de Pécorade. Dans cette répartition, Cours devenait une annexe de Roquebrune<sup>2</sup>.

La Commanderie de Cours est encore mentionnée dans des procès-verbaux de visite qui se placent entre 1440 et 1447 et elle apparaît à cette époque, Jean de Lastic étant Grand-Maître, comme régie par un homme d'affaires et son château tenu par un capitaine à la solde de l'Ordre. Même particularité pour les Commanderies du Temple de Bordeaux, d'Arcins, de Roquebrune, et de Benon dont les titulaires devaient se trouver dans Rhodes menacée<sup>3</sup>.

..

M. de Marquessac a décrit ainsi une Bulle de 1193 frappée sous Godefroy de Dognon, grand-maître de France<sup>4</sup> : « ... Le recto porte : *Gaudefridus custos*, avec l'*alpha* et l'*omega*; de plus, la croix à deux branches. Sur le revers on lit : *Hospitalis Jerusalem*, et on voit un chevalier dor-

1. *Ibid.*, p. 242.

2. *Ibid.*, p. 133.

3. *Ibid.*, p. 99.

4. M. de Marquessac doit avoir commis une double erreur : 1° il n'y a jamais eu de *Grand-Maître de France*; 2° en 1193 le Grand-Maître était Godefroy de Duisson et non de Dognon.

« mant du sommeil du juste, exposé sur un catafalque au-  
« dessus duquel pendent des lampes. Les archives du Ca-  
« binet des manuscrits de Paris, d'où vient cette bulle, en  
« possèdent le modèle type, avec cette devise : *Eotipum*  
« *fratrum sigellum* et au-dessus : *His magistri diplomata*  
« *sua fratrum... plumbo signare cepit, bulla vocanere*. Le  
« maître commença par signer les diplômes des chevaliers  
« avec du plomb, et cela s'appela bulle. Cette empreinte  
« de 1193 fut mise par Godefroy au fond de l'acte assurant  
« à l'évêque Valaniensi toutes les dîmes de Margat. (*Plan-*  
*che 47, n° 1.*)<sup>1</sup>

C'est de cette bulle — la seule que M. de Marquessac semble avoir connue — que nous rapprocherons notre bulle de Cours.

..

### I. — Bulle de d'Aubusson.

Elle porte à l'avvers : *Frater. Petrus. Daubusson. Magis-*  
*ter* +, et au revers : *Hospitalis. Iherusalem* +. Diamètre :  
0<sup>m</sup>, 035.

Sur l'avvers : le Grand-Maitre, tête nue, à genoux, mains jointes, au pied d'une croix à deux branches dont la potence vers son tiers inférieur sépare les deux lettres : M. R<sup>2</sup>. Dans cette posture d'orant, de profil, tourné à gauche, le Grand-Maitre qui porte une longue barbe est revêtu du

1. *Ibid.*, p. II et III de l'Introduction.

2. Ce n'est que sous toutes réserves que ces deux lettres pourraient être interprétées : *magistro regente* — ou : *Maria Regina*, la Sainte-Vierge étant avec St Jean la grande patronne des Chevaliers hospitaliers. Lorsque, après un siège de trois mois (du 23 mai au 18 août 1480), la dernière voile des Turcs eût disparu à l'horizon, d'Aubusson à peine remis de ses blessures « ... fut dans l'église de St-Jean rendre grâce au Dieu des armées... et pour laisser des monuments durables de sa reconnaissance et de sa piété, il fit construire trois églises en l'honneur de la Sainte-Vierge et des Saints patrons de l'Ordre ». (V. abbé de Vertot, *Ibid.*, t. III, p. 99). Nous nous arrêterions d'autant plus à cette proposition que les Hospitaliers avaient fait vœu d'humilité, qu'ils étaient tous frères et que M et R prennent ici une place ordinairement tenue par l'*alpha* et l'*omega*; leur signification doit donc avoir un caractère religieux.



long manteau à bec orné de la croix à la hauteur de l'avant-bras gauche.

Sur le revers : un édicule, qui n'est pour nous autre chose que la représentation schématique du Dôme du Temple de Jérusalem, figuré en coupe et flanqué de deux clochetons accôtés, chacun à droite et à gauche, à un édicule plus bas de forme carrée. De la coupole, descend une lampe. Le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est au-dessous, couché dans le Saint-Sépulcre; il est nimbé; une croix est plantée au chevet, derrière sa tête. Du côté opposé, à la hauteur des pieds, est figuré un encensoir, en action, en signe d'un perpétuel honneur. La lampe qui ne doit jamais s'éteindre, les parfums qui ne doivent pas cesser d'embaumer le Saint Lieu symbolisent l'adoration perpétuelle de ce Saint-Sépulcre dont l'Ordre des Hospitaliers avait assumé la protection contre l'Infidèle et dont le Grand-Maître s'intitulait le gardien, *custos*.

C'est ce qui semble avoir échappé à la sagacité de M. de Marquessac qui n'a vu qu'un chevalier couché sur un catafalque — ce qui est du reste sans grande signification — là où nous distinguons très nettement, à son nimbe, le Christ au Sépulcre, ce qui rentre bien dans le cadre de la mission de l'Ordre. Egalement, à bien considérer la médaille, il n'y a qu'une lampe et non deux, M. de Marquessac ayant pris l'encensoir pour une lampe malgré sa position anormale.

A l'avvers de la Bulle de 1193 le dôme du Temple est comme indiqué et réduit à sa plus simple expression; il ne faut rien moins, à la vérité, que le développement qui lui a été donné, par la suite, sur les bulles et sur les sceaux en cire pour permettre de discerner qu'il s'agit bien du Temple de Jérusalem; c'est, sans doute, ce qui avait amené M. de Marquessac à penser à un catafalque. A noter encore que, sur le revers, le Christ couché dans le Sépulcre a la tête à gauche et habillée d'un suaire ou coiffe analogue à



1

2



3



4

5

Cl. M. Chérol.

1. — Avers de la Bulle de d'Aubusson. — Avers de la Bulle de Chancellerie. — 3. Avers des Bulles semblables reproduites par M<sup>r</sup> de Marquessac. — 4. Revers de la Bulle d'Aubusson. — Revers de la Bulle de Chancellerie.



celle dont s'enorgueillit l'abbaye de Cadouin en Périgord.

Pierre d'Aubusson ayant été élu Grand-Maitre en 1476 et étant décédé en 1503, notre Bulle se place donc dans cet intervalle de vingt-sept ans.

Il est probable qu'elle avait été déposée dans le tombeau d'un Commandeur de Cours nommé du temps que d'Aubusson était Grand-Maitre.

De ce dernier nous ne dirons pas grand chose ici, à peine d'excéder l'objet restreint de cette note. Pierre d'Aubusson a trouvé de nombreux biographes, ayant été l'un des plus illustres Grands-Maitres de l'Ordre et l'un des derniers défenseurs de Rhodes dont il éloigna les Turcs après un siège terrible <sup>1</sup>.

Issu d'une des plus anciennes maisons de France, il avait gravi tous les degrés qui devaient l'amener à la Grande-Maitrise et au Cardinalat<sup>2</sup>. Il appartenait à la Langue d'Auvergne dont il avait été Grand-Prieur<sup>3</sup>. Il s'éteignit chargé d'ans et de gloire et l'historien des *Chevaliers hospitaliers de St-Jean de Jérusalem appelés d'abord chevaliers de Rhodes et ensuite chevaliers de Malte*, l'abbé de Vertot, a pu écrire

1. V. abbé de Vertot, *op. cit.* Vie de d'Aubusson, t. III, de la page 31 à 99. — Moreri, *Dict. v<sup>o</sup> Malte*. — Pierre d'Aubusson, *Gd. Maitre de Rhodes* par Boubours, Desclée et Brouwer. Lille 1888.

2. Il n'y a eu que deux Grands-Maitres à porter le chapeau de cardinal P. d'Aubusson et Hugues de Loubens de Verdale (1582).

3. On sait que l'Ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem se composait de huit *Langues* ou *Nations* : 1<sup>o</sup> Provence; 2<sup>o</sup> Auvergne; 3<sup>o</sup> France 4<sup>o</sup> Italie; 5<sup>o</sup> Aragon; 6<sup>o</sup> Allemagne; 7<sup>o</sup> Castille; 8<sup>o</sup> Angleterre, représentées, sur place, à Rhodes, puis à Malte, par leurs chefs appelés : Baillys conventuels ou Piliers. Le chef ou Pilier de la Langue de Provence, qui était la première, parce que Gérard, le Fondateur de l'Ordre, était Provençal, avait la charge de Grand-Commandeur; celui d'Auvergne, de Grand-Maréchal; celui de France, de Grand-Hospitalier; celui d'Italie, d'Amiral; celui d'Aragon, de Grand Conservateur ou Drapier; celui d'Allemagne, de Grand-Bailly; celui de Castille, de Grand-Chancelier. L'Angleterre n'avait plus de dignitaire depuis son schisme; c'était, auparavant, le Turcopolier ou chef de l'Infanterie.

Il y avait en France six grands prieurés : le grand Prieuré de St-Gilles et celui de Toulouse relevaient de la Langue de Provence; les Commanderies de la Guienne et de la Gascogne relevaient du Grand-Prieur de Toulouse; la Langue d'Auvergne n'avait qu'un seul Grand-Prieur, dit d'Auvergne. — De la Langue de France relevaient les Grands-Prieurs de France, d'Aquitaine et de Champagne.



de lui : « ... Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingts  
« ans, Pierre d'Aubusson, un des plus grands capitaines  
« de son siècle, révérend de tous les souverains qui vivaient  
« de son temps, l'amour et les délices de ses chevaliers, le  
« père des pauvres, le sauveur de Rhodes, l'épée et le bou-  
« clier de la chrétienté, et aussi distingué par une piété so-  
« lide, que par sa rare valeur<sup>1</sup>. »

. . .

## II. — Bulle de Chancellerie<sup>2</sup>.

La seconde bulle de plomb que nous reproduisons (V. fig. 2) se différencie grandement des deux précédentes. Avers : BVLLA MAGISTRI ET CONVENTVS ✠ ; au centre : neuf chevaliers, à genoux, tête nue, mains jointes, revêtus du manteau de l'Ordre à bec avec la croix de Malte au devant et au pied d'une croix à double branche, inclinée en arrière, accompagnée de l'*alpha* et de l'*oméga*<sup>3</sup>.

Revers : le Temple de Jérusalem et le Christ au tombeau, tête à droite, comme dans la bulle de d'Aubusson et le sceau de 1356, avec : HOSPITALIS. QIERVSALEM. ✠ en caractères gothiques; l'inscription de l'avvers étant en majuscules romaines, rajeunit incontestablement cette bulle que nous pensons dater du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Elle est du même type que la bulle de 1356 ci-dessus mentionnée, mais où, à l'avvers comme au revers, les lettres sont gothiques, les inscriptions comme les sujets figurés restant les mêmes<sup>4</sup>.

1. Abbé de Vertot, *op. cit.*, t. III, p.159 Edit. Lyon, Pelagaud et Lesne, 1839.

2. Cette seconde bulle, qui nous a été signalée par M. Marcel Cbarrol, fait partie des collections du Musée, du Vieux Bordeaux, auquel elle a été offerte par notre distingué collègue M. Omer Miller.

3. On perçoit, quoique peu distinctement, l'*alpha* vers le pied de la croix, à gauche; l'*oméga* n'apparaît pas, assurément par défaut d'empreinte.

4. M. de Marquessac a, en outre, reproduit dans son ouvrage quelques sceaux en cire, dont un du Grand-Maitre Garin de Montaigu (1221) et un autre du Grand-

En somme, et cela paraît avoir échappé à M. de Marquessac, il y a eu deux types de bulles en plomb et ils ont été employés *simultanément*.

L'un était le sceau du Grand-Maître, le sceau réservé aux actes officiels de souveraineté : diplômes de grands dignitaires, de commandeur, de confirmation, de réception des chevaliers, commissions, actes diplomatiques, etc... Notre sceau de Pierre d'Aubusson, le sceau de 1193, sont de ceux-là. Comme signe distinctif, le Grand-Maître est toujours figuré sur l'avvers ainsi que son nom.

L'autre, est un sceau de *chancellerie* : *Bulla magistri et conventus*, qui paraît d'ailleurs n'avoir jamais été modifié ; c'est notre bulle n° 2, c'est la Bulle de 1356 de M. de Marquessac. Il scellait tous les actes ordinaires : baux, transactions, cessions, règlements de compte, achats, ventes, etc...<sup>1</sup>

Enfin, si les avers de l'un et de l'autre type différaient, le Temple de Jérusalem et le Saint-Sépulcre ont toujours figuré au revers de toutes les bulles, ce dont nous pensons avoir fait la démonstration.

Enfin en ce qui concerne la croix à « double traverse » ou à « double croisillon » qui figure sur les Bulles, nous indiquerons qu'elle avait été particulièrement adoptée par les Chevaliers de St-Jean de Jérusalem qui employaient aussi, au revers de leurs sceaux la croix dite de « *résurrection* ».

La croix à double traverse était devenue comme une estampille de leur ordre et dont ils décoraient même les

Prieur de France (1492), ainsi qu'une pièce de monnaie de d'Aubusson qu'il date de 1522 ayant au revers : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi*. On sait que les Grands-Maitres, souverains, avaient leurs monnaies d'or, d'argent et de cuivre. La Bibliothèque nationale en possède un certain nombre. (V. *ibid.*, p. III, Pl. 46.)

1. M. de Marquessac a reproduit trois fois ce sceau aux neuf chevaliers pour l'avoir relevé au bas de trois actes : 1° acte du 8 mai 1683, p. 190; 2° acte du 2 décembre 1778, réception de Joseph de Gères comme chevalier de justice, p. 108; 3° acte du 7 juillet 1733, réception de chevalier de Joseph Nicolas Leblanc et de Louis Guillaume de Lisse, p. 172.

monuments. Très commune dans les hôpitaux d'Italie, surtout dans les anciens Etats pontificaux, elle se rencontre, quoique bien moins fréquemment en France. On la signale notamment peinte en rouge sur les colonnes, immédiatement au-dessous des chapiteaux, de la grande Salle de l'ancien Hôpital d'Angers, que l'Ordre de Jérusalem occupa et agrandit entre 1200 et 1232<sup>1</sup>. Il est à noter que notre croix à double traverse est à branches inégales en quoi elle se distingue des croix à double traverse « *de consécration* », qui sont à branches égales.

---

Notre seconde Bulle se trouve au bas d'un diplôme manuscrit sur parchemin du Temps du Grand Maître, lors frère don Martin de Redin et donné à Malte le 7 février 1657. Il intéresse un Membre dépendant (Castelnau) de la Commanderie de Roquebrune dont le commandeur était Hannibal Maynier. Les Documents relatifs à nos Commanderies de la Guyenne et en particulier à celle de Roquebrune sont si rares que nous croyons devoir le reproduire *in extenso*

« Frater Don Martinus de Redin Dei gratia sacrae Domus Hospitalis  
« sancti Joannis Hierosolymitani, et Militaris Ordinis Sancti Sepulchri  
« Domini, Magister humilis, pauperumque Gesu Christi custos : Et nos  
« conventus Domus eiusdem. Religioso in Christo nobis charissimo Fratri  
« Joanni de Belhada Thodias, nostrae dictae Domus Venerandae Linguae  
« Provinciae militi, salutem in Domino sempiternam. Ad ea solerti  
« studio aciem mentis nostrae dirigere tenemur, et debemus, quae recu-  
« perationem, et conservationem bonorum, praediorum, possessionum, et

---

7 février 1657.

Frère Don Martin de Redin (2), par la grâce de Dieu, humble maître de la sainte Maison hospitalière de St Jean de Jérusalem, et de l'Ordre militaire du Saint Sépulcre du Seigneur, protecteur des pauvres de Jésus-Christ, et nous, assemblée de la même Maison, à notre pieux et très cher frère en Jésus-Christ, Jean

1. Cf. *Inventaire du Musée d'antiquités St-Jean et Toussaint*. Angers. 1884 p. 11 et s. — *Mém. de la Société des Anliq. de France*. T. XLI. p. 64-78.

(2). Frère Martin de Redin, Prieur de Navarre, de la langue d'Aragon, venait à peine d'être nommé vice-roi de Sicile par le roi d'Espagne en remplacement du duc d'Ossuna, décédé, lorsque le Grand Maître de l'Ordre Jean de Lascaris vint à mourir (14 août 1657.) En dépit des cabales qui s'étaient formées à Malte, Jean de Redin fut élu Grand Maître. Il mourut le 6 février 1660 après avoir courageusement pourvu à la défense de l'île contre les Infidèles.



« jurium Ordinis nostri concernere dignoscuntur. Cum (sicut accepimus  
 « Membrum de Castelnau à Commenda nostra de Rocquebrune Prioratus  
 « nostri Tholosae dependens, à Vicario dicti loci de Castelnau occupatum,  
 « sive à non nullis aliis ab Ordine nostro alienis, et indebitè detentum  
 « reperiatur, in grave animarum suarum detrimentum, ac dicti Ordinis  
 « praeiudicium, nostraeque intersit, ut illud de jure evincatur, seu  
 « aliàs recuperetur. Hinc est, quod confisi de tua industria, fide, probi-  
 « tate, et diligentia, inhaerentes deliberationi praedictae nostrae Vene-  
 « randae Linguae Provinciae, praevio consensu Religiosi in Christo  
 « nobis charissimi fratris Hannibalis Maynier dictae commendae de Roc-  
 « quebrune moderni commendatoris d'///// sub die prima instantis  
 « mensis editae, Membrum huiusmodi de Castelnau, à praedicto Vicario,  
 « seu à quavis alia persona ab Ordine nostro aliena ///// usurpatum,  
 « et occupatum, cum omnibus, et singulis suis praediis, Juribus, fructi-  
 « bus, redditibus, et pertinentiis universis ad ipsum Membrum //////////  
 « ertinentibus, seu spectare, et pertinere debentibus quoquomodo tuis  
 « expensis Recuperandum, habendum, tenendum, possidendum adm'////  
 « //////////andum, augmentandum, et meliorandum in spiritualibus et  
 « temporalibus ; Invicem maturo, et deliberato consilio de nostra certa  
 « scientia ////////// sub omnibus, et singulis reservationibus, obli-  
 « gationibus, conditionibus, et declarationibus inpraecalendata dictae  
 « Venerandae Linguae deliberatione ///// expressis et iuxta il-  
 « lius formam, et non aliter, Tibi fratri Joanni Belhada Thodias pre-  
 « senti, et acceptanti tua vita durante conferimus et cedimus et donamus.  
 « Teque Procuratorem nostrum, nostraeque Religionis ad dictam recu-  
 « perationem huiusmodi membri de Castelnau exequendam cum ampla  
 « potestate facimus, creamus et esse volumus. Committentes tibi circa  
 « curam, recuperationem regimen, et accomodam huiusmodi bonorum

de Belhada Thodias, chevalier de notre dite vénérable Maison de Langue de Pro-  
 vence, salut éternel dans le Seigneur.

Nous sommes tenus et nous devons diriger avec un zèle soigneux, l'acuité de  
 notre esprit vers ce qui est reconnu concerner le recouvrement ou la conserva-  
 tion des biens, immeubles, possessions et droits de notre Ordre. Ayant ainsi ap-  
 pris que « Castelnau » membre dépendant de notre commanderie de Rocquebrune  
 de notre Prieuré de Toulouse, se trouve occupé et indûment retenu par le Vi-  
 caire du lieu dit de Castelnau ou par certaines personnes étrangères à notre Or-  
 dre, au grand détriment de leurs âmes et préjudice de notre dit Ordre, il importe  
 que ce membre soit dépossédé juridiquement ou récupéré d'autre façon. C'est  
 pourquoi, nous fiant en ton habilité, ta fidélité, ta loyauté et ton zèle, adhérant  
 à la décision prise le premier jour du présent mois par notre susdite vénérable  
 Langue de Provence, avec le consentement préalable de notre pieux et très aimé  
 frère en Jésus-Christ Hannibal Maynier, commandeur actuel de notre dite com-  
 manderie de Rocquebrune, à toi frère Jean de Belhada Thodias présent et ac-  
 ceptant, nous attribuons, cédon et donnons ta vie durant ce dit Membre de Cas-  
 telnau (1), usurpé et occupé par le susdit Vicaire ou par n'importe quelle autre  
 personne étrangère à notre ordre, avec tous et chacun de ses immeubles, droits,  
 fruits, revenus et l'universalité de tout ce qui concerne ce Membre même ou qui  
 doit concerner et toucher en quelque manière tes dépenses, pour en rentrer en  
 possession, le garder, tenir, posséder, administrer, augmenter et améliorer au  
 spirituel et au temporel ; cette donation a été décidée après mûres ré-  
 flexions et délibérations, sous toutes et chaque réserves, obligations,  
 conditions et déclarations exprimées dans la délibération susdatée de la  
 susdite vénérable Langue et conformément à la teneur de cette délibéra-  
 tion et non autrement. Et nous te faisons, créons et voulons que tu sois notre  
 procureur et celui de notre Ordre avec pouvoir étendu pour exécuter la dite

(1). Il s'agit de la Commanderie de Castelnau sur Gupie qui dépendait de la  
 Commanderie de Rocquebrune également désignée : Hôpital dans les anciens ac-  
 tes. (V. de Marquessac, *op. cit.*, chap. V pour la Commanderie de Castelnau sur  
 Gupie.)

A noter que le nom du frère pourvu de la Commanderie de Castelnau, de mé-  
 me que celui d'Hannibal Maynier n'ont pas été connus de M. de Marquessac. Ils  
 sont donc à ajouter à la liste des commandeurs de la Guienne.



« defensionem tam in agendo, quam defendendo totaliter vices nostras.  
« Mandantes cuicunque fratri dicti Ordinis nostri primitus requisito, ut  
« te vel procuratorem tuum in possessionem pacificam et quietam dicti  
« membri de Castelnau, eiusque praediorum honorum, jurium, et possessio-  
« num inducat, et inductum conservet, deque fructibus, redditibus, et  
« proventibus eiusdem auctoritate nostra responderi faciat. Amotis ab  
« eodem praefato Vicario, et equibusvis aliis illicitis detentoribus, quos nos  
« tenore praesentium amovemus, et decernimus firmiter amovendos, Alie-  
« natione tamen dicti membri, eiusque praediorum, Jurium, et possessio-  
« num tibi penitus interdicta. Cauto tamen quod subsequuto tuo decessu,  
« praefatum membrum Commendae praedictae de Rocquebrune reincor-  
« poratum remaneat, et esse intelligatur, juxta formam statutorum nos-  
« trorum et non aliter nec alio modo. Praecipientes in virtute sanctae  
« obedientiae universis, et singulis dictae Domus nostrae fratribus, qua-  
« cunque auctoritate, dignitate, officioque fungentibus praesentibus, et  
« futuris ne contra praesentes nostras litteras aliquatenus facere vel  
« venire praesumant, sed eas studeant inviolabiliter observare. In cuius  
« rei testimonium Bulla nostra communis plumbea praesentibus est ap-  
« pensa. Datas Melitae in Conventu nostro die septima Mensis februarii  
« Millesimo sexcentesimo quinquagesimo septimo ab Incarnatione<sup>1</sup>.

Signé :

El Gran Cançiller.

frater Don Juan Ximenez de Vedoya

(Sur le repli :)

Registratam in Cancellaria

frater Petrus Barriga vice-cancellarius.

récupération de ce Membre de Castelnau, te confiant entièrement notre délégation pour ce qui regarde le soin, la récupération, l'administration et la défense de ces biens tant pour attaquer que pour défendre en justice. Ordonnant à chaque frère de notre dit Ordre, préalablement requis, qu'il t'introduise et une fois mis, te maintienne, toi ou ton procureur, en possession pacifique et tranquille du dit membre de Castelnau et de ses immeubles, biens, droits et possessions, et qu'en vertu de notre autorité, qu'il fasse répondre des fruits, revenus et récoltes de ce membre soustraits par ce même susdit Vicaire et par tous les autres détenteurs illégitimes que nous dépossédons par la teneur des présentes et que nous décidons fermement qu'il faut écarter ; cependant l'aliénation de ce dit membre et de ses propriétés, droits et possessions t'étant tout à fait interdite : tu es cependant assuré qu'à ton décès, le susdit membre subsistera réincorporé à la dite Commanderie de Roquebrune et qu'il est entendu que cela aura lieu conformément à nos statuts et non autrement ni d'une autre manière. Ordonnant en vertu de la sainte obéissance, à tous et à chacun des frères présents et à venir de notre dite Maison jouissants d'une autorité, dignité et charge quelconque de ne pas avoir l'audace d'aller à l'encontre ou d'attaquer d'une façon ou d'une autre nos présentes lettres, mais de s'appliquer à les observer inviolablement. En foi de quoi notre bulle ordinaire de plomb a été suspendue aux présentes. Donné à Malte, dans notre assemblée, le septième jour du mois de février, mille six cent cinquante sept de l'Incarnation.

Signé :

Le grand Chancelier

Frère Don Juan Ximenez de Vedoya

(Sur le repli).

Enregistrée à la Chancellerie

Frère Petrus Barriga vice-chancelier.

L'examen du texte de cette Bulle et les termes qui y ont été employés achèvent pensons-nous, de justifier la distinc-

(1). Ce document a été transcrit et traduit par notre aimable collègue M. Pierre Trial que nous remercions de son obligeance. Les lettres en italiques dans le texte latin sont des lettres restituées ou des abréviations.

tion que nous avons établie entre la *Bulle du grand Maître* et la *Bulle* que nous avons qualifiée de *Bulle de Chancellerie* pour la commodité de la désignation.

Il s'agit, en effet, d'une délibération prise en *Assemblée du Convent à Malte*, entérinant une précédente délibération de la *Langue de Provence*, à laquelle il est spécifié que l'on a apposé la *bulle ordinaire* (*bullæ communis*), qui n'est point la *bulle du grand Maître*. Aussi n'est-elle pas revêtue de la signature de ce dernier mais seulement de celle du vice-chancelier pour le grand chancelier.

Alexandre NICOLAI.

## Note sur l'Eglise de Soulac

---

Eglise d'un Prieuré de Bénédictins cité au  $x^e$  siècle<sup>1</sup>, (basilique Notre-Dame de la Fin des Terres), ce monument fut construit aux  $xie$  et  $xii^e$  siècles sur l'emplacement de constructions romaines, basilique ou villa.

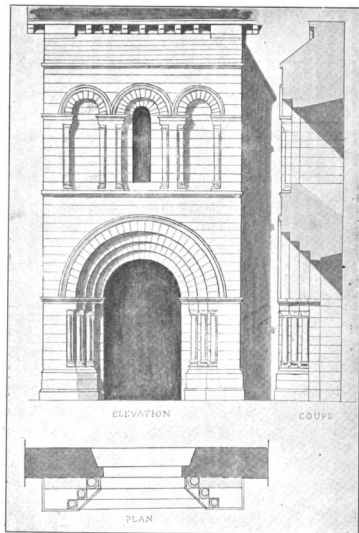
Des matériaux ayant appartenu à ces édifices, colonnes en marbre, furent placées dans la nouvelle construction, sous les arcs formant la décoration du fond de l'abside<sup>2</sup>.

Au  $xiv^e$  siècle, par suite de l'ensablement de cette église, des modifications importantes y furent faites ; une nouvelle porte d'entrée sur la face ouest, fut ouverte, son seuil se trouve à 5 cm. au-dessus du dallage primitif. Une nouvelle abside fut établie sur celle du  $xii^e$  siècle, ainsi qu'un bras de transept sur la face sud ; à l'angle nord-ouest de cette église fut élevé un clocher.

Cette église fut fortifiée, sous les guerres de religion ; les murs furent battus par l'artillerie des Huguenots en 1621, et en 1642 une réparation fut faite à la défense placée devant la petite porte. En 1662, le seigneur de Castets-en-Dorthe, Jean de Favas, protestant, fait travailler tous les habitants des environs à la construction d'un fortin près de l'Eglise ; cet édifice ayant une double voûte, couverte en terrasse.

1. Ce monastère avait de nombreux privilèges accordés par Benoît IX en 1037.

2. Cette partie du  $xie$  siècle peut être comparée à l'entrée ouest de l'église St-Seurin de Bordeaux. Même puissance de mouluration et de sculpture.



Ancienne porte Sud de l'Eglise de Souillac

A. BONTemps





fut renforcé de guérites, meurtrières, fossés et palissades<sup>1</sup>.

Dans les travaux qui ont été faits en 1913-14, nous avons mis à jour l'entrée primitive de l'église, sur la façade sud, une porte détruite en grande partie et dont les restes étaient cachés par un énorme contrefort.

La démolition de ce massif de maçonnerie et les fouilles faites dans la largeur de la travée, nous montrèrent les jambages de l'ancienne baie, et à 1 m. 30 de profondeur, les parties formant le puissant avant-corps décorant cette façade de 1 m. 15 de saillie.

Cette entrée était composée de quatre arcs, dont trois reposant sur des colonnes monolithes, peut-être en marbre, logées dans les angles des piédroits; au-dessus de ces arcs, trois arcatures dont deux aveugles; celle du milieu avec sa croisée, éclairait la nef et correspondait à celle qui existe; le tout terminé par un grand glacis, dégageant les corbeaux supportant la corniche et terminé à droite et à gauche par la tête de deux contreforts (pl. 4).

Le dessin que j'ai préparé de cette restitution et que je vous sou mets, vous indiquera mieux l'ensemble de ce motif.

Les sondages faits à l'intérieur de l'église ont donné les résultats suivants : le premier à 1 m de la façade sud et dans l'axe de l'entrée primitive a indiqué un carrelage en terre cuite à 1 m. 40 de profondeur, niveau correspondant à celui trouvé dans l'absidiole de droite, dallée en pierres dures. A 3 m. 40 de profondeur, le dallage en pierre dure de l'ancienne église du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle.

Cette hauteur, en effet, correspond bien au seuil de la porte romane de la façade sud.

Le second sondage, fait dans la même direction, mais dans l'axe de la nef, nous a donné un résultat différent : le dallage primitif n'a pas été retrouvé, mais des maçonneries, à 6 m. de profondeur. Ces débris, ramenés à la surface, n'ont

1. *Soulac d'après textes et preuves*, par M. B. Saint-Jours, 1914, p. 46 et 48.

pu nous fournir aucune indication, sauf celle de les attribuer aux constructions gallo-romaines.

La nappe d'eau, suivant les saisons, est à une profondeur de 1 m. à 1 m. 30 au-dessous du carrelage actuel; elle est arrivée en avril 1919 à 0 m. 25 au-dessus du dallage des absidioles, entrave éternelle pour mettre à jour le bas de ce vaste édifice.

A. BONTEMPS.

---

# Croix pectorale Mérovingienne

de Montcaret (Dordogne)

---

Cette croix reliquaïre fut découverte, en 1924, au cours des fouilles gallo-romaines de Montcaret<sup>1</sup>, dans la couche remaniée par les sépultures au-dessus des mosaïques gallo-romaines de base, au niveau desquelles se trouvait un premier lit de tombes, du <sup>ve</sup> siècle, de l'époque barbare. Par suite du bouleversement partiel des terres en cet endroit, du <sup>ve</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle environ<sup>2</sup>, il est impossible d'établir une stratigraphie exacte en dehors des premières inhumations barbares, du <sup>ve</sup> siècle déjà mentionnées.

Ce reliquaïre pectoral, cruciforme, de type byzantin, est en bronze, émaillé de bleu avec bavures vertes. Cet émail est semblable à celui qui recouvre certaines céramiques mérovingiennes de même provenance. (Fig. 1 : Dimensions : 0 m. 085, 0 m. 052 : épaisseur : 0 m. 005).

Le Christ qui y figure, se détache en ronde bosse sur les bras d'une croix gravée au trait. Il est vêtu d'une robe longue à plis, sans manches, ou « colobium »<sup>3</sup>, ouverte par devant et laissant apercevoir la tunique sous-jacente décorée, verticalement, de dessins géométriques, du type dit à palmes, motif courant à l'époque mérovingienne et que l'on retrouve

1. En bordure de la petite abside nord de la portion fouillée attenante au lavoir communal.

2. A cette dernière époque (<sup>xvi</sup><sup>e</sup> s.) remonterait probablement le charnier qui occupait en surface cette portion du plan.

3. Martigny, *Dict. des Ant. Chr.* p. 191.



sur les sculptures des chapiteaux et poteries mérovingiennes de Montcaret.

La tête du Christ, penchée sur l'épaule droite, est auréolée d'un nimbe circulaire à rayons cruciformes; la face est encadrée de cheveux retombant sur les épaules et d'une longue barbe; les traits de la figure, sommairement stylisés au burin, n'expriment pas la souffrance.

Les bras horizontaux, cloués à la hauteur des poignets, sont terminés par des mains ouvertes de bénédiction.

Les pieds réunis, mais non superposés, reposent, percés chacun d'un clou, sur un support de forme demi-sphérique avec pointillés représentant la terre, variante du bloc piédestal ou « suppedamentum » des crucifix romans, motif qui resta en usage jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Au-dessus de l'auréole à rayons se détache, en relief, sur les branches d'une croix plus petite, un registre symbolique timbré des quatre clous de la crucifixion disposés entre les branches d'une croix de St-André, gravée dans le cadre d'un rectangle plus petit.

Un peu plus haut, à gauche, le disque du soleil, en relief; à droite, un croissant de lune les pointes tournées à droite: DQ; dans l'espace compris entre ces astres et en dessous du soleil, deux points, en relief, figurent des étoiles.

Cet ensemble est la représentation symbolique du Christ trait d'union entre la terre et le ciel.

Contre les bras de la croix, extérieurement et de chaque côté, deux personnages drapés, en relief, occupent les extrémités. A gauche, la Vierge : figure féminine avec bouche aux commissures tombantes, expression de la douleur. A droite, St Jean. Le mouvement stylisé des deux personnages semble indiquer qu'ils appuient leur menton ou leur joue dans le creux de leur main : c'est le geste de convention, dans l'antiquité, pour manifester la réflexion dans la douleur<sup>1</sup>.

1. Martigny, *déj. cit.*, p. 194.



*Cliché Conil*

**Croix de Montcaret**



Le caractère de ces figures est identique et de même facture que celle des têtes humaines qui décorent le tailloir du chapiteau mérovingien de l'église de Montcaret.

Les bras de la croix qui supporte le Christ sont gravés au trait; la partie supérieure disparaissant derrière la tête nimbée du Sauveur, il n'est pas possible de se rendre compte si le graveur a voulu représenter une croix immissa : † ou en Tau : T.

Sous les bras de la croix courent deux inscriptions buri-nées en lettres grecques. A gauche ΙΧΧ : Jésus-Christ, IHCOPO XPICTOC des textes classiques dont Martigny, Bosio et Borgia donnent les variantes<sup>1</sup>. A droite : NHKA, corruption sans doute euphonique de NIKΑ, la Victoire<sup>2</sup>. L'ensemble de l'inscription donne Jésus-Christ Victoire, ou Jésus-Christ vainqueur. Sur tout le pourtour du reliquaïre court un trait gravé avec pointillé. La branche supérieure de la croix est terminée par une œillère de suspension; la branche inférieure porte la charnière (en partie détruite) du boîtier dorsal (disparu) de fermeture qui protégeait la cavité réservée à l'inclusion des reliques.

Autant que l'on puisse en juger actuellement, toutes les parties plates ou en creux, à l'intérieur et à l'extérieur, étaient recouvertes d'une couche mince d'émail de couleur bleue présentant des zones verdâtres.

Par sa forme et sa décoration, ce reliquaïre est comparable à ceux du trésor de Monza (Milanais) signalés par Martigny d'après les travaux de divers auteurs, et correspond à la description des croix pectorales reliquaïres appelés « eucolpium<sup>3</sup> », dont parle, à la fin du vi<sup>e</sup> siècle, le pape St Grégoire le Grand qui, le premier, fait mention de la forme de croix donnée à ces sortes de reliquaïres. C'est une de ces croix qu'il avait envoyée à la reine Théodelinde avec un frag-

1. Martigny, *déj. cit.*, p. 193, 420.

2. Martigny, *déj. cit.* p. 415.

3. De *εγκολπιζω* qui signifie contenir dans son sein.



ment assez considérable du bois de la vraie croix. Ce petit reliquaire, décrit par le chanoine Frisi<sup>1</sup>, de même type que celui de Montcaret, est conservé à Monza où il sert encore au prévôt de l'antique église de cette ville quand il officie pontificalement.

L'identité de forme et de décoration qui apparente le reliquaire de Montcaret avec les spécimens du trésor de Monza, ressemblance que souligne encore sa conformité de facture et de représentation avec les sujets historiés et les inscriptions des premières croix mérovingiennes des <sup>vi</sup><sup>e</sup> et <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècles, permettrait de le dater de la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> ou du commencement du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle.

Il n'est pas inutile de souligner, ici, au point de vue de l'authenticité et de l'âge attribué à cet objet, l'importance qui s'attache aux conditions de sa découverte. Bien que rencontré à un niveau remanié par les sépultures, il n'en résulte pas moins que ce reliquaire a été trouvé à un niveau où les ossements, très calcifiés, indiquent une haute antiquité. Nous avons pu, en effet, remarquer, à maintes reprises, la différence considérable de poids et d'aspect qui caractérise, du fait de leur calcification avancée, les restes osseux des tombes barbares ou mérovingiennes, des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles, comparativement aux pièces anatomiques plus récentes. Ajoutons encore qu'au sein de cette même couche on a recueilli quelques fragments de « poteries chrétiennes » estampées avec l'α et l'ω, du type dit « de Bordeaux », que j'ai tout lieu de classer du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle ou de la première moitié du <sup>vi</sup><sup>e</sup>, en raison d'autres observations qui m'ont amené, par comparaison, à émettre cette opinion.

Cet ensemble de faits porterait à croire, malgré les remaniements partiels que cette couche à sépultures a subis par endroits, que cette croix est bien probablement de l'époque que nous lui avons assignée. Il est aussi peu probable qu'il puisse s'agir, dans ce cas, pour toutes ces raisons, de quelque

1. *Memorie della Chiesa Monzese*, p. 52

copie d'un type primitif perpétué par l'usage, comme cela se voit parfois pour les objets de cette nature. S'il en est bien ainsi, ce reliquaire représenterait donc une des plus anciennes formes de crucifix connus et peut-être le plus ancien parmi ceux qui ont été décrits dans notre région<sup>1</sup>.

A. CONIL.

---

<sup>1</sup>. L'original restera déposé au Musée de Montcaret où sont conservés les objets provenant des fouilles.

# Les anciennes fontaines bordelaises

(suite<sup>1</sup>)

par Th. RICAUD

---

## LA FONT DE L'OR<sup>2</sup>

### Aperçu d'ordre général

Cette fontaine, placée dans une position avantageuse — à proximité de la rive gauche de la Garonne et d'un carrefour, d'où partiront — dès l'époque de la domination romaine plusieurs grandes voies de communication et qui deviendra rapidement le noyau d'un faubourg extrêmement populeux — ne pouvait qu'être appelée à tenir une place notable dans les annales de la cité.

Ceci d'autant plus, que dès le Moyen-âge elle sera — en dehors de l'aide qu'elle apporte aux citadins, habitant dans

1. Voir : *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. XXXVI, p. 72-86; XXXVII, p. 65-89; XXXVIII, p. 31-41.

2. Afin de fixer le lecteur sur des termes qui seront employés alternativement dans la présente étude : *Font Neuve*, *Puits carré de la grande rue Carpenteyre*, *Fond de l'Or*, *Font de l'Or*, nous ne saurions mieux faire, croyons-nous, que de citer un passage d'un mémoire établi, au cours de l'année 1758, par le sieur Antoine Lucas, maître plombier du roi Louis XV, lequel fut appelé — comme l'on verra en temps voulu — à exécuter ici-même d'importants travaux de fontainerie. Ce praticien s'exprime ainsi :

« Cette source, suivant l'opinion la plus recue, se manifeste à deux endroits.

« L'un sur le port où elle porte le nom de *Fond de l'Or* (entre la porte Neuve de la Monnaie et celle de la Grave).

« L'autre... est dans la Ville... (la maison portant présentement le n° 40 de la rue Carpenteyre en marque l'emplacement).

« Pour en jouir... (dans le premier endroit — sur le quai), on a dû regonfler le liquide dans une espèce de puits carré de sept pieds dix pouces de lon-

ses parages — la constante pourvoyeuse des équipages des navires fréquentant la rade.

Son importance ira sans cesse en s'accroissant, et ce en raison directe de l'augmentation du trafic maritime et local. Les regards de la Jurad seront, dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, presque continuellement tournés vers elle. Comme le lecteur pourra en juger, d'après les lignes qui vont suivre, son histoire fourmille d'épisodes curieux, du reste inédits pour la plupart; elle abonde en exemples de clairvoyance tenace, de dévouements sans bornes.

A tous ces titres elle méritait d'être contée.

. . .

#### **Position et dénomination.**

En l'absence de faits patents ou de documents précis, il devient assez difficile d'établir sur une base invulnérable toute argumentation tendant à la détermination de l'emplacement exact des sources de la Font de l'Or. Il convient en effet de ne pas perdre de vue, que les deux endroits cités ci-dessus (renvoi 2 de la page précédente) n'étaient que le point terminus, de l'un ou de plusieurs de ses rameaux.

Vouloir résoudre d'une façon complète, un problème complexe qui, malgré de nombreuses et sérieuses investigations, est néanmoins demeuré jusqu'ici en suspens, n'est point — hâtons-nous de le dire<sup>1</sup> — dans nos intentions. Notre

gueur sur six pieds quatre pouces de largeur et onze pieds quatre pouces de profondeur... depuis le seuil de la porte jusqu'au fond dudit regard... ».

« Le puits carré de la grande rue Carpenteyre ou Font Neuve... mesure sept pieds de longueur, sur cinq pieds trois pouces de largeur... ».

« L'eau se tient au même niveau dans les deux puits en regard; elle s'élève d'un pied dans les hivers les plus pluvieux... et elle s'abaisse de même dans les étés les plus secs... » Cf. Arch. mun. DD. 29.

La fontaine de l'Or, demeurée sur le quai de la Monnaie jusque dans la moitié du xix<sup>e</sup> siècle, disparut par la suite; mais le « *Puits carré de la grande rue Carpenteyre* » — quoique plus ou moins déformé dans la suite des temps — existe encore à l'heure actuelle. Son eau alimente, paraît-il, l'établissement des bains douches, situé au n<sup>o</sup> 21 du quai de la Monnaie.

1. « Si, contre toute vraisemblance » peut-on lire dans un rapport officiel de 1787 (*Mémoire sur la possibilité d'établir à Bordeaux un plus grand nom-*



but — beaucoup plus modeste — se borne à essayer d'apporter, par quelques idées personnelles, et l'exposé de divers faits nouveaux, une contribution susceptible, croyons-nous, de faire avancer l'état présent de cette question.

. . .

Tout d'abord, l'examen de la déclivité du sol de la partie du terrain délimité de nos jours de la façon suivante : *au couchant*, par une ligne partant des dépendances de l'Hôpital militaire (cote : 16 m. 727 — façade de l'église St-Nicolas) en direction de la porte de la Monnaie, point voisin de l'endroit où venaient jadis se perdre les eaux de la Font de l'Or (cote : 7 m. 218); *au levant*, par une seconde ligne, partant des environs de la caserne Nansouty (cote : 16 m. 415) en direction du même point précité, nous a amené à envisager une hypothèse que nous jugeons très plausible. Il nous semble en effet voir — par la pensée — les eaux de la Font de l'Or, traverser originellement, et peut-être, superficiellement, ces premières graves bordelaises où viendront peu à peu se constituer les plantiers de Gratecap<sup>1</sup>, des Menudas-Belhas<sup>2</sup>, de Barreyre<sup>3</sup>.

*bre de fontaines*, p. 62), « il étoit impossible de reconnaître la source de la Font de l'Or et de rassembler ses eaux avant leur passage sous le faubourg (des Capucins) il faudroit, sans balancer, renoncer à les utiliser... »

Quatre ans plus tard, l'ingénieur Lobjeois fournit le même son de cloche : « Quant à rechercher, si l'eau de la Font de l'Or peut donner plus d'eau... c'est dépenser de l'argent qui seroit bien risqué; car rien n'est plus incertain que de découvrir l'un des principaux rameaux dont sont composées toutes les sources avant de se rassembler pour jaillir hors de terre ». A noter aussi que c'est dans ces termes qu'il faut comprendre la tentative de 1673, dont parle Tillet dans sa *Chronique bordelaise*, p. 10.

En 1842, cette question n'a pas fait un pas (Rapport de M. Johnston, maire, 4 février).

Enfin, le 20 avril 1875, M. Wolff, ingénieur de la Ville, directeur du service des eaux, pouvait écrire à la municipalité d'alors : « Selon toute apparence, le puits de M. Pichard (impasse de ce nom) est ouvert au-dessus d'un grand courant souterrain qui va se perdre dans la Garonne en suivant son cours, laissant échapper, par la source St-Vincent, une minime fraction de son débit. La largeur de ce courant est, comme son tracé, un mystère... ».

1. Environs de la rue Jules-Steege.

2. *Ibid* de l'ancienne place du Marché aux Bœufs (des Capucins). Voir aussi L. Drouyn : *Bordeaux vers 1450*. Plan annexé.

3. Plateau sur lequel s'est constitué le quartier, dit du Sacré-Cœur.

du Sablonat<sup>1</sup>, en attendant d'être absorbées entièrement par la constitution des fortes agglomérations que sont les quartiers de la partie sud de Bordeaux. Nous voyons également ces eaux aidant au rafraîchissement et à la fertilisation des champs de cultures diverses<sup>2</sup> où des vignobles riantes qui dès le temps d'Ausone — voire même antérieurement, au temps où ce poète les chanta si bien — se développaient à l'entour des méandres gracieux de son paisible cours. Et ainsi, nous avons été amené à penser qu'elles pouvaient jouir peut-être — auprès des populations rurales de ce secteur — d'une considération réelle, d'un prestige incontestable, en un mot, assez semblable — toute proportions gardées — à celui que possédaient chez les citadins de Burdigala, d'autres nymphes bien connues : Sirona, Onuava... Divona surtout, d'où son nom ?

Fait digne de remarque<sup>3</sup> : en trois points de ce triangle assez restreint, qui ne mesure pas trois kilomètres carrés, il existe un grand nombre de points d'eau, dont trois, au moins, peuvent être qualifiés de premier ordre<sup>4</sup>.

Deux alimentent les puits, dits de St-Nicolas de Grave<sup>5</sup> et de Gratecap<sup>6</sup>.

1. de St-Nicolas.

2. C'est vraisemblablement dans cette zone que se cultivèrent dès l'abord les légumes consommés dans Burdigala et même dans le Bordeaux médiéval. Le nom même du vieux pont qui franchit le ruisseau du Moulin d'Ars à l'endroit où ce dernier rencontre l'extrémité de la rue de Bègles : *Pont de la Douce*, diminutif de *doucette*, nom local d'une salade la *m che*, si appréciée des Bordelais, semble en être tout au moins une légère indication.

3. V. C. Jullian : *Histoire de Bordeaux*, p. 8-9-12.

4. Les puits à rendement moyen sont légion dans tout de périmètre.

5. Situé presque en bordure de la rue des Sablières. Au cours de l'année 1832, les eaux de ce puits ayant été analysées à deux reprises différentes par une commission où figuraient plusieurs professeurs de la Faculté de Médecine de Paris (qui les reconnurent de bonne qualité) l'édilité songea à les utiliser pour les besoins de la population. Voir : 1° le rapport, imprimé à cette occasion, chez Bossange, libraire du Roi à Paris; 2° document du même genre établi par M. Duffour-Dubergier, maire de Bordeaux, sur la question des eaux d'alimentation (7 fév. 7848).

6. Dans le *Mémoire de 1787*, déjà cité, l'on peut lire à ce sujet p. 63 : « Il y a un puits à 300 toises environ des fossés de ville — vers le sud — au lieu appelé : Gratecap, dont l'eau sert au blanchissage de la cire. Ce puits est très ancien... Ses eaux, dont la surface supérieure se trouvait — le 25 février 1787 — à 13 pieds

Le troisième, le plus important de tous, et situé plus en arrière, se présente sous la forme d'un groupe de sources, s'écoulant vers la Garonne et qui eurent leur heure de notoriété.

S'échappant des flancs de l'éperon argilo-calcaire où se termine l'ancien plantier du Serporat — traversé présentement dans son extrémité sud par les premiers rails<sup>1</sup> de la voie ferrée allant vers Bayonne et les Pyrénées — elles dominant quelque peu, le cours inférieur du ruisseau, dit du Moulin d'Ars<sup>2</sup> et fait face aux lieux dits voisins : la Raze<sup>3</sup>, la Ferrade<sup>4</sup>, Villambits<sup>5</sup>, Centuzean<sup>6</sup>, sans oublier la légendaire lagune du Guît<sup>7</sup>, si chère aux nemrods bordelais du temps passé<sup>8</sup>.

Tout auprès de celles dont l'eau fut si recherchée<sup>9</sup> et au bord du grand « camin » par où nos aïeux passaient, pour se rendre du plantier de Mouille-Morte — près l'abbaye

6 pouces, au-dessous du sol... sont de la meilleure qualité et en si grande abondance, que suivant le témoignage des gens du lieu, elles ne baissent jamais ... quoique très souvent on les puise avec beaucoup de vitesse pour le service du blanchissage ».

1. Abords de la caserne Nansouty.

2. Traversant la rue de Bègles, au pont de la Douce, puis le boulevard Albert I<sup>er</sup>, il côtoie le côté ouest des voies ferrées de la gare St-Jean et mêle finalement ses eaux avec celles de l'estey du moulin de Croix, lequel est placé à peine à 100 mètres de l'ancienne fontaine de l'Or. (Ce détail est à retenir.)

3. Quartier de Bègles, avoisinant le boulevard Albert-I<sup>er</sup>.

4. *Ibid.*

5. Environs de la manufacture d'allumettes. Devenu par corruption : *Birambits*.

6. On écrit aussi St-Ujan.

7. Environs du pont de ce nom.

8. Il s'y chassait une espèce de canards, appelés *guits* (mot gascon), dont la chair était très appréciée.

9. Elles servirent notamment à alimenter sans interruption, l'Hôpital de la Manufacture et plus tard celui dit, des Enfants Trouvés.

Des conduites de terre cuite amenaient l'eau dont la distribution se faisait au moyen de deux fontaines, munies chacune de 3 cannelles et placées dans la cour centrale de cet établissement.

Sur le plan de Bordeaux de 1822 (par Pierrugues), figure autour des sources St-Vincent un établissement dénommé *Glacières*. A l'heure actuelle, au milieu des terrains vagues (extrémité est de la rue de Belgique, voie non classée) cachée par une large plaque de tôle, l'une des sources, dites de St-Vincent de Lodors, continue à sourdre du sol, que reçoit un tuyau de grès de fort calibre, qui semble se diriger vers le terre-plein des voies ferrées de la ligne de Bordeaux-Cette.



Ste-Croix — aux emplacements de la banlieue de cette région : la « Bombe »<sup>1</sup>, la « Pastisseyre »<sup>2</sup>, le « Moura »<sup>3</sup>, etc., une chapelle s'y élèvera dès le haut moyen-âge.

Ce petit sanctuaire établi sous le vocable du disciple de Valère, évêque de Saragosse, sera doté — détail digne de remarque — d'une appellation en l'espèce véritablement significative : St-Vincent-de-Lodors<sup>4</sup>. Il deviendra — pour des raisons assez oubliées et qu'il serait intéressant de mettre en relief — particulièrement fréquenté.

La chapelle St-Vincent, servira notamment, durant plusieurs siècles, de siège immuable à l'antique et importante confrérie des vigneron<sup>5</sup>. Des assemblées périodiques — extrêmement suivies — se tiendront dans ses alentours. Et, comme le présent ne saurait méconnaître le passé, de nombreux tombeaux — dont certains remarquables, paraît-il<sup>6</sup> — se construiront à ses pieds<sup>7</sup>.

1. Emplacements mi-partie dans Bordeaux et dans la commune de Bègles. Consulter à ce sujet la carte de Belleyme.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Il en est question dans la bulle que le pape Alexandre III adressa — en 1173 — à Géraud, doyen, et aux chanoines du chapitre de l'église métropolitaine St-André (Arch. dép. de la Gironde G. 267). Le nouveau dépôt des machines de la C<sup>te</sup> du Midi — 5<sup>e</sup> voie de remisage à gauche en entrant — en occupe l'emplacement. A noter que le sol a été fortement abaissé en cet endroit et que l'on écrit quelquefois, au lieu de *Ladors*, *Lodors*, voire même *Lados*.

Pour détails : v. Mareuse, *Revue historique de Bordeaux*, 1915, p. 297 et suivantes, et L. Drouyn, *Bordeaux vers 1400*, p. 48, 77. Le pont de Ladors, sur le ruisseau d'Ars, formait en 1635 l'une des limites de la paroisse Ste-Croix. L. Drouyn, *Ibid.*, p. 135.

5. Pour statuts de ce groupement, voir Archives dép. de la Gironde, G. 670.

6. Procuration du 28 janvier 1696, document qui atteste certains faits, notamment que dans l'église ci-dessus « il y a un grand tombeau de pierre de taille sur lequel sont escritz ces mots : Icy gist, Pierrz Maillard quand vivoit bourgeois et citoyen de Bourdeaux... qui décéda le 5<sup>e</sup> mars 1609... ». Plus loin on lit aussi « ... il y a un semetièrre dans lequel il y a pareillement de beaux et anciens tombeaux de pierre de taille... ». Arch. dép. de la Gironde, G. 3132.

7. Baurein, s'avancant un peu trop et bien à tort, verra en St-Vincent de Lodors le principal sanctuaire de la paroisse «... auquel celui de St-Nicolas des Gahets est uni... ». *Variétés bordelaises*, édit. Méran, t. 2, p. 279.

A noter qu'un document du 16 avril 1535 : « *Lettres d'indulgences pour les donateurs de l'église St-Nicolas* », dément formellement l'assertion de Baurein, non-acceptée du reste, présentement, par qui que ce soit. Arch. dép. de la Gironde. G. 3132.



Mais, dira-t-on, peut-être, existe-t-il quelques faits susceptibles de corroborer l'opinion ci-dessus exprimée; autrement dit, que les sources de St-Vincent, simple émanation d'une parcelle du réseau hydraulique de cette région, risquent d'avoir un rapport direct avec la Font de l'Or ? Nous nous bornerons à en citer deux, qui sont — sans conteste — d'ordre tout à fait primordial.

1<sup>o</sup> Au cours de l'année 1776, le sieur Jouis, préposé au fonctionnement de la machine élévatoire des eaux de la Font de l'Or<sup>1</sup>, remarqua que celles-ci « se troublaient et s'épaississoient... depuis quelque temps... » dès qu'apparaissaient « la plus petite pluye... », de même «... qu'à la moindre augmentation de la Garone... ».

I a Jurad<sup>2</sup>, inquiète à juste titre d'un état de chose nuisible à la santé des habitants et de tous ceux qui se servaient de ces eaux (les marins notamment en faisaient grand usage) chargea les sieurs Brion, maître fontainier; Bonfin, architecte de la Ville; Paul Larroque, professeur d'hydrographie; Antoine Blanc, lieutenant particulier des eaux et forêts; Joseph Thiac, maître fontainier adjoint, d'essayer d'éclaircir ce mystère.

Convaincus, comme nous le sommes nous-mêmes, que les eaux de la Font de l'Or, venaient d'un endroit assez éloigné du lieu où une faible partie d'entre elles se *ramassaient* : fond du « Puids quarré de la grande rue (arpenteyre », ces messieurs se livrèrent à quelques investigations méthodiques dans toute l'aire, située en arrière du point de chute de cette fontaine.

Leur perspicacité ne fut point déçue. Sans tarder ils s'aperçurent qu'en dehors du trouble passager et caractéristique, résultant de l'envahissement des eaux de la Garonne au moment des crues ou des marées d'équinoxe, le phénomène inquiétant ne se produisait que par intermittences. Il ne correspondait pas toujours aux périodes d'humidité, mais

1. Il sera question du rôle de ce praticien ultérieurement.

par contre il se renouvelait chaque fois que l'on « négligeoit de tenir libre l'égout » qui passait de ce temps-là « au bas de la plate-forme des Capucins<sup>1</sup> », c'est-à-dire dans les fossés de Ville. Ce premier exemple pourrait, à la vérité, suffire pour solutionner la question en suspens.

En voici un autre de non moindre valeur<sup>2</sup>.

Le petit-fils du technicien ci-dessus nommé, occupant sous la Restauration l'emploi de « directeur de la machine hydraulique de la Font de l'Or<sup>3</sup> » s'inquiéta, un certain jour, des conséquences qui, d'après lui, pouvaient résulter du fait de la démolition entrevue du fort Louis, du nivellement des terrains en dépendant et de la construction en ce lieu de nouveaux abattoirs. Ayant étudié de près cette question, il envoya — le 9 mars 1826 — au vicomte du Hamel, maire de Bordeaux, un curieux mémoire — demeuré inédit — qui expose certains faits en tous points conformes à la thèse que nous soutenons. « L'emplacement du fort Louis », est-il mentionné « a dû paraître très convenable sur tous les points de vue; mais la moindre inadvertance de construction, par ignorance des causes, pourroit perdre — par les infiltrations — la source de la Fon de l'Or et conséquemment les seize fontaines qui en dépendent... de même que la majorité des puits de St-Michel et de Ste-Croix, c'est-à-dire mettre à peu près sans eau la moitié de la ville.

« Les eaux dont nous nous occupons » poursuit le même technicien, « coulent du sud-ouest au nord-est de la ville, sur un fond, alternativement d'argile, de terre calcaire et de roc;... des hauteurs de l'alance et environs, elles se rendent à la Fon de l'Or, par plusieurs rameaux, fournissant aux puits de deux paroisses de St-Michel et de Ste-Croix.

1. Rue des Douves. V. *Mémoire de 1787*, déjà cit. p. 62, renvoi 9.

2. Ce document dont nous ignorions l'existence au moment de la présentation de notre travail à la Société a été rencontré par M. Védère attaché aux Archives municipales dans le fonds de l'Abattoir. Nous nous empressons de le remercier de nous l'avoir fait connaître.

3. Inventée par son grand-père. Ce détail sera étudié en son temps.

*Les plus abondants de ces rameaux passent sous les douves, dites des Capucins, et du Fort Louis, et... alimentent, dans leur course, les puits de la Citadelle, de l'Hospice des Aliénés, de l'Hospice des vieillards, du Petit et du Grand Séminaire, etc., etc...*

Toutes ces eaux sont homogènes; la décomposition nous les donne telles; leurs niveaux sont identiques; ils subissent les mêmes variations aux mêmes époques et toujours proportionnellement...

*Chaque maison de ces quartiers a son puits, d'eau excellente; à moins de quelque inconvénient local. Aussi n'a-t-on jamais eu besoin d'y construire des fontaines artificielles, la nature a comblé ces habitants sous cet important rapport ».*

Jouis poursuit : « A l'appui des preuves mathématiques de ce que j'avance, vient se joindre une expérience concluante de mon grand-père. *Dans une fouille, pour la construction d'une maison nouvelle — vers 1756 — on découvrit un rameau considérable; mon aïeul l'ayant appris se transporta sur les lieux, y plongea des corps légers, de très petit volume, qui apparurent bientôt à la Fontaine de l'Or et dans plusieurs puits des susdites paroisses, dans des directions toutes opposées. On ne peut donc avoir aucun doute et sur la direction de la source et sur les services qu'elle rend ».*

Jouis parle également des recherches, déjà citées, de 1787; et ajoute « ... que le grand mal se fesoit sur le point où l'on a placé depuis, le regard le plus près du flanc gauche de la demi-lune du fort Louis ».

Il relate aussi qu'en 1793 on abandonna la précaution « de faire récurer une rigole » se trouvant « dans les douves du fort... pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales et que, dès lors, les eaux devinrent souvent troubles... que le fait se poursuivit jusqu'en 1809 ».

Le rapporteur souligne toutefois, que, depuis le 21 frimaire an XIV (12 décembre 1805), son père ne cessa de solliciter la construction d'un aqueduc — de la porte des Capucins



au ruisseau de la Manufacture et demanda aussi, pour preuve de l'efficacité du remède qu'il proposait, qu'on rejetât momentanément dans la rue St-Charles les eaux de la nouvelle place des Capucins, de St-Julien, et des rues adjacentes. L'expérience fut concluante; les eaux ne se troublaient plus et la municipalité d'alors s'étant déterminée à construire l'aqueduc précité, le mal signalé fut complètement guéri. « Depuis cette époque, écrit encore Jouis, les eaux de la source ont recouvré toutes leurs anciennes qualités qui la firent surnommer : Font de l'Or; elles sont redevenues tout aussi bonnes et tout aussi saines que celles des autres fontaines de la ville; l'analyse le prouve... malgré les cinquante années de préjugés, résultat inévitable des accidents auxquels elles furent sujettes pendant ce long espace de temps<sup>1</sup> ».

Le mémoire de Jouis fut à la vérité l'objet de certaines critiques; mais il convient de noter que son contradicteur, l'ingénieur hydraulique G. J. Durand, se trouvait être précisément l'auteur du projet de construction du nouvel abattoir<sup>2</sup>.

Dans ces conditions des réserves s'imposent, et nous pensons que le problème relatif à la position des sources de la Font de l'Or est suffisamment résolu.

1. Passant à un autre ordre d'idées, Jouis manifeste la crainte que les déblais et remblais à exécuter pour l'établissement de l'abattoir sur les terrains du fort Louis apportent du trouble dans le réseau hydraulique de ce quartier. Ce même praticien souligne aussi que le niveau de la source n'est qu'à 13 pieds du point le plus élevé du terre-plein de la demi-lune... que les infiltrations sont inévitables dans un terrain nouvellement remué et destiné à être perpétuellement abreuvé d'immondices, bien autrement corruptives que les eaux pluviales... ». Le langage de Jouis est la logique même. Son rapport se termine par l'annotation que « la source de la Font de l'Or est la seule dont l'abondance et la proximité puissent faire espérer à la ville de Bordeaux une augmentation de fontaines et un service hydraulique régulier.

Jouis se trompait sur ce point; toutefois ce ne sera qu'un quart de siècle plus tard que les événements lui donneront tort. Pour plus de détails, v. Arch. mun. M. 1.

2. Rapport adressé au Maire le 30 mars 1826. Arch. mun. *Ibid.*



. . .

Quant au débit de cette fontaine il atteignait une moyenne de quarante-cinq pouces fontainiers<sup>1</sup>. Le chiffre de cinquante pouces fut constaté au cours d'un jaugeage effectué le 28 décembre 1757<sup>2</sup>.

Cette quantité était appréciable au temps jadis, eu égard surtout au chiffre de la population et à l'infériorité du rendement de la plupart des autres sources alimentant la Ville où se trouvant dans ses parages immédiats.

1. D'après l'ancienne manière de compter, on entendait par pouce fontainier la quantité d'eau qui s'écoule par un trou rond d'un pouce de diamètre percé dans la paroi d'une cuvette très mince dans laquelle l'expérimentateur maintient le niveau à une ligne environ au-dessus du trou.

A titre indicatif, un pouce d'eau — coulant durant vingt-quatre heures — fournit une quantité de liquide représentée par 19.742 litres 40 centilitres. La Font de l'Or fournissait donc une moyenne de 1.046 mètres cubes par jour. A noter que c'est par suite d'une coquille typographique que le *Mémoire sur la possibilité d'établir à Bordeaux un nombre suffisant de fontaines* (de 1787), indique 15 pouces.

2. A part les sources de Mérignac fournissant 100 pouces d'eau, d'après le jaugeage de 1829. (Voir Richard, Histoire des eaux de consommation à Bordeaux, p. 70 (rapport de l'ingénieur hydraulique Durand, paru en 1829), ou 70 pouces (Mémoire de 1787); de Dublan (quartier de Tivoli-Rivière): 73 pouces de Monjoux à Gradignan : 70 pouces, toutes trois inutilisées par leur position défavorable les autres fontaines n'avaient qu'un rendement très moyen.

Ainsi, celle des Carmes ou d'Artiguemale au village de Tondut, fournissait 34 pouces; celle d'Arlac, qui alimentait les fontaines de St-Projet ne donnait que 15 à 20 pouces (rapport de 1829) et seulement 12 pouces si l'on s'en rapporte au Mémoire de 1787; le débit de celle de Figueyreau atteignait tout juste 7 pouces; celles d'Audège et du Tondut donnaient à peine 5 pouces.

Nos pères étaient, comme l'on voit, faciles à contenter. En fait, il était encore admis en 1835, qu'un pouce fontainier suffisait pour mille habitants, et Paris qui comptait alors 713 000 âmes n'avait à sa disposition que 497 pouces fontainiers.

Comme terme de comparaison, qu'il nous suffise d'indiquer que le jaugeage des sources du Taillan, effectué en 1842 et captées en 1857, décéla 1 190 pouces, c'est-à-dire 95.000 litres d'eau à l'heure, que les sources de Font Bonne et de Cap de Bosc, captées en 1885, augmentèrent de beaucoup cette quantité et qu'enfin la nouvelle utilisation du moulin de Thil, étudiée sous la municipalité Philippart et que vient de réaliser la municipalité Marquet, d'après les plans, dressés par le technicien de haute valeur qu'est M. Hugon, ingénieur en chef de la Ville, ne peuvent que répondre désormais en tous points, à tous les desideratas de la population bordelaise.

## Historique de la Font de l'Or

---

### I

#### Période antérieure à 1683.

Les peuplades primitives qui abordèrent en ce lieu et s'établirent sur l'emplacement de la future métropole du Sud-Ouest usèrent-elles des eaux de la Font de l'Or ou se contentèrent-elles de se pourvoir d'eau aux sources proches qui s'appelleront un jour : fontaines de Tropeyte ou d'Ausone, voire même aux esteys du Peugue et de la Devèze dont le liquide n'était point alors pollué.

Un voile complet règne sur ce sujet.

Sous la domination romaine, Burdigala est devenu un *emp.rium* de premier ordre; un système hydraulique complet règne dans la cité; mais l'eau paraît venir, peut-être des sources de Mérignac et sûrement de celles qui alimentent au bas du domaine de Carbonnieux, à Villenave-d'Ornon, le ruisseau de l'Eau Blanche<sup>1</sup>.

La création des quartiers de Ste-Colombe et de St-Eloy ainsi que la construction de la deuxième enceinte de Bordeaux, au XII<sup>e</sup> siècle, n'inquiéteront nullement le cours des eaux de la Font de l'Or.

Mais la constitution des agglomérations de Puyaudy, de Sent Miqueu, de l'Ome de Papon, de Maucanlhau, autour du tertre de St-Michel vint, ainsi que la construction de monastères, tel que celui des Cordeliers, modifier son aspect primitif.

Là, où il n'y avait jadis que des champs de cultures diverses, va s'élever l'un des quartiers les plus populeux de la cité.

Sous l'accumulation de détritus de toutes sortes, le sol s'exhaussera, les rameaux de la Font de l'Or s'enfouiront; les espaces demeurés libres se raréfieront et finiront par se couvrir d'immeubles qui par leur mode de construction et le genre de population qui s'y installera présenteront de sérieuses lacunes au point de vue de l'hygiène générale.

L'élévation de la troisième enceinte (celle du xiv<sup>e</sup> siècle) et la création de la plate-forme des Capucins constitueront, pour ses eaux, un barrage sérieux (l'on en a déjà vu les conséquences). Toute la partie aval de son cours va devenir *intra muros* et la Font de l'Or va désormais entrer dans une nouvelle phase de son histoire.

Nous avons eu l'occasion d'indiquer que les documents d'archives relatifs aux fontaines de Bordeaux sont rares. La Font de l'Or n'échappe pas à cette remarque.

Les historiens locaux sont à peu près muets à son sujet.

Léo Drouyn, dans son ouvrage si estimé : *Bordeaux vers 1450*, lui consacre tout juste une phrase, laquelle est assez laconique. « Cette fontaine », écrit-il, « était située sur le quai de la Grave, vis-à-vis la Tour de Bayssac<sup>1</sup>... nous n'avons pas de titre constatant son existence au xv<sup>e</sup> siècle.

La Jurade consacra aux fontaines — au cours du siècle suivant — un certain nombre de délibérations, mais pas une seule n'a trait à la Font de l'Or<sup>2</sup>.

Aucune mention n'en est faite dans le *Discours sur l'antiquité de la ville et cité de Bourdeaux*, que le docte Vinet, principal au collège de Guyenne, prononça devant le roi Charles IX au cours de la visite que fit ce monarque, durant l'année 1565.

1. Edifice dénommé aussi tour du Courpet ou de Seguinot.

2. Elles concernent :

a) les fontaines de porte Bouquière (5 juillet 1533) f<sup>o</sup> 24, 3 octobre 1554-27 septembre 1559-23 décembre 1559;

b) celle d'Audège : 1<sup>er</sup> août 1520;

c) *ibid.*, d'Ausone : 29 août 1526.

d) de Tropsyte, 14 juin 1539, etc., etc...

Richard de Pichon n'en dit pas un seul mot dans son curieux *Registre du Clerc de ville de Bordeaux*<sup>1</sup> si abondant cependant en renseignements de toutes sortes relatifs au xvi<sup>e</sup> siècle.

Les chroniqueurs de Lurbe, Darnal et Ponthelier se tiennent aussi eux sur une réserve complète, de même que Claude Perrault dont les *Mémoires*, sur son voyage à Bordeaux, en 1669, contiennent cependant plus d'un détail presque insignifiant.

L'avocat Tillet, dans sa *Chronique* imprimée en 1703, souligne simplement ses qualités<sup>2</sup> et quelques recherches la concernant.

Baurein lui-même, qui fournit dans ses *Variétés bordelaises* d'intéressantes indications concernant d'autres fontaines de la ville — qui fait connaître certains moyens employés au xviii<sup>e</sup> siècle pour fournir l'eau aux habitants d'ici — qui mentionne plusieurs des projets envisagés pour en augmenter la distribution ne dit pas un mot de la Font de l'Or.

Bernadau — suivant son habitude — ne donne dans son *Viographe*, que des renseignements partiels et plus ou moins erronés<sup>3</sup>.

O' Reilly<sup>4</sup>, se cantonne dans un très bref aperçu de l'œu-

1. Voir : tomes XII et XLVI des Arch. hist. de la Gironde.

2. Ce qui est admirable, l'eau de cette fontaine est très légère, toujours fine et claire, quoique l'eau de la rivière la couvre dans tous les pleins mers». Détail relatif à l'année 1673. V. p. 10.

3. « Le nom brillant imposé à cette fontaine », écrit cet auteur en 1845; « vient uniquement de l'abondance de sa source; car, les eaux qui en proviennent sont reconnues pour être les plus mauvaises de celles dont on use à Bordeaux, faute de meilleures », p. 60.

Tel n'était point cependant l'avis du pharmacien chimiste Fauré qui, dans un travail apprécié : *Analyse chimique des eaux du département de la Gironde* (1835), note que l'eau de la Font de l'Or, dont il fournit l'analyse, tout en étant inférieure à celle de Figueyreau, la déclare moins impure que l'eau des fontaines Bouquière, d'Audège et Daurade (p. 80). A cette date, la Font de l'Or alimentait encore les fontaines de la Grave, de la porte Bourgogne, de la place du Palais de l'Ombrière, de la rue de la Bourse, du quai des Chartrons, — vis-à-vis les rues Raze et Borie; enfin celle du marché des Chartrons. *Ibid.*

4. *Histoire de Bordeaux*.



vre — en matière hydraulique — de l'intendant C. de Tourny.

L'ingénieur A. Richard, dans l'opuscule intitulé *Étude et Histoire des eaux de consommation de Bordeaux de 1520 à nos jours*<sup>1</sup>, travail qui n'est à la vérité qu'un plaidoyer en faveur d'un projet d'alimentation complémentaire — dont il était l'auteur — et ce au moyen de l'utilisation des nappes artésiennes des terrains de l'éocène ne fournit aucun fait nouveau concernant la Font de l'Or.

Nos recherches personnelles, sans toutefois atteindre le résultat que nous attendions — car les documents manuscrits rencontrés concernent en majeure partie les <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles — vont permettre de modifier quelque peu cet état de choses... tant pour la Font de l'Or que pour diverses autres sources dont nous aurons à parler également et sur lesquelles les pouvoirs publics jetteront de temps à autre le regard.

Nous croyons toutefois avertir le lecteur que toutes les initiatives dont nous aurons à parler se trouvant intimement liées entre elles et dépendant souvent des vues particulières des personnages ayant charge d'administrer la ville ou la province, nous nous trouverons, par instants, dans l'obligation d'empiéter sur le domaine de quelques autres sources, fournissant également l'eau aux habitants de la cité bordelaise.

Rappelons rapidement quelques faits corrélatifs à notre sujet qui sont du reste susceptibles de mieux faire comprendre la marche des événements : tendance certaine de vouloir améliorer à la fois la triste situation des habitants, sous ce rapport, et essayer de répondre, tant soit peu, aux besoins de la marine.

C'est seulement sous le règne de François I<sup>er</sup> que commence à s'éclaircir le voile épais régnant sur la question

1. Bordeaux. 1877.

de fontainerie. Jusqu'à ce temps-là, les citadins n'ont guère à leur disposition que l'eau des puits publics ou privés se trouvant disséminés un peu dans tous les quartiers<sup>1</sup>. Les marins se ravitaillent comme ils peuvent à la source de Lormont ou à une fontaine, située non loin du Bec d'Am-bès et dont il sera parlé dans un instant.

Pour essayer de remédier à une si fâcheuse situation, la Jurade songe à renouveler l'expérience romaine et à diriger vers la ville l'eau de plusieurs sources voisines.

Pourquoi ne songea-t-elle point à remettre en état la canalisation romaine venant de l'Eau Blanche ? Sans doute se trouva-t-elle en présence de difficultés insurmontables.

Quoiqu'il en soit, nous la voyons traiter, le 20 juillet 1521, avec un certain sieur Josse Cornilhot, maître fontainier de la ville de Rouen.

Celui-ci, s'engagea à « faire venir et affluer en ceste ville de Bourdeaux, troys fontaines à thualx, d'eau douce claire et bonne, gectant » le liquide « par trois thualx et griffons et quatre si faire se peut »...

1<sup>o</sup> à la place de l'église métropolitaine St-André<sup>2</sup>;

2<sup>o</sup> à la place du Mercat<sup>3</sup>;

3<sup>o</sup> à la place du Palais de l'Ombrière<sup>4</sup>;

« Et se nomment » — relate le contrat précité — « les sources... où l'on doyt prendre le cours de l'eau... assavoir est » :

a) la fontaine de Brachet<sup>5</sup>;

b) la fontaine de Maurian<sup>6</sup>;

c) la fontaine du Mirailh<sup>7</sup>;

1. V. L. Dronyn, *Bordeaux vers 1450*. Chap. *ad. hoc*.

2. Un acte préliminaire s'était passé devant M<sup>e</sup> Mathieu, notaire, le 17 juillet de la même année.

3. L'ouvrage devait mesurer 4 pieds de haut.

4. *Ibid.*, 5 pieds.

5. Celui-ci devait avoir 6 pieds de haut.

6. Territoire de la commune de Mérignac.

7. Quartier St-Augustin.

8. Carrefour de ce nom.

Nous passons sur les détails du devis, fort curieux cependant, et nous mentionnerons simplement que pour solder la dépense escomptée la ville mit en vente des vacans. Pour diverses causes, trop longues à énumérer ici, ce projet n'eut point de suite.

A l'époque où nous sommes — début du xvi<sup>e</sup> siècle — les fontaines d'Audège et de « porte Bouqueyre » fonctionnent plus ou moins<sup>1</sup>. Leur insuffisance est notoire. Aussi la Jurade s'inquiète-t-elle (29 août 1526) de celle dite « fontaine de l'estey du Peugue<sup>2</sup>... scituée derrière la rue Poitevine<sup>3</sup> ». La Font de l'Or, réduite à sa plus simple expression (un puits) et ce, depuis la construction de la troisième enceinte de la ville, n'attire, pour l'instant, aucun regard.

L'année 1533 est marquée par plusieurs visites officielles à la fontaine de « porte Bouqueyre<sup>4</sup> »; puis c'est le silence complet, durant une longue période, jusqu'en 1588, moment où le célèbre architecte Louis de Foix fut chargé — par les jurats — de « procéder à la recherche des fontaines »... et de faire exécuter « un modèle de celle de St-Project<sup>5</sup> ».

Une nouvelle tentative d'effort se produisit au cours de l'année 1593. A la date du 16 juillet le sieur Desorgues se met à la disposition de la municipalité « pour amener en ville l'eau de Figueirol<sup>6</sup> ».

Toutes ces initiatives demeurèrent, une fois de plus, sans résultat patent.

Sous le règne de Henri IV, le *statu quo* est à peu près complet.

A signaler cependant la décision prise, le 2 janvier 1610, qu'en attendant la venue du maréchal d'Ornano, des ga-

1. Reg. des délib. de la Jurade, f<sup>o</sup> 3-7-26.

2. Il s'agit de la fontaine dite aussi d'Ausone que nous avons étudiée précédemment.

3. Reg. de la Jurade, f<sup>o</sup> 138.

4. V. notre étude à ce sujet.

5. Ch. Braquehayé, *Les peintres de l'Hôtel de Ville*, p. 272.

6. V. Richard, *op. déjà cité*, p. 14.

ges seraient donnés au sieur Mathieu Romanet pour avoir soin de la fontaine « qu'il avait conduite au Château Trompette » (les eaux provenaient de la Font d'Audège). Il fut également décidé, qu'au cas où il resterait des fonds de livres « ledit Romanet serait employé à conduire les sources de cette fontaine ailleurs<sup>1</sup> ».

Puis voici une nouvelle intervention, émanant d'un marchand flamand, le sieur Conrad Gaussem, bien connu ici comme entrepreneur des dessèchements des marais de la partie nord de la ville. A la date du 25 janvier 1612, il s'adresse à la Jurade, et lui demande des fonds afin de lui permettre de terminer la fontaine du Chapeau Rouge<sup>2</sup> et d'établir la « conduite d'une fontaine appelée de Figueyreau<sup>3</sup>, destinée à mener son eau « en la place des Chartreux... prez la ville de Bourdeaux<sup>4</sup> ».

Conrad Gaussem demandait 12.000 livres pour ce travail. Il rappelle — avec infiniment de raison — combien cette fontaine, placée en un tel lieu « seroit commode et nécessaire » tant pour les habitants de ce faubourg que « pour les maistres de navires et traffiquants audit port et havre de Bourdeaux... *pour l'aisance et commodité de faire leurs ayguades*<sup>5</sup> et rafraichissemens des eaux, n'y ayant » mentionne-t-il... « *en toute la ville de Bourdeaux qu'une seule fontaine... qu'y est à une extrémité de la ville*<sup>6</sup>... fort éloignée du quartier du Chasteau Trompette et Chapeau Rouge... ».

Ce texte — complètement inédit — dépeint comme l'on voit, d'une façon précise, la triste situation d'alors.

L'établissement de ces deux fontaines exigeait la créa-

1. Reg. de la Jurade, f° 5.

2. Il n'existait en ce lieu qu'un puits, dit des fossés du Chapeau-Rouge, placé en face de la rue de Marseille. Le 8 juin 1622, ce dernier fut réparé. Reg. des délib. de la Jurade, f° 285.

3. Les Registres de la Jurade ne font mention de cette fontaine, dite aussi de Saint-Martial, qu'à partir d'une date un peu postérieure à la demande de Conrad Gaussem, 16 septembre 1623, f° 15.

4. Arch. dép. de la Gironde, C. 1242.

5. Ravitaillement en eau potable.

6. Fontaine des « fossés de porte Bouqueyre ».



tion de subsides. Il fallut aussi, suivant la constante coutume, posséder l'autorisation du Parlement, car le troisième pouvoir ne manquait jamais une occasion d'affirmer ses droits, état d'esprit qui fut la cause — en bien des circonstances — d'entraves fâcheuses, voire même d'échecs complets. En l'espèce le mal eut une autre origine. Les officiers du Roi estimèrent que les fonds nécessaires « ne pouvaient en aucune façon estre prins sur les marchants, maistres de navires, ny sur leurs vaisseaux... » d'autant que ces derniers « sont extrêmement chargés de diverses autres « taxes » qui se paient à Sa Majesté... tant pour la comptable... coustume de Bourdeaux, que du convoy ».

Comme d'habitude, les choses traînèrent en longueur. La Jurade mit trois ans pour adresser (4 mars 1615), en haut lieu, une requête tendant à être autorisée à « frapper de droits divers, notamment d'un impôt de trois livres — durant une période de trois années — tout « navire ou barque, tenant au havre de Bourdeaux<sup>1</sup> ». Ces messieurs pensent que « ... les mariniers payeront volontiers ... sans aucune difficulté, attendu que ladite fontaine... seroit propre pour faire leurs ayguades » (ici, un détail extrêmement intéressant qui apparaîtrait pour la première fois) « ... celles-ci se faisant avec beaucoup de peine et de retardement au port de Lormont<sup>2</sup> ou à un autre port appelé Vitescale<sup>3</sup> où ils sont (les matelots) contraintz de mouiller l'ancre pour remplir leurs barriques d'eau de fontaine... laquelle peine et incommodité cesseroit... » si le travail envisagé était exécuté. (L'affaire se borna à une réfection insignifiante<sup>4</sup>.) Comme l'on peut en juger, les équi-

1. Arch. dép. de la Gironde, C. 1242.

2. La source principale de cette localité servit, durant plusieurs siècles, à assurer, à peu près exclusivement, le ravitaillement en eau potable, des navires fréquentant la rade.

3. Entre Bayon et Gauriac, v. la carte de Belleyme.

4. Dans ce même document, Conrad Gaussem parle d'une « petite fontaine qu'il a anivelée... ». Nous pensons qu'il s'agit de cet ouvrage pour le nettoyage duquel furent employés (23 juillet 1629) vingt-deux Maures.

L'eau croupissait dans le réservoir de la fontaine du Chapeau-Rouge... faute de conduit. Reg. des délib. de la Jurade, f° 97.

pages des navires fréquentant la rade se ravitaillaient par des moyens de fortune.

Si les Jurats pensent quelque peu à la Font de l'Or, c'est plutôt dans le but d'améliorer le sort des habitants des quartiers St-Michel et Ste-Croix. A la date du 16 janvier 1613, ils décident «... que les réparations qu'il convenait de faire au « puits de Canteloup » et à la « fontaine neuve de la rue Carpenteyre » ... seroient proclamées et que... le montant en seroit payé « suivant l'habitude » par ceux qui usaient dudit puits et fontaine<sup>1</sup>... »

Un nouveau silence règne jusqu'en 1619, dans les annales du service de distribution d'eau potable.

Au cours de cette année-là le sieur Buchery « architecte du Roy en Guyenne » fut chargé de « faire rechercher des fontaines... situées... dans les Graves... jusqu'à Mérignac<sup>2</sup>... »

Cinq années se passent encore dans le *statu quo* complet. Puis voici réapparaître un personnage déjà connu, le sieur Mathieu Romanet. Il est présentement fontainier de la ville de Limoges et vient, sur la demande des Jurats se livrer à l'examen de la fontaine de « Figueyros », pour conduire ses eaux «... à St-Projet et au Chapeau Rouge. » Ce technicien, est à Bordeaux le 31 janvier 1624. Le duc d'Epéron, gouverneur de la province se trouvait absent. Les jurats lui ayant demandé des instructions, celles-ci se firent attendre. Las d'attendre, Romanet demanda à s'en retourner chez lui avec octroi d'une somme de 300 livres à titre de dédommagement pour les frais divers occasionnés par son voyage et la « conduite de plusieurs ouvriers ». On lui accorda 150 livres<sup>3</sup>.

Le rôle de Romanet n'est point toutefois terminé, car le 13 mars suivant, les Jurats *traitent* avec lui. Moyennant la somme de 20.000 livres, il s'engage à conduire l'eau de Figueyreau.

1. Reg. des délib. de la Jurade, f° 90

2. *Ibid.*, f° 69.

3. *Ibid.*, f° 45.

1° au « Chapeau Rouge »... à « l'endroit de l'ancienne fontaine... au profond de 12 marches... faisant servir le canal de celle-ci, pour l'égout qu'il fera... »;

2° à la « place St-Projet »... « en passant par les environs de la porte St-Germain... en mettant un bassin suffisant pour recevoir l'eau... avec un pié d'estal... en divisant chaque canal en quatre thuyaulx... »

Des « pyramides<sup>1</sup> », des « inscriptions », des « armoiries » devaient aussi être construites, gravées, ou sculptées.

Le 4 mai, rien n'est encore commencé. Romanet se récrie, car il a amené avec lui neuf ouvriers. On lui accorde : «... cinquante livres... en attendant la venue des fonds nécessaires pour exécuter le contrat passé avec lui<sup>2</sup> ».

Ceux-ci se firent bien longtemps attendre, car si nous re-voyons ici Romanet (17 août 1633)<sup>3</sup> c'est pour rétablir simplement le conduit de la fontaine d'Audège à la place du Château Trompette, résultat d'une délibération prise le 14 juillet précédent<sup>4</sup>.

Véritablement ce technicien n'avait point de chance. Aussi, les Jurats n'ayant pu tomber d'accord avec lui, pour cette entreprise, ils lui accordèrent 40 livres pour « dix-sept jours qu'il avait falu qu'il eût mis pour venir, pour y séjourner et pour s'en retourner...<sup>5</sup> »

Des réparations à divers puits et la venue du nommé Jean Jaulin, sieur de Labarre « maistre des grotes et fontaines de Mgr le duc d'Epéron, venu pour examiner les fontaines » qui étaient toutes en très mauvais état, tels sont les seuls faits se rapportant au règne de Louis XIII.

Les troubles de la Fronde, au cours desquels, furent « razés, démolis et comblés » de nombreux puits compliquèrent singu-

1. « Où seroient gravés les noms des Jurats en charge... lesquels noms », est-il mentionné, « ne pourront par la suite estre remplacés ». *Ibid.*

2. Reg. de délib. de la Jurade, f° 45.

3. *Ibid.*, f° 204.

4. *Ibid.*, f° 175.

5. *Ibid.*, f° 204.



lièrement la mauvaise situation persistante. L'application de l'ordonnance du 4 novembre 1655, concernant la réfection des puits mis hors d'usage, durant les guerres civiles, était de première nécessité. Deux bourgeois, choisis dans chaque jurade, devaient s'assurer du montant d'une collecte suffisante pour parer à ces réparations, avec sanction d'une amende de 50 livres à infliger à « chaque refusant compris... » dans ladite taxe<sup>1</sup>.

La mission confiée à ces messieurs rencontra plus d'un obstacle et ce n'est guère que trois ans après que purent commencer les travaux. Les réparations exécutées aux « puits situés vis-à-vis les Carmes et au bout de la rue des Fossés des Tanneurs » datent du 19 juin 1658<sup>2</sup>. Celles faites au puits de la place St-Projet et du carrefour du Mirail sont du 30 juillet 1659<sup>3</sup>. Enfin le puits de St-Julien, demeura en un triste état, jusqu'au 29 août 1662. Celui de la « grande rue Carpenteyre » attendit encore plus longtemps la visite des artisans susceptibles de le réparer.

Nul n'ignore, en effet, que la population de ce quartier était quelque peu difficile à manier.

On y trouvait bien quelques marchands, ou artisans laborieux, établis là, en raison de leurs affaires surtout — des charpentiers de barriques<sup>4</sup> — mais ces braves gens étaient submergés, par une population interlope<sup>5</sup>, prête à tout, qui n'obéissait guère qu'aux lois d'une nature bien spéciale, édictées par le roi des Ribauds, en cours de règne<sup>6</sup>. On sait du reste que c'est à « l'ombre de la flèche » que se fomentèrent d'une façon régulière les divers « mouvements » dont la répression coûta parfois bien cher à la Ville et à ses habitants.

1. *Ibid.*, f° 35.

2. *Ibid.*, f° 144.

3. *Ibid.*, f° 164.

4. Tonneliers. Le nom d'une voie de ce quartier, la rue de la Fusterie, rappelle cette vieille industrie locale.

5. Les « *madures* » d'antan.

6. Si l'on en croit Léo Drouyn, *Bordeaux vers 1450*, seuls les marins — les Anglais surtout — osaient se hasarder dans ces parages.



Entre temps la municipalité — désireuse de remédier à la pénurie d'eau dont on se plaignait, de tous côtés, à juste titre — chargea (21 mai 1664) les deux médecins ordinaires de la Ville ainsi que trois de leurs collègues, « d'aller... vers la Chartreuse... à Caudeyran et autres lieux » afin de « visiter la bonté et la salubrité des fontaines » se trouvant dans ces parages et de « juger celle qui seroit la meilleure pour estre conduite dans la présente ville ».

Quelques jours après, deux membres de cette commission, les médecins Galathea et Tartas, rapportèrent qu'ayant fait « ladite visite ils avoient trouvé que celle de Caudeyran étoit la meilleure et la plus propre à estre conduite... par des canaux de pierre et non de plomb, ni de bois » ajoutent-ils « car l'eau s'y corrompt... »

Les hommes de l'art furent chaudement remerciés..., la Jurade délibéra qu'il « y seroit pourveu ».

Que fit-on dans cet ordre d'idées ? Des rapports, et les édiles continuèrent à délibérer.

Trois mois après les Trènte s'assemblèrent (29 août 1664) afin d'étudier les moyens de trouver les fonds pour pouvoir « faire conduire l'eau de laditte fontaine de Caudeyran située : chemin de Capeyron sur la grande rue du Chapeau Rouge<sup>1</sup> ».

Le résultat est indiqué, sur le Registre des délibérations de la Jurade, par un « blanc ».

Le temps s'écoule, tandis que les rares fontaines de la ville s'obstruent et se tarissent plus ou moins<sup>2</sup>.

Celle de la petite place du Château Trompette ne donne plus une seule goutte d'eau, à la date du 4 décembre 1669<sup>3</sup>.

Cette dernière étoit — comme on l'a vu — alimentée par la Font d'Audège. Aussi, pour parer à l'inconvénient grave d'un manque d'eau, tant pour les soldats constituant

1. Reg. des délib. de la Jurade, f° 23.

2. Le puits de St-Projet, si important par sa situation, est signalé comme étant en ruines. *Ibid.*, f° 164.

3. Reg. des délib. f° 15.

la garnison de la forteresse que pour les personnes autorisées à en prendre en cet endroit les Jurats se décidèrent à « faire nettoyer la fontaine d'Audège et à récurer et à nettoyer les canaux qui en conduisent l'eau à celle de laditte place, en employant les manœuvres nécessaires<sup>1</sup>... »

Le montant de la dépense fut assez important : 2.000 livres environs. Cette somme fut avancée par le sieur Antoine Labadie, bourgeois<sup>2</sup>.

Le départ de l'intendant Claude Pellot<sup>3</sup> qui, suivant l'expression de M. Camille Jullian, fut en tout point le précurseur d'Aubert de Tourny<sup>4</sup>... par la violence de sa politique et par la hardiesse de ses projets<sup>5</sup> va marquer un certain arrêt dans l'amélioration du service des fontaines; mais l'idée de répondre aux réels besoins du port, est lancée. Elle va désormais — malgré de multiples obstacles dressés sur sa route — poursuivre lentement mais sûrement son chemin.

L'intendant d'Aguesseau<sup>6</sup>, successeur de Claude Pellot, ne va pas négliger cette primordiale question. Aussi est-ce, vraisemblablement, sur son intervention et sur son insistance qu'un nouvel effort va se produire au cours des années 1672 et 1673.

La fontaine de Figueyreau est rétablie<sup>7</sup>, et l'édilité songe

1. *Ibid.*

2. Il fut remboursé le 8 février 1670. *Ibid.*, f° 34.

3. Demeura à la tête de l'intendance de Guyenne de 1664 à 1669.

4. *Histoire de Bordeaux*, p. 510.

5. L'intendant Pellot avait proposé à l'assemblée des Cent-Trente la construction d'un quai aux proportions grandioses, embrassant le croissant du port tout entier... ». C. Jullian, *ouv. déjà cité*. Cette proposition mal accueillie n'eut point de suite. Pellot partit bientôt, et l'affaire demeura dans les cartons de l'intendance. Cependant elle fut reprise en partie : construction de quais de chaque côté de la Devèze — entre les portes de Paux et du Palais de l'Ombrière. V. P. Courteault, *La place Royale de Bordeaux*, p. 7 et s.

6. 1669-1676.

7. M. de Ponchat, jurat, rapporte (8 octobre 1672), que le comte de Montégut, lieutenant général de la Basse-Guyenne, a été à la fontaine de Figueyreau avec MM. Vallon, Durribaut, Bechon, jurats, et un maître fontainier et « qu'il avoit été convenu de ramasser les eaux qui s'échappaient et de les remettre dans leur ancien lit ». *Reg. des délib. de la Jurade*, f° 29.

On sait que le travail fut exécuté et qu'une plaque commémorative fut posée à cette occasion. Ce document se trouve au Musée lapidaire.

Pour le texte, v. *Compte rendu de la Commission des Monuments hist. de la Gironde*, C. Jullian, *Hist. de Bordeaux*, p. 510.

maintenant à la Font d'Audège<sup>1</sup>, et à la Font de l'Or.

Pour cette dernière, à la suite d'une délibération prise le 31 mai de cette année-là, les Jurats « comirent le sieur Durribaut », l'un de leurs collègues, « pour faire faire la recherche des sources de la fontaine appelée de l'Or » est-il mentionné dans le procès-verbal de séance et située « près la tour du Courpet<sup>2</sup> » lesquelles « étoient dispersées et casi-perdues... afin d'en faire une fontaine qui serviroit non seulement au public, mais encore *aux équipages des vaisseaux qui étoient obligés d'aborder à Lormont pour se pourvoir de l'eau nécessaire*<sup>3</sup>... » à leur voyage.

Nous voici désormais en présence d'un texte clair et précis et qui à divers titres mérite un instant d'attention.

Tout d'abord, le document précité relate la dispersion et la perte, tout au moins partielle, des eaux de cette fontaine. Pouvait-il en être autrement ?

Si l'on jette un coup d'œil sur la partie du sol où s'étalaient jadis les rameaux de la Font de l'Or, l'on s'aperçoit vite des changements profonds advenus dans ce rayon, depuis le temps où s'apercevait une végétation luxuriante.

Le tableau se présente étrangement différent. Sous l'apport de détritits et matériaux de toutes sortes, le sol s'est considérablement exhaussé; le rempart du xiv<sup>e</sup> siècle constitue une première atteinte au libre cours des eaux de cette

1. Des travaux y furent exécutés en décembre 1673. L'argent manquant, suivant l'habitude, l'on donna « à fief nouveau la place jointe ». Reg. des délib. de la Jurade, f<sup>o</sup> 31.

2. Tillet, dans sa chronique, mentionne que cet édifice se trouve situé « vis-à-vis la tour de Seguinot... joignant la place où l'on vend les bois appelez radeaux, et les pierres de meules de moulin », p. 10.

3. Détail dont il a déjà été fait mention lors de la requête de l'entrepreneur flamand Conrad Gaussem.

A noter aussi que Tillet, rapporte qu'il fut question dans cette même réunion d'établir un quai — près la porte des Salinières — pour l'utilité publique et pour la décoration de la Ville.

Le même auteur, dont la Chronique fut imprimée en 1703, signale son exécution.

Pour de plus amples détails, v. l'article de M. P. Courteault, *Notes sur l'arrière-port de Bordeaux*. — *Revue historique de Bordeaux*. 1920, p. 37 et s.



fontaine. Les constructions qui s'élèvent dans toute sa partie aval lui portent un préjudice considérable.

Ici — dans l'intérieur des locaux sombres, mal construits et non aérés, surchargés d'êtres humains, dans la plupart des cas, malpropres et cohabitant avec divers genres d'animaux domestiques — pas le moindre conduit clos pour l'évacuation des eaux ménagères.

Là — au dehors — dans les ruelles avoisinantes, s'il se rencontre quelques rares aqueducs — d'ordinaire plus ou moins obstrués — ceux-ci sont en tout cas, et ce à l'état permanent, des cloaques infects laissant échapper par endroits des liquides imprégnés de matières plus ou moins nocives.

Celles-ci, traversant peu à peu le sol, atteignent fatalement par endroit les anciens canaux naturels drainant les eaux de la Font de l'Or, vers la « fontaine neuve » d'abord et ensuite vers le point final où elles se déversent dans la Garonne.

Le premier point à régler était donc de rechercher les rameaux dispersés et enfouis de la Font de l'Or et d'essayer ensuite d'épurer ses eaux, pour les rendre, en un mot, propres au nouveau service qu'on allait exiger d'elles.

L'expérience tentée demeura, à vrai dire, sans résultat positif et c'est vraisemblablement à ce moment-là que fut creusé et construit le « puits carré de la grande rue Carpenteyre » sorte de point de concentration d'une faible partie des eaux de la Font de l'Or, qui fut sans tarder, fréquenté — malgré sa situation assez peu avantageuse, à l'extrémité amont du port — par de nombreux équipages.

Des faits nouveaux, d'ordre économique, vont cependant se produire, mettant les pouvoirs publics dans l'obligation de tenter de nouveaux efforts surtout du côté des services de distribution d'eau potable dans la région du port.

Le *statu quo* qui, dans le commerce extérieur bordelais, régnait depuis le xiv<sup>e</sup> siècle, se modifie chaque jour.

L'envoi des vins et des denrées du haut pays, vers l'Angleterre et les pays du Nord, se fait toujours d'une façon



régulière; mais, un nouveau débouché vient de s'ouvrir à l'activité du négoce de la place.

Bordeaux, jette les yeux vers l'Amérique; ses négociants se hasardent depuis quelque temps et cela, de plus en plus, dans « les sillages tracés par les caravelles de Christophe Colomb<sup>1</sup> ».

Des nécessités nouvelles et impérieuses en résultent, car le nombre des vaisseaux fréquentant la rade augmente de jour en jour.

D'autre part, l'habile politique de Colbert qui, au point de vue maritime, avait donné un essor considérable aux ports de commerce de Marseille et de Dunkerque, qui avait permis l'agrandissement du port de guerre de Brest et la création de toutes pièces, de celui de Rochefort, pouvait-elle, malgré le traitement terrible infligé par Louis XIV aux Bordelais, au lendemain de la révolte de 1675, demeurer sans effet sur celui de la ville ?

Le grand ministre n'avait-il pas, au point de vue économique, des idées bien arrêtées, concernant la capitale du Sud-Ouest<sup>2</sup> ? L'envoi de son fils Seignelay en mission spéciale ici, n'en est-il point une preuve suffisante<sup>3</sup> ?

En fait, le programme commercial de Colbert, qu'expose admirablement M. Camille Jullian était vaste<sup>4</sup>.

L'application intelligente et soutenue de trois points qui le résument :

a) dignité des vins<sup>5</sup>;

1. A. Nicolai, Discours d'ouverture du cours d'Economie politique, fondée par la Chambre de Commerce de Bordeaux, 18 janvier 1928.

2. Le seul point dont il y ait lieu de s'occuper ici.

3. Les mémoires du temps rapportent que ce personnage revint émerveillé.

4. V. *Histoire de Bordeaux*, p. 507-509.

5. Il fallait que le pays bordelais produisît et vendît le maximum de vins possible... Colbert voulait aussi que leur transport s'effectuât dans une large mesure par des bâtiments français. D'ordinaire, le trafic était aux mains des étrangers qui, venant chercher ici les marchandises qui leur convenaient, apportaient :

a) les Anglais : du charbon de terre, de l'étain, du plomb, des harengs et du bœuf salé;

b) les Hollandais : des mâts de navire, du cuivre et du goudron.

b) construction de navires<sup>1</sup>;

c) armement pour les colonies<sup>2</sup>;

suffisaient à assurer la fortune de la place. Chacun le vit bien du reste — mais le fait se produisit un siècle plus tard — lorsque des circonstances favorables s'étant produites; lorsque, d'autre part, l'audace ayant fait place à l'esprit de routine, voire même à une certaine torpeur, le pavillon bordelais — prenant une extension inconnue jusqu'alors — se met à flotter sur la plupart des mers du monde et que ses laborieux armateurs, les Aquart, les Baour, les Bégouin, les Bonnafé, les Cabarrus, les Changeur, les Dubergier, les Gradis, les Journu, les Nairac, les Raba, les Ravezies et tant d'autres encore en reçurent une large et complète récompense.

Mais n'anticipons pas.

S'il devenait absolument nécessaire de créer des postes d'atterrissage convenables, pour le stationnement — même passager — des marchandises destinées à l'exportation ou pour celles venues d'outre-mer, il convenait au moins d'assurer, et ce d'une façon pratique et régulière, le ravitaillement — en eau potable — des équipages des navires de plus en plus nombreux venant jeter l'ancre dans notre port.

Ce sera l'œuvre de demain, et la Font de l'Or ne va pas manquer d'y avoir une très large part.

c) les Suédois et Danois : des pelleteries, des suifs, du chanvre, des cuirs et des bois de construction.

En 1672, sur 2145 navires fréquentant le port, 107 seulement sont bordelais.

1. Les chantiers de construction ne prirent de l'extension qu'un peu plus tard.

2. En 1682 — après vingt ans d'efforts — on ne put faire partir de Bordeaux, pour les îles d'Amérique qu'une vingtaine de navires qui apportèrent deux mille tonnes de sucre. La même année Bordeaux ne possédait que 233 navires, soit un peu moins du tiers de ceux venant de l'étranger.

## II

### De la mort de Colbert à la venue de l'architecte Jacques Gabriel

Les travaux précédemment indiqués, et entrepris dans le but de retrouver les sources de cette fontaine, donnèrent-ils un résultat nettement positif ?

Bernadau, agissant comme d'habitude à la légère, croit pouvoir être affirmatif : « Entre les limites du quai de la Grave, fut établie — en 1673 — la fontaine appelée de l'Or...<sup>1</sup> »

En réalité, l'on dut se borner à mettre en état la « *Font-neuve*<sup>2</sup> », ouvrage qui apparaîtra désormais sous la dénomination de « *Puids quarré de la grande rue Carpenteyre* ». Celui-ci deviendra, dans quelques années, un véritable réservoir, pour les eaux de la fontaine de l'Or<sup>3</sup>, laquelle sera construite, à 50 mètres environ — en allant vers la Garonne — du précédent ouvrage.

Notre opinion se trouve basée, sur les indices suivants :

1<sup>o</sup> Mutisme de Tillet qui, dans sa *Chronique bordelaise*, n'a pas craint de consigner plusieurs détails concernant les réparations exécutées — l'année précédente — à la fontaine de Figueyreau<sup>4</sup>;

2<sup>o</sup> Aucune mention n'est faite de l'utilisation de la Font de l'Or, dans la délibération que prit l'assemblée des « Cent trente bourgeois de la Ville », en date du 8 juin 1684, et rela-

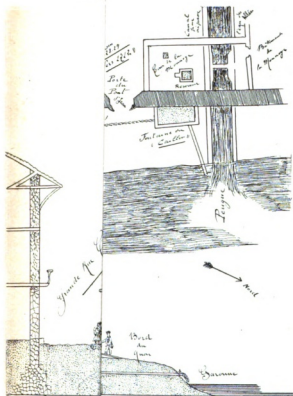
1. ... près de laquelle se voit une machine hydraulique qui sert à élever une eau de source... pour alimenter les fontaines placées en plusieurs points du port ;. (*Viographe*, p. 60 (paru en 1845).

2. Grande rue Carpenteyre.

3. Cale de l'Or (Quaide la Monnaie actuel). Cet ouvrage consista, dès l'abord, en « une tour ronde en pierre » autrement dit : une « chapelle » avec une « huisse pour entrer dedans » et « ung esvent » pour « esventer l'eau quand besoing sera... »

4. *Chronique bordelaise*, p. 5.

Société







tive précisément à la question des eaux de consommation<sup>1</sup>.

3° L'incertitude des Jurats règne encore en 1688. Elle permet, à divers personnages, de présenter des mémoires des plus intéressants touchant l'amenée des eaux de la fontaine d'Arlac<sup>2</sup> :

a) *devis Ferry*;

b) *devis Larochelle*<sup>3</sup>;

L'auteur déclare avoir exécuté d'importants travaux de fontainerie, « tant en Provence, en Italie... qu'en autres pays estrangers — et à Toulon, à Marseille... où il a « fait de fort belles conduites et réparé les anciens aqueducs faits par les Romains ». Il compte opérer suivant les mêmes principes<sup>4</sup>.

c) *mémoire Anceau*;

(se qualifiait : portier à la Teste noire, demeurant rue Jehan Painmolet, proche la Grève à Paris. Le devis se mon-

1. De la visite faite, «... il résulte que des trois anciennes fontaines de la Ville qui couloient dans les fossés de la rue Bouquière, il n'y en a qu'une qui puisse estre de quelque utilité au public et une autre construite depuis quelques années, par ordre de Sa Majesté, auprès du Chasteau Trompette... dont l'eau (de la Font d'Audège) se trouve avoir pris une mauvaise qualité, par suite de la proximité d'une tannerie qui est auprès du lieu où elle coule.. et de laquelle on ne peut tirer, qu'un faible secours... »

« Les jurats et habitants auoient projeté d'en faire conduire celle de deux sources de bonne qualité » et pour ce « aliéner les emplacements lui appartenant, situés sur les fossés de rue Bouquière... » C. 1242.

2. L'auteur pensait, qu'elle pourrait remplir seize barriques en trois quarts d'heure... contenant chacune sept pieds cubes... » à deux cents toises se trouve une autre petite source » — écrit-il — « que nous appellerons : *la Petite Puselle*, et fournissant une barrique d'eau » durant le même espace de temps.

3. Nous verrons ce personnage exécuter, à Bordeaux, de nombreux travaux de fontainerie. Ce sera lui qui résoudra, en 1711, le problème de l'amener des eaux de la source d'Arlac à la place Saint-Projet.

La Rochette se flatte aussi d'avoir découvert — à cette occasion — « plusieurs fautes commises (par les Romains) lesquelles « avoient causé la perte entière de leurs ouvrages... » (Arch. dép. C. 1241). Serait-ce pour les mêmes causes que la canalisation romaine, menant à Burdigala les eaux de l'Eau blanche fut un jour délaissée ? Ce détail mériterait d'être élucidé.

Le total de la dépense dépassait 50.000 livres, consistant en :

a) Construction d'un aqueduc de 260 toises de longueur, sur 4 pieds de largeur intérieure.

b) Etablissement de 6 ouvertures avec une ligne de communication d'un bout à l'autre dudit aqueduc... (tranchée de 6 pieds de large « la sole » «... remplie de bons moellons et pierre sèche... pour rejeter les eaux pluviales du côté du ruisseau le Pengue ».

La 2<sup>e</sup> partie du parcours aurait été constituée par des tuyaux en terre, pouvant mener 36 pouces d'eau sans « estre forcée » et « iceux prendre leur naissance au bout de l'aqueduc tirant à Pellegrin ou au moulin de Gourgue. »

Toutes les 50 toises, il devait exister des regards voûtés, etc. etc.

La petite source, voisine de celle d'Arlac, est appelée ici : *de Pinel*, nom du propriétaire, chez qui elle sourdait.

tait à 60.800 livres. Les conduites venant des mêmes sources auraient été : sur 1.800 toises de longueur en tuyaux de grès, de 8 pouces de diamètre. Coût : 28.800 livres. Le reste de la dépense, total : 60.800, se rapportait à l'établissement de conduites en plomb et à la construction d'un réservoir, près de l'église Saint André<sup>1</sup>.

d) *devis Thuillier*;

(proposition d'établir — pour la somme de 59.520 livres — quatre fontaines, aux endroits suivants :

a) place Saint-Projet (du réservoir en ce point, la conduite aurait mesuré 400 toises);

b) place du Palais de l'Ombrière (550 toises);

c) à la grande rue Bouquière (260 toises);

d) à la rue du Chapeau-Rouge (750 toises);

lesquelles auraient puisé leurs eaux (toujours celles d'Arlac) dans un réservoir à établir au centre de la Ville<sup>2</sup>.

4° L'adjudication des travaux à exécuter pour la réfection de diverses fontaines de Bordeaux (20 novembre 1700) — dressés par le sieur Augier, ingénieur — n'a trait qu'aux fontaines « du Chartron<sup>3</sup> »;

5° D'une délibération de la Jurade, en date du 2 mars 1708, il « apert » que l'édilité a donné « à fief nouveau... plusieurs places situées sur le bord de la Garonne<sup>4</sup>... sous le devoir d'une rente annuelle et d'un droit d'entrée... pour être employé à la *faction et construction de la fontaine de l'ort...* située au devant desdites places<sup>5</sup> »;

6° C'est à la même époque (28 juin 1708) que fut passé<sup>6</sup>

1. Arch. dép. de la Gir. C. 1241.

2. *Ibid.*

3. La première en date, la proposition faite jadis par le flamand Conrad Gaussem n'ayant pas eu de suite. Elle venait de la propriété de Dufau, près de Figueyreau. Débit très faible : 2 pouces.

4. «... entre les portes Sainte-Croix et de la Grave... pour servir à mettre à couvert des bois de radeaux... ». Ce travail, confié à La Rochette le 14 avril 1703 (Reg. des délib. de la Jurade f° 65) donna complète satisfaction (*Ibid.* : f° 127).

5. Reg. des délib. de la Jurade, f° 127... Tillet : *Chroniques historiques et politiques de la ville de Bordeaux*.

6. Acte de M<sup>e</sup> Rambault, notaire de la Ville.

entre la Jurade et le sieur Pierre Goyer La Rochette, déjà nommé, ingénieur pour le Roi — un marché relatif à l'établissement des fontaines de la Grave et du Pont Saint-Jean, dont les eaux devaient être prises à la Font de l'Or<sup>1</sup>.

Ainsi que l'on peut en juger, aucun fait connu ne permet de se ranger à l'avis de Bernadau.

Par contre, de la lecture même du dernier acte signalé, il ressort nettement que la question de l'aiguade préoccupe de plus en plus les pouvoirs publics.

Ce document mériterait, à plusieurs titres, d'être reproduit à peu près *in extenso*, mais force nous est de n'en présenter que les passages essentiels.

En tête, se trouve l'affirmation des Jurats, qui ont remarqué et ce depuis très longtemps, paraît-il, la nécessité « qu'il y avoit d'établir des fontaines le long du port... tant pour l'utilité des habitants... que pour l'aiguade des vaisseaux qui ne sçavent où prendre l'eau le plus souvent ny ayant, dans la présente ville, que les fontaines appelées de rue Bouquière<sup>2</sup>,

1. Les « proclamats » avaient été publiés le 6 juin... Reg. des délib. de la Jur. f° 148.

Cailla (Chronique manuscrite) — Voir Arch. hist. de la Gir. Tome LIV, p. 101, écrit au sujet de ces travaux : « Les fontaines de la Fon d'Or — en deçà la Manufacture — celles de la porte de la Grave et du quai Bourgeois, près la porte Saint Jean, furent faites en 1708 ». Le sieur Aquart, bourgeois, ancien consul de la Bourse, fut autorisé — au moment de l'exécution des travaux — à prendre deux lignes d'eau... de la fontaine qui allait être établie « au derrière de sa maison, joignant le quay Bourgeois... à charge de fermer ce conduit au cas où les eaux de ladite... viendraient à manquer au public... » Reg. jur. f° 163.

2. Les fontaines de Tropeyte et de la Croix du Chapeau Rouge se trouvent quasi abandonnées et ce, par suite des mécomptes qui s'y succèdent sans discontinuer.

Les fontaines d'Audège et de Figueyreau, utilisées en partie, ne rendent que des services infimes.

Le bas niveau de celles de Rivière ou de Brousse, ne permet guère une aménée, travail très aléatoire.

D'aucun songent peut-être aux possibilités de se servir des sources de Floirac Monrepos (a), ou de Cenon la Bastide (b); mais pareille solution présente de multiples inconvénients.

Ce n'est en effet qu'autour « du plein mer » que les esteys de Treguey et de Captaou — voies naturelles d'accès (pour les matelots) se trouvent être navigables.

L'heure des tergiversations a donc sonné et ainsi s'expliquent les événements auxquels nous assistons.

a) Au bas du coteau de ce nom, Fauré (p. *loc. cit.*) signale que cette eau est d'une limpidité parfaite, d'une saveur agréable, et qu'elle ne manifeste aucune odeur.

b) On en rencontre trois :

1° fontaine Firmin Dussaud (au bas du coteau du Cypressat). Utilisée encore par les habitants de la Bastide, voir *Bordeaux par la Municipalité*, 1892. T. I, p. 225.

2° Fontaine Laure Laubarède (plus au nord que la précédente;

3° fontaine Delbos (près la route nationale de Bordeaux-Paris.)



qui non seulement sont d'assez mauvaise qualité; mais tarissent... très souvent dans le cours de l'été... où l'on a le plus besoin d'eau... ce qui auroit obligé lesdits sieurs, de chercher les moyens... » de parvenir à faire établir des fontaines dans cette région de la ville... que leur attention avait été retenue sur la fontaine appelée de Lor... de très bonne qualité et très abondante... ».

Des clauses du traité — signé par le sous-maire Dessenaud, chevalier, seigneur de Cadillac, agissant au nom de messire Louis d'Estrades, maréchal de camp des armées du Roy, gouverneur de Dunkerque, maire de Bordeaux — il résulte : qu'il y avait lieu :

1° de construire « un réservoir ou ramas bien basti » pour contenir les eaux;

2° de les « eslever autant que faire se pourra... afin d'estre au-dessus du niveau des marées » et de les enfermer dans un corps de fontaine de 15 pieds en quarré dans le plafond... à côté duquel sera fait un grand degré de 6 pieds de large avec fronton de 15 pieds d'élévation sur 10 pieds de large;

3° de placer, au milieu de cet ouvrage, une « table de marbre, de cuivre ou de fer », sur laquelle sera gravée, en lettres d'or, une inscription...

4° de construire le pourtour de la fontaine en pierre de Bourg, et le corps et couronnement en pierre de Bouchet; de mettre au-dessus du parapet — élevé de 2 pieds au-dessus du sol environnant — 4 canelles de bronze;

5° de se servir de pierres de Barsac ou de Blaye pour le « plafond, bassin et degré »;

6° d'établir des conduites de 4 pouces de diamètre — en « luyaux de terre de Sadirac » bien vernis au dedans, de 6 pouces de diamètre jusqu'à la Grave et de 4, de la Grave au Pont Saint-Jean;

7° d'entretenir les dites fontaines, durant deux années et ce à raison de 100 livres par an;

L'ensemble du devis s'élevait à 8.000 livres, payables surtout en « vacans » divers, avoisinant les quais<sup>1</sup>.

Pour des raisons que nous n'avons pu élucider, les travaux susdits ne s'achevèrent point, tout au moins, d'une façon complète<sup>2</sup>.

Dans un traité plus important et faisant, du reste, partie d'un programme d'ensemble — très vaste<sup>3</sup> — cette question reviendra à l'ordre du jour.

En attendant, il nous paraît intéressant d'indiquer quelques-uns des épisodes qui contribuèrent largement au résultat heureux que nous signalerons dans un instant.

a) Le 14 mars 1711, les Jurats étant assemblés, le Procureur syndic représenta — une fois de plus — l'insuffisance des eaux et la nécessité de faire construire des fontaines<sup>4</sup>.

b) Le Roi permit — un mois après — au cours d'un conseil d'Etat, tenu à Meudon (suivant avis favorable fourni par l'intendant de la généralité : Lamoignon de Courson<sup>5</sup>,

1. Arch. mun. DD 28-29.

2. Toutefois, le public put s'en servir : « Deffenses à toutes personnes de jeter dans les fontaines, nouvellement construites — prez le quay Bourgeois et prez la porte de la Grave... aucune sorte d'immondices, soit : pierres, cailloux, ny autre chose... et aux femmes d'y laver leur linge... sous peine d'amende. » Ordonnance du 30 juillet 1709 — Reg. des délib. de la Jurade. f° 26.

3. a) Construction d'un quai continu, depuis la Manufacture, jusques près de Bacalan;

b) continuation des bâtiments de la Manufacture;

c) augmentation des revenus de l'hôpital Saint-André;

d) obligation pour tout marchand — postulant la fonction de juge de la Bourse ou de jurat — d'avoir une créance de 2.000 livres sur un vaisseau le fabrication française;

e) même condition, mais avec réduction de versement : 1.000 livres, pour l'obtention des lettres de bourgeoisie;

f) suppression du collège de Guyenne;

g) création d'un collège de la Marine.

Voir : Proposition du marquis de Boissière-Durfort. *Arch. hist. de la Gir.* t. 48, p. 273; et Tillet : *Chroniques hist. et polit. de la Ville de Bordeaux*, p. 351.

4. Tillet (*Chroniq. hist.*) relate que, le 12 juin 1711, on enregistra à l'Hôtel de Ville, deux autres arrêts du Conseil d'Etat, l'un du 13 décembre 1710 (a) le second du 11 avril 1711 (b);

a) portant permission de prendre sur les Echats, à la portion des maisons démolies, la somme de 20.000 livres;

b) portant permission de bailler à fief nouveau, des places adjacentes aux fontaines de rue Bouquière.

5. «... enjoint Sa Majesté, audit sieur de Courson, de tenir la main à l'exécution du présent arrest sur lequel, toutes lettres nécessaires... seront expédiées... » Cf. : *Extrait des Registres du Conseil d'Etat*. Voir : *Arch. hist. de la Gir. Tome XLVIII*, p. 271, 273. Pièces annexes, jointes à la : *Réponse au Mémoire de Jean-Jacques Bel, député au Parlement de Bordeaux*. Arch. Nationales G. 7. Pièce communiquée par M. P. Courteault et transcrite par M. H. Courteault, conservateur auxdites Archives.

Voir aussi : *Reg. des délib. de la Jurade*. f° 117.

et « ouy le rapport du sieur Desmarets, conseiller ordinaire, et contrôleur général des Finances) — l'aliénation de certaines places «... pour les deniers en provenir estre employés... à construire dans laditte ville une ou plusieurs fontaines nouvelles... dans les lieux quy seront trouvés les plus commodes... »

Inutile d'ajouter que le sieur Goyer de La Rochette obtint ce travail du fait seul «.. qu'il avoit fait l'offre la meilleure<sup>1</sup> ».

L'acte définitif, ayant été passé, le 1<sup>er</sup> juillet 1711<sup>2</sup> (dans la Chambre du Conseil de l'Hôtel de Ville) l'adjudicataire — peut-être un peu méfiant — demanda sur réquisition et ce dès le lendemain, à être mis en possession des divers gages à lui offerts par la Ville<sup>3</sup>. C'était, à vrai dire, le seul moyen qu'avait l'édilité de pouvoir se libérer.

En conséquence, M<sup>e</sup> Rambault se transporta sur les « trois plasses baillées à fief nouveau, par les seigneurs, Maire et jurats, de Bordeaux » et mit le sieur La Rochette — qui, suivant l'usage, « avoit arraché de l'herbe... s'y étoit promené et... y étoit resté autant que bon lui avoit semblé... » en, « possession d'icelles<sup>4</sup>... »

1. *Ibid.* f<sup>o</sup> 358.

2. Acte Rambault, notaire de la Ville :

Le corps municipal, représenté par messire Jacques de Ségur, sous maire, était au complet : Jacques de Mullet, seigneur de Caizac, Gérard de Mons, écuyer, seigneur d'Angludet; Etienne Tanesse, avocat et professeur « ez lois »; Jean-Jacques Dumas, avocat; Pierre Drouillard et Etienne Denis, tous jurats.

Parmi les co-signataires de cet acte figurent aussi : Melchior Lavaut, conseiller du Roi et son avocat en l'Hôtel de Ville; Léonard de Jehan, écuyer, conseiller du Roi, procureur-syndic; Jean Garrigues, huissier à l'Hôtel de Ville et Jean Daigneau, praticien.

3. Consistant en :

a) toutes les places vides, se trouvant à côté des fontaines Bouquière; de la longueur, en facade de 281 pieds 6 pouces et en arrière de 325 pieds. Les maisons portant de nos jours les n<sup>os</sup> 21 : 51 du cours Victor-Hugo, occupent une partie de l'emplacement; car un vide de 15 pieds, devait demeurer dans leur partie nord (impasse Bouquière), afin de ne pas enlever le jour aux immeubles construits sur les anciens murs de Ville;

b) un terrain de 224 pieds de long, à prendre près de quai des Salinières, jusqu'au Bureau de déclaration des blés.

c) celui se trouvant libre, derrière le corps de garde « qui est à la porte des Portanets jusques aux chopas du sieur Larochele (convention de 1708) d'une contenance de 47 pieds de longueur, sur 30 pieds de profondeur.

d) la jouissance, durant 25 années, à charge d'une rétribution annuelle de mille livres, de deux magasins situés près des portes des Salinières et des Paux.

4. *Ibid.*



En échange, Goyer de la Rochette s'était engagé à :

- 1° rétablir les fontaines Bouquière;
- 2° mener l'eau d'Arlac à la place Saint-Projet et à la Croix du Chapeau-Rouge;
- 3° construire des fontaines en ces endroits;
- 4° « parachever la fontaine de l'Or... pour la commodité de l'aiguade des vaisseaux »;
- 5° voûter en dôme celle appelée la « Font neuve, dans la grande rue Carpenteyre »;
- 6° entretenir, en ville, au moyen « d'un chapelet quatre à cinq poulardeaux — pour estre distribués par des cannelles »;
- 7° faire des « quays en épaulements prez la porte Saint Jean, jusques à la tour du Pin »..., et ce « tant pour la conservation desdites fontaines, que pour la commodité du commerce et... former des atterrissemens propres à charger et à décharger les bateaux, sur un terrain solide, aux lieux où il ne s'en trouve que de très rares et incommodes<sup>2</sup>... »

Les travaux prévus — pour l'ensemble de la Ville — devaient être achevés dans l'espace de trois années, comptant à partir du 1<sup>er</sup> août 1711.

Du traité de La Rochette, il convient de citer spécialement<sup>1</sup> :

*Art. 21. — La fontaine de Lort qui doit servir de réservoir à celle du Chapeau-Rouge... sera parachevée et mise en cannelles; le devant sera plafonné; la chaussée : «... eslevée de deux pieds... sera couronnée de gros cartiers de pierre dure et l'intérieur.. bien aterry.. en sorte que le tout soit au-dessus des marées.*

*Art. 22. — Sera fait, au-devant de la dite chaussée, une lunette qui aura six pieds de saillie... couverte d'un cercle, le tout de bonne pierre: le centre, l'intervalle de l'un et de l'autre bien atterris... en sorte qu'il y ait au-devant de ladite fontaine, un plafond de quinze pieds de large.*

*Art. 23. — L'excédent des eaux, qui ne pourra passer par*

1. *Ibid.*

2. D'après une copie collationnée, datée du 13 nov. 1717, acte de M<sup>e</sup> Bernard.



les cannelles, sera conduit, par un tuyau de calibre convenable, dans le réservoir qui est au-devant de chez Madame Camblane... et pour de là être porté au lieu de sa destination.

*Art. 53.* — A l'égard « du puits quarré de Sainte Croix, qui est dans la grande rue Carpenteyre »... il « sera voûté en dôme, de bonne pierre de Bourg, à joints couverts... et dans le même dôme sera fait un chapellet qui eslevera 4 à 5 pouces d'eau (sur les 45 fournis) dans un bassin de plomb, soutenu sur des traverses de fer, qui les distribuera dans quatre cannelles... lesquelles seront posées sur l'une des faces les plus convenables<sup>1</sup>... ».

En fait, le traité passé avec La Rochette avait débuté sous d'heureux auspices.

Les travaux exécutés aux fontaines Bouquière, à celles de la place Saint-Projet paraissent avoir réussi.

Mais voici que la mort vint frapper l'ingénieur fontainier — durant les premiers mois de l'année 1724, tandis qu'il se trouvait à Saint-Sébastien pour travaux relevant de son art.

Quelques parties de l'ouvrage restaient-elles encore en suspens? Quoi qu'il en soit, sa veuve Françoise Videau, aidée de son fils Etienne (que nous trouverons plus tard au service de la Ville) essayèrent de remplacer l'homme de l'art défunt. Manquant de l'expérience nécessaire et, sans doute aussi, de sous-ordres compétents et dévoués, l'ère des difficultés ne va pas tarder à s'ouvrir pour eux. Nous passons sur tous ces faits qui, du reste, ne s'adressent pas d'une façon spéciale à notre sujet. Nous nous bornerons

1. Nous passons sur les autres articles relatifs à :

a) l'utilisation de l'ancienne conduite jusqu'à la Grave et de là à la fontaine du Pont Saint-Jean (art. 24);

b) l'édification d'un réservoir auprès de cette dernière (art. 25);

c) la construction d'une conduite... jusqu'aux Fossés du Chapeau Rouge — près la Croix — pour amener en ce lieu (bien disposé pour le port) 8 pouces d'eau (art. 26), et d'un corps de fontaine sur cette grande voie (art. 30),

d) aux matériaux à employer; aux mesures à prendre pour éviter, aux fontaines, l'envahissement des eaux de la Garonne à certaines époques de l'année, etc., etc.

à rappeler que le 26 juillet de la même année, le sieur Pette-  
rade, fontainier de la ville de Pau, et qui avait eu déjà l'occa-  
sion de venir travailler à Bordeaux<sup>1</sup> et à Léognan<sup>2</sup>, sollicita,  
mais en vain, la succession précitée.

En attendant que la Ville prenne une décision, concernant  
la nomination d'un nouveau maître fontainier, un fâcheux  
état de choses est signalé de divers côtés. Les tuyaux s'obs-  
truent ici ou là. Ils se détériorent en partie et, chose grave :  
« l'eau manque de moment à autre dans la fontaine de Saint  
Projet, dans celle du Caillau ». Etat pire : « elle fait absolument  
défaut dans celle du Chapeau-Rouge » (ces deux dernières  
alimentées par la Font de l'Or).

Enfin inquiets, les Jurats s'assemblent le 2 août 1727  
(trois années se sont écoulées depuis le décès de La Rochette).  
Attendu l'importance de la matière et vu que le public ne  
peut se passer desdites fontaines (ces messieurs paraissent  
avoir mis assez de temps à s'en apercevoir)... il est décidé  
qu'il « sera écrit à Paris... à quelque personne de confiance...  
pour faire venir un maître fontainier des plus habiles, » mais  
« à plus juste prix, que faire se pourra... » Une pension « con-  
venable » était prévue et entre temps le Procureur syndic  
demeurait chargé d'exercer des poursuites envers les héri-  
tiers La Rochette<sup>3</sup>... ».

L'action s'engagea et dura plusieurs années<sup>4</sup>.

Au sujet de la recherche du maître fontainier dont a tant  
besoin la ville de Bordeaux, une correspondance s'échangea  
avec l'architecte de Cotte. Elle est intéressante.

Le 1<sup>er</sup> juin 1728 celui-ci écrit aux Jurats, leur relatant  
sa visite au château Saint-Fargeau, où devait se rendre le  
Contrôleur général et la rencontre qu'il a faite d'un certain  
sieur Brion, fontainier à Versailles<sup>5</sup>. Ce dernier demandait

1. Réparations à la fontaine des Chartrons.

2. Consttuction « d'une grotte et d'un jet d'eau » au château Olivier, pour  
le président Fossier de Chanteloup DD. 28. Ce petit édicule existe toujours  
au même endroit.

3. Reg. des délib. de la Jur. f<sup>o</sup> 65.

4. On en trouve trace encore le 5 juillet 1730. *Ibid.* f<sup>o</sup> 246.

5. Il avait aussi travaillé à Saint-Maur, près de Sceaux.

2.000 livres par an, se chargeant des ouvriers dont il aurait besoin et réclamait un logement pour lui et sa famille, ainsi que le remboursement des frais de voyage. « C'est », écrit encore de Cotte, « un homme qui est employé aux appointemens du Roy... Il ne quittera pas son établissement de Versailles pour aller à Bordeaux sans un bénéfice raisonnable.. lui permettant » comme de juste, de « vivre commodément ».

« D'ailleurs, il est sous l'autorité de Monseigneur le duc d'Antin », poursuit le premier architecte des bâtimens du roi Louis XV, et il « seroit nécessaire... de lui écrire<sup>1</sup> ». De Cotte signale aussi à l'intendant Boucher (2 juillet) sa correspondance avec les Jurats et l'accord de principe en résultant. Pour ces raisons il va demander, au duc d'Antin, l'agrément de cette nomination.

L'intendant écrit, lui aussi de son côté. Les choses ne traînent point. Le 9 juillet, le contrôleur général des bâtimens de Sa Majesté donne avis à Claude Boucher. « qu'il a choisi le meilleur sujet qu'il a parmi ses fontainiers subalternes... tant pour la conduite que pour la capacité... » « J'espère, poursuit-il, « que vous m'en remercierez... il est content des conditions » proposées et partira au premier signe. « Je peux vous assurer que je ne l'aurai pas donné à un autre que vous... et quand vous l'aurez mis à la besogne, vous verrez que c'est du bon... Il se nomme Brion, compagnon fontainier à Versailles. »

Nouvelles lettres, les 16 et 25 juillet. Dans la dernière, l'auteur expose que Brion, chargé d'une femme et de quatre enfants, trouve insuffisante la seule avance de la somme de 300 livres offerte pour son déplacement. Il voudrait, tout au moins, recevoir aussi les gages d'une demi-année.

Le duc d'Antin rassure les Jurats et leur dit « qu'ils peuvent faire hardiment » le geste... que « le sujet est excellent

1. La lettre se poursuit ainsi : « Il m'a renvoyé un dessein pour les projets des bastimens de la place que l'on veut former à **Bordeaux**, pour mettre la figure équestre du Roy...



en tous points » et qu'il méritera « le plaisir »... que « Messieurs, vous lui ferès... ».

Si nous avons jugé utile de reproduire cette correspondance<sup>1</sup>, c'est surtout pour montrer contrairement à ce que d'aucuns supposent peut-être, que de très hauts personnages — hier comme aujourd'hui — savent à l'occasion intervenir comme il convient, en faveur de subordonnés méritants<sup>2</sup>.

Brion est à peine entré en fonctions que l'architecte Jacques Gabriel, successeur du vieux de Cotte<sup>3</sup> et lui-même ayant dépassé la soixantaine — arrive à Bordeaux (19 mai 1729). L'on sait pourquoi<sup>4</sup>. Toutefois — détail peu connu — en dehors des constructions splendides qui vont augmenter sa renommée<sup>5</sup> et contribuer pour une part appréciable à donner à la ville de Bordeaux, un cachet d'incomparable grandeur — il va (sur l'initiative de l'intendant Boucher) s'occuper de la question hydraulique, cause de tant de soucis pour les Jurats<sup>6</sup>.

Gabriel va aider puissamment à ressusciter la vieille tradition romaine et «appliquer à la lettre<sup>7</sup> les principes d'urbanisme posés par Vitruve : *une ville doit avoir des accès commodes et faciles; si la ville est sur le bord de la mer, il faudra que la place publique soit près du port... une ville doit être alimentée par des aqueducs*<sup>8</sup>..

Tout en travaillant aux projets d'où sortirent l'Hôtel

1. Arch. dép. C. 1241.

2. Son engagement quinquennal renouvelé d'abord le 6 février 1734 (Reg. des délib. f° 92) le sera de nouveau le 26 août 1740, et cette fois-ci pour « tout le temps où il sera en état de travailler (Ibid. f° 92).

3. Devenu aussi à peu près aveugle.

4. Voir P. Courteault. *La place Royale à Bordeaux*.

5. On lui doit : l'Hôtel de la cour du présidial et la tour de l'Horloge de Rennes; l'Hôtel de Ville et la salle des Etats généraux de Dijon, etc.

6. L'intendant Boucher avait posé ce problème en joignant au dossier de la place Royale, l'arrêt du Conseil d'Etat (du 11 avril 1711) qui autorisait les Jurats à aliéner les emplacements adjacents à la fontaine Bouquière... pour construire diverses fontaines (Voir : *Arch. hist. de la Gir.* tome XLVIII, p. 271-273 et P. Courteault : *La place Royale de Bordeaux*, p. 59, renvoi 1).

7. P. Courteault. *Ibid.* Voir aussi l'art. sur l'arrière port de Bordeaux, *op. déj. cit.*

8. *De architectura*, lib. I, cap. VII; lib. VIII, cap. VII.



des Fermes, la plac Royale, la première conception du Palais de la Bourse, Gabriel scrute l'horizon, s'attachant d'une façon particulière aux possibilités d'accès que présentent certaines sources, situées à l'ouest de la Ville. La Font de l'Or lui paraissant — à juste titre — insuffisante, il fait procéder, dès le mois de septembre 1729, à différents jaugages de sources et à des nivellements de terrain. L'année, suivante (24 septembre 1730) il dépose ses instructions.

M. de Saint-Pierre, son adjoint, est chargé d'amener à la place Dauphine, tout d'abord, les sources de Mérignac<sup>1</sup> et de construire un premier réservoir dans la propriété de l'avocat Lemoine. En 1734<sup>2</sup>, ces travaux sont en activité, puis tout s'arrête subitement. Le projet sera même totalement abandonné.

Nous allons essayer d'en dégager les raisons.

(à suivre)

1. Arch. dép. de la Gir. C. 1241.

2. Au moment où parut l'arrêt du Conseil d'Etat autorisant l'aliénation de terrains s'étendant, le long du mur du jardin des Jacobins depuis la porte Saint Germain, jusqu'à la maison du sieur Bel.

# TABLES

## DES

### COMPTES RENDUS, RAPPORTS, MÉMOIRES, NOTICES ET PLANCHES

du XLl<sup>e</sup> volume du Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux.

#### TABLE DES PROCÈS-VERBAUX ET MÉMOIRES

|                                                                                                     | Pages  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Liste des membres du bureau pour 1924 .....                                                         | v      |
| Commission des publications .....                                                                   | vi     |
| Liste des Sociétés correspondantes .....                                                            | vii    |
| Comptes rendus des séances :                                                                        | xiii   |
| Séance du 18 janvier 1924 .....                                                                     | xvii   |
| Séance du 8 février 1924 .....                                                                      | xix    |
| Séance du 14 mars 1924 .....                                                                        | xxii   |
| Séance du 11 avril 1924 .....                                                                       | xxiv   |
| Séance du 9 mai 1924 .....                                                                          | xxvii  |
| Séance du 13 juin 1924 .....                                                                        | xxx    |
| Séance du 11 juillet 1924 .....                                                                     | xxxi   |
| Séance du 10 octobre 1924 .....                                                                     | xxxiv  |
| Séance du 11 novembre 1924 .....                                                                    | xxxvii |
| Séance du 12 décembre 1924 .....                                                                    | xxxix  |
| Etat financier .....                                                                                | xlv    |
| Congrès divers .....                                                                                | xlvi   |
| Compte rendu des travaux de la Société en 1924 par M.                                               |        |
| Charrol, secrétaire général .....                                                                   | 1      |
| Le château du Prince Noir, par L. Royer .....                                                       | 5      |
| Us, coutumes et jeux de Bordeaux d'autrefois, par Camille<br>de Mensignac .....                     | 9      |
| L'édition bordelaise de la <i>Gazette de Leyde</i> des frères<br>Labottière, par Henri Arnaud ..... | 37     |
| Martillac au début de la Révolution et au 12 mars 1814,<br>par René Ferlios .....                   | 45     |
| Les insignes d'un adjoint girondin pendant la Révolution,<br>par M. Charrol .....                   | 62     |

|                                                                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Note sur une bulle, de Pierre d'Aubusson, Grand maître des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, par Alexandre Nicolai ..... | 65  |
| Note sur l'église de Soulac, par Auguste Bontemps .....                                                                         | 78  |
| Croix pectorale Mérovingienne de Montcaret (Dordogne) par A. Conil .....                                                        | 82  |
| Les anciennes fontaines bordelaises (suite). — La font de l'Or, par Th. Ricaud .....                                            | 87  |
| Tables générales .....                                                                                                          | 125 |

TABLE DES PLANCHES

|                                                                                                                             |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Fac-similé de la première page de la <i>Gazette de Leyde</i> des frères Labottière .....                                    | pl. I   |
| Fac-similé de la première page de la <i>Gazette</i> de J. de la Court. ....                                                 | pl. II  |
| Bulle du Grand Maître, Pierre d'Aubusson .....                                                                              | pl. III |
| Ancienne porte Sud de l'Eglise de Soulac (A. Bontemps) . . .                                                                | pl. IV  |
| Croix pectorale mérovingienne de Montcaret, par A. Conil ..                                                                 | pl. V   |
| Reconstitution des abords et dépendances de la Font de l'Or au XVIII <sup>e</sup> siècle. Vue et plan, par Th. Ricaud ..... | pl. VI  |

